Cahiers Ferdinand de Saussure

41
1987

CAHIER DÉDIÉ À GEORGES REDARD



Genève
LIBRAIRIE DROZ
11, rue Massot
1987

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale
publiée par le Cercle Ferdinand de Saussure

Comité

Rudolf Engler, président
Michel Burger, vice-président
René Amacker, secrétaire
Félix Kahn, trésorier
Claire-A. Forel
Luis J. Prieto
Georges Redard,
délégué de la Société suisse de linguistique

Rédaction:
p. adr. Monsieur René Amacker
rue des Charmilles 5
CH-1203 GENÈVE

Ouvrages pour comptes rendus:
Monsieur Rudolf Engler
Professeur à l'Université
Sonneggstrasse 19
CH-3076 WORB / Berne

Diffusion:
LIBRAIRIE DROZ S.A.
Rue Massot 11
CH-1211 GENÈVE 12
Tél. (022) 46 66 66 CCP 12-2552

Publié avec l'appui de
l'Académie suisse des sciences humaines

Tous droits réservés

Cahiers Ferdinand de Saussure

41
1987

CAHIER DÉDIÉ À GEORGES REDARD

Genève
LIBRAIRIE DROZ
11, rue Massot
1987



für Madeleine

66

A

GEORGES REDARD

4 avril 1987

Ce cahier est dédié à Georges Redard pour fêter son soixante-cinquième anniversaire, et lui témoigner la gratitude de tous ceux – collaborateurs, amis, disciples – qui ont eu la chance de rencontrer l'homme et l'œuvre, de bénéficier de son travail et de sentir la chaleur de son indéfectible dévouement.

G. Redard a refusé des «Mélanges» dont il dénonce l'inflation. Il a pourtant fini par céder à notre insistance en acceptant l'hommage d'un numéro régulier de cette revue à laquelle il est particulièrement attaché. Ce choix explique le nombre restreint des contributions que nous avons sollicitées – en espérant l'indulgence de ceux à qui nous n'avons pu nous adresser. Il a fallu de même renoncer à une bibliographie (quelque 270 numéros à ce jour); elle paraîtra ultérieurement, sous forme modeste, et ceux qui s'y intéressent sont priés d'en informer la rédaction.

R. E.

Portrait par Li Gelpke-Rommel.

Afghanistan 1966

ARTICLES

René Amacker

QUAND LE PHONÈME N'ÉTAIT PAS LE PHONÈME

(Contribution à l'histoire de la terminologie linguistique) *

Entre 1876 et 1928, le terme de phonème a désigné chez certains auteurs des entités différant des phonèmes de la linguistique structurale non pas seulement au point de vue qualitatif (unité de substance linguistique opposée à unité de forme linguistique), mais aussi au point de vue quantitatif, si je puis dire (partie quelconque de la chaîne parlée opposée à unité élémentaire de la chaîne parlée).

En 1928, Hjelmslev écrivait [1]:

> [1] nous croyons avoir avantage à comprendre par «phonème» toute unité phonique (soit simple soit composée) sans égard à sa valeur éventuelle dans le système non-phonique, alors que le terme de «son» sera réservé à désigner un phonème qui n'a pas de valeur en lui-même. C'est dire qu'un phonème qui n'est pas un son est un signifiant. Parmi les phonèmes-signifiants, on peut distinguer les phonèmes de sémantèmes, les phonèmes de morphèmes, les phonèmes de mots. Dans *enterrer*, par exemple, [*tɛr*] est un phonème de sémantème, [*ã*] et [*e*] sont des phonèmes de morphèmes, et [*ãtɛre*] est un phonème de mot.
> (Hjelmslev 1928: 100 [ponctuation retouchée].)

---

* Le présent article est extrait d'un travail en cours consacré notamment à la terminologie linguistique en France au XIX[e] siècle. – Pour l'histoire de 'phonème', il suffit de renvoyer à Ivić 1965 (132 ss.) et à Krámský 1974, à compléter par Koerner 1976 et 1978. A cette histoire n'appartient naturellement pas le *phonème* zoologique («genre de coquilles univalves») que j'ai trouvé dans les dictionnaires de Landais ([9]1847), de Bescherelle ([7]1858), de l'Académie (*Complément*, de 1862) et de Larousse (tome 12 du *Grand dict. universel du XIX[e] siècle*, de 1874 – qui connaît en outre une *phonie* également zoologique).

[1] Conservant en principe l'orthographe de l'original, j'imprime une minuscule au début des citations lorsque la phrase reproduite est tronquée; si le texte cité ne peut pas se lire indépendamment, il est précédé de '[...]'.

Cette conception du phonème est tellement singulière [2] qu'il m'a paru qu'il ne suffisait pas de l'étudier pour elle-même [3], mais qu'il fallait aussi tâcher d'en découvrir la source.

Je partirai des *Principes de grammaire générale* pour suivre, à reculons, la chaîne des influences qui ont pu aboutir au phonème comme unité «soit simple soit composée». C'est là une conception que Hjelmslev n'a sans doute pas trouvée chez les Genevois (rien de tel chez Sechehaye 1908 ni dans le *Cours* de Saussure [4]), ni vraisemblablement chez les linguistes d'Europe orientale, que je n'ai pas pris en considération dans ma recherche [5]. Restent les deux filières les plus probables en ce qui le concerne: le canal nordique et le canal français (les *Principes* ont été écrits à Paris).

La source directe de Hjelmslev paraît être Adolf Noreen; voici, en effet, comment le Suédois introduit notre phonème, dans un chapitre de *Vårt Språk* qui remonte à 1903:

> [2] Ljud och ljudförbindelse sammanfattar jag efter franskt föredöme under den gemensamma termen f o n e m (ljudmassa, ljudkvantum). Fonemer af olika slag äro sålunda såväl enstaka ljud, t. e. *s*, *k*, *r*, *i*, som ljudförbindelser af mindre eller större omfång, t. e. *sk*, *skr*, *skri*, *skrik*, *skriker*, *skriker du*, *skriker du inte* osv.
> (Noreen 1903: 340.) [6]

---

[2] A ma connaissance, elle n'a pourtant été signalée que deux fois; la première, dans le compte rendu des *Principes* dû à Sommerfelt, qui dit seulement que la définition de Hjelmslev «n'est pas très heureuse» (1930: 447); la seconde, dans un article d'Iwar Werlen, qui remarque en passant que le terme de phonème n'a pas, dans les *Principes*, son sens moderne, mais qu'il désigne des «Lautgestalten» (1982: 77), ce qui n'est que partiellement correct (cf. la note suivante).

[3] Voir mon article de 1985. – Dans son ouvrage, Hjelmslev étend le sens du terme jusqu'à y inclure l'ordre des mots ou les procédés de l'affixation (Hjelmslev 1928: 113).

[4] Cf. pourtant ma note 8 ci-dessous. – Sur la réticence de Saussure, en mai 1911, à employer 'phonème', mot qui, «impliquant une idée d'action vocale, ne peut convenir qu'au m o t p a r l é» (*CLG*: 98), cf. De Mauro, *CLG/it*: 398 (n. 111), et Engler, *CLG/E*: 150 (unités 1103–1105).

[5] Il serait, en effet, surprenant de trouver chez les pères de la conception moderne du phonème un emploi du terme aussi peu compatible avec leurs définitions (il reste pourtant que Troubetzkoy insiste sur le fait «dass die phonologischen Einheiten recht verschiedenen Umfangs sein können» et «dass es grössere und kleinere phonologische Einheiten gibt» [Trubetzkoy 1939: 33]; «Somit ist das phonem die kleinste phonologische Einheit der gegebenen Sprache» [1939: 34]: le phonème ne s'identifie donc pas simplement, pour Troubetzkoy, à l'«unité phonologique»).

[6] La traduction allemande (qui reprend fidèlement les parties générales, théoriques, du monumental original suédois) a la teneur suivante: «Laute und Lautverbindungen fasse ich

Cette définition, plus claire que celle de Hjelmslev quoiqu'elle ne dise rien d'autre, nous conduit donc en France.

Noreen cite abondamment les linguistes français dans son ouvrage, notamment Paul Passy. Dans l'*Etude sur les changements phonétiques*, il avait pu lire les mots suivants:

> [3] Deux sons voisins, dont la distinction paraît nécessaire, tendent à être dissimilés. Ceci s'applique aussi au commencement et à la fin d'un même phonème.
> (Passy 1890: 224-225),

phrase dont le sens précis ne m'est pas parfaitement clair, mais où il est en tout cas indéniable que 'phonème' correspond, sinon à tout un «groupe de souffle» (p. 51, etc.), du moins à un mot, et s'oppose par là nettement aux sons élémentaires, que Passy appelle «les molécules, les parties irréductibles du langage» (p. 74, avec un vocabulaire aux échos saussuriens).

Au début de son *Etude*, Passy reproduit en note quelques lignes d'un article d'Henri Gaidoz (je ne cite qu'une partie du texte retenu par Passy):

> [4] Je n'ai pas étudié ces langues éloignées et sauvages dans lesquelles règnent [*sic*], nous disent les linguistes, ce qu'ils appellent l'agglutination [...], mais je suis tenté de croire que c'est une opinion chimérique et que ces linguistes se nourrissent d'illusions. Comme ils ne possèdent pas de formes anciennes de la langue et qu'ils la notent par l'oreille, ils écrivent en un seul mot des phonèmes continus et [...] ils n'y distinguent pas les différents éléments qui se sont soudés par l'usage.
> (Gaidoz 1883: 88.)

Le texte de Gaïdoz ne laisse place à aucun doute quant à la valeur de 'phonème':

> [5] il n'y a pas de parties du discours, il n'y a pas de mots, il y a des phonèmes plus ou moins prolongés, dans lesquels, par la faculté d'abstraction, nous distinguons des éléments divers que nous appelons des mots et que nous répartissons dans différentes catégories grammaticales.
> (Gaidoz 1883: 88.)

---

nach französischem Vorbild unter dem gemeinsamen Terminus P h o n e m (Lautmasse, Lautquantum) zusammen. Phoneme verschiedener Art sind demnach sowohl einzelne Laute wie *sch*, *p*, *r*, *i* als auch Lautverbindungen geringeren oder grösseren Umfangs wie *sp*, *spr*, *spri*, *sprich*, *sprichst du*, *sprichst du nicht*, usw.» (Noreen 1923: 43).

Deux ans plus tôt, le terme de phonème figure plus de vingt fois dans *La glossologie* de l'Espagnol Antonio de La Calle [7]; cet ouvrage reprend un cours de «physiologie du langage» que La Calle avait professé à l'Université de Genève, à titre de privat-docent, au semestre d'été de 1878 (cf. La Calle 1881: XIII). Deux exemples caractéristiques, parmi plusieurs:

[6] Ces phonèmes [*papa*, *maman*] et quelques autre aussi simples, comme *baba*, *tata*, *dada*, *nana*, *gaga*, etc., constituent tout le capital phonétique de la première enfance du langage humain [...].
(La Calle 1881: 240.)

[7] Dans l'émission du phonème dont il s'agit, *aham*, [...] il faut voir plutôt un véritable *cri semi-articulé* et produit d'abord par action reflexe [*sic*], puis employé volontairement pour exprimer les besoins et les sensations les plus élémentaires [...].
(La Calle 1881: 360.)

Antonio de La Calle se range résolument sous la bannière de l'anthropologie et de la «science expérimentale du langage», comme le proclame le sous-titre de son ouvrage. Cinq ans plus tôt et trois ans avant le *Mémoire* de Saussure, c'est un médecin qui utilise le terme de phonème dans l'acception qui nous intéresse. Le docteur Charles Rosapelly, membre de la Société de linguistique de Paris depuis le 27 mai 1876, publie en cette même année 1876 un «Essai d'inscription des mouvements phonétiques» dans un recueil que la Bibliothèque publique et universitaire de Genève a reçu sans délai (comme on me l'a confirmé oralement à la B.P.U.). Il y rend compte d'une expérience entreprise en 1875 au moyen d'«appareils inscripteurs» fournissant des graphiques aisément lisibles. L'intention de Rosapelly était de déterminer:

[8] [...] si elle [la méthode graphique] pouvait fournir une trace objective des actes exécutés par la cage thoracique, le larynx, la langue, les lèvres et le voile du palais dans l'articulation des différents *phonèmes*, en indiquant

[7] Mon attention sur le livre de La Calle a été attirée par une brève mention de Koerner (1978: 82, note). Le texte des quatre premières leçons a paru à Genève dès 1878; le mot de phonème y figure à la page 43 (c'en est la première occurrence), dans le sens qu'il a dans les textes [6] et [7]: «L'enfant bégaie, et bégaie longtemps avant d'articuler le premier phonème» (dans la phrase suivante, il s'agit de «dire *mama*, *papa*, *baba*, etc.»). – Depuis ma récente notule (1986: 121, n. 1), j'ai appris qu'Antonio de La Calle a joué un rôle important dans la vie de l'éphémère (1873-1874) République démocratique fédérale d'Espagne (cf. La Calle 1875: 71 ss.: [La Calle] 1875: 29-30 et *passim*).

la manière dont ces actes se succèdent ou se combinent dans les différents cas.
(Rosapelly 1876: 109.)

Comme Havet, Saussure et la tradition qui aboutit aux usages modernes du mot, Rosapelly appelle aussi 'phonème' une partie élémentaire de la chaîne phonique (le «phonème généralement noté par *w*» [1876: 128]); il désigne également par ce mot une syllabe (cf. 1876: 110), selon un emploi que j'ai relevé encore ailleurs [8]. Mais Rosapelly donne surtout ce nom à des groupes artificiels ressemblant à des mots, tels que ceux de la «série A», à savoir *appa*, *abba*, *amma* (cf. 1876: 125, figure 67), dont il dit par exemple:

[9] le même acte labial se produit dans les trois phonèmes de la série A.
(Rosapelly 1876: 123.)

Partie élémentaire de la chaîne, syllabe, groupe de syllabes: ces acceptions diverses réunies dans la valeur de 'phonème' préfigurent en détail le sens que Noreen puis Hjelmslev donneront au terme cinq puis dix lustres plus tard, et cela deux ou trois ans après la publication des premières définitions connues de 'phonème', qu'il est utile de citer encore une fois ici. La première, anonyme [9], a paru dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* le 7 juin 1873, dans un bref article rendant compte de la séance de la Société de linguistique de Paris réunie le 24 mai, au cours de laquelle Dufriche-Desgenettes avait lu un mémoire «Sur la nature des consonnes nasales» (cf. *BSL* 2, 1872-1875, lxiij):

[10] Nous remarquons dans le mémoire de M. Dufriche-Desgenettes l'emploi de plusieurs termes grammaticaux dont il est l'inventeur: entre autres, le mot *phonème*, qui est heureusement trouvé pour désigner d'une façon générale les voyelles et les consonnes.
(*Rev. crit.* 7/1 [1er semestre 1873, nº 23, 7 juin], 368.)

---

[8] J'ai trouvé ces emplois dans le *Mémoire* de Saussure (1878: 8 «au *ṛ* indien correspond presque constamment en zend un phonème particulier, très-voisin sans doute du *ṛ*-voyelle, savoir *ərĕ*; à la page 20, Saussure indique, parmi «les différents phonèmes qui sont sortis des nasales sonantes», les groupes «Got. *un*, *um*», «Latin *en*, *em*» et «Lituan. *in*, *im*») et dans plusieurs études publiées par des membres de la Société de linguistique de Paris (Louis Havet, dans *MSL* 4, 1881, 27 et 29 [l'article pourrait remonter à 1879]; J.-S. Speijer, dans *MSL* 5, 1884, 187 et 188 (article daté de janvier 1883); Victor Henry, dans *MSL* 6, 1889, 203-204 [article qui pourrait dater de 1887]; Saussure encore, dans *MSL* 6, 1889, 246 [article de 1887, selon la *Bibliographia* de Koerner, nº 064]). – Pour une autre conception du phonème comme groupe complexe, cf. note 13 ci-dessous. [Note 9: v. p. suiv.]

La seconde définition est due à Louis Havet; sous sa forme amplifiée, elle apparaît après coup comme susceptible, en sa première partie, d'une interprétation large, proche de la conception qui nous intéresse dans le présent article:

> [11] *Phonème*, terme que j'emprunte à M. Dufriche-Desgenettes, de la société de linguistique de Paris, désigne un son articulé quelconque, voyelle ou consonne.
> (Havet 1874: 321, note 2.) [10]

Selon toute vraisemblance, le docteur Rosapelly ne pouvait pas ignorer ces définitions, puisque ses travaux avaient été demandés «au commencement de l'année 1875» par la Société de linguistique de Paris (Rosapelly 1876: 109; cf. *BSL* 2, 1872-1875, cxlij-cxliij [séance du 21 novembre 1874]) et que Louis Havet lui-même, secrétaire de la Société, avait été choisi pour collaborer avec le docteur (cf. Rosapelly 1876: 111; Havet a d'ailleurs rédigé quelques pages du mémoire de Rosapelly [1876: 129-131]). [11]

---

[9] Pour Koerner (1978: 88), il se peut que la notice soit due à Louis Havet. Le fait que l'auteur anonyme a tenu pour digne de mention plutôt 'phonème' que les autres termes créés par Dufriche-Desgenettes ne signifierait-il pas que le mot avait déjà obtenu – en privé, si je puis dire – un certain succès (cf. plus bas)? En tout cas, rien ne permet d'affirmer avec certitude que Dufriche-Desgenettes a donné de 'phonème', le 24 mai 1873, une définition explicite (en effet, le texte reproduit ci-dessous, n° [10], suggère que la définition est celle du rédacteur anonyme; il n'est pas impossible non plus d'interpréter le texte n° [11] comme fournissant la définition que Louis Havet donne lui-même à un terme simplement emprunté à Dufriche-Desgenettes). – La *Revue critique d'histoire et de littérature* paraissait par années, en deux fascicules semestriels (paginations indépendantes); Koerner, qui cite deux fois au moins le volume 7/1 comme «13» (1976: 226, n. 7; 1978: 91, s. v. «Anon.»), n'a donc qu'à moitié raison de reprocher à Robert Godel (dans la note de la première référence) une erreur bibliographique (le renvoi abrégé «RCr 1873, I» [*SM*: 160, n. 105] n'est pas synonyme de 'RCr I, 1873').

[10] Dans ce même article, un passage me paraît susceptible d'induire l'interprétation de 'phonème' comme unité complexe: «On peut conjecturer que [...] le phonème monophthongue issu de AU latin était ɑ» (Havet 1874: 334); le lecteur qui a retenu que le phonème est «un son articulé quelconque» peut supposer ici qu'il existe des phonèmes diphtongues (Havet utilise d'ailleurs aussi 'diphonème' [p. 322]).

[11] La commission de la Société de linguistique était formée de Léon Vaïsse, ancien directeur de l'Ecole des sourds et muets et président de la Société pour 1875, de Louis Havet, vice-secrétaire de la Société, et d'Henri Gaidoz, administrateur de la Société (cf. *BSL* 2, 1872–1875, cxlij-cxliij). Dès le mois de mars, Havet «rend compte des études qui ont été faites sur les appareils de phonétique descriptive» (*BSL* 3, 1875–1879, xx [séance du 31 mars 1875]); deux mois plus tard, il «présente un spécimen de notation mécanique des sons» (*ibid.*, p. lij [séance du 29 mai]). Le 15 mai, Dufriche-Desgenettes, Havet et Gaidoz entretiennent tous trois la Société de sujets phonétiques (*ibid.*, p. l). Cf. les échos de ces recherches dans *BSL* 8, 1892–1894, viij [séance du 28 mai 1892]; *BSL* 9, 1894–1896, xciv [séance

Malgré leur collaboration, Havet et Rosapelly n'utilisent donc pas le terme de phonème dans le même sens; pis encore, Rosapelly donne, avec la définition du mot (la troisième en date [12]), une source qui ne manquera pas de surprendre les historiens:

> [12] Le mot *phonème* a été introduit par M. Champion, pour désigner les groupes de sons qui constituent le langage parlé.
> (Rosapelly 1876: 109, note 1.) [13]

Cette information constitue une énigme que je n'ai pas encore pu résoudre. A l'heure actuelle, je pense que le «M. Champion» en question, faute d'autre identification possible, est le libraire Honoré Champion, dont la boutique était fréquentée, notamment, par des membres de la Société de linguistique (cf. *Honoré Champion* 1913: *passim* [cf. en particulier pp. 13 et 33: Marie-Henri d'Arbois de Jubainville]):

> [13] Honoré Champion connaissait tout ce que Paris compte de savants et de lettrés, dans les mondes les plus divers. Sa librairie, voisine de l'Institut, en était tour à tour le salon d'attente, ou le cénacle où l'on pouvait se retrouver après les séances. Les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'y donnaient rendez-vous. C'était jadis les Léopold Delisle, les Gaston Paris, les Longnon que l'on pouvait rencontrer. Pour eux et par eux s'étaient fondées maintes revues savantes où les sujets les plus divers étaient traités [...].
> (Alfred Pereire, article nécrologique, reproduit dans *Honoré Champion* 1913: 26.) [14]

---

du 22 juin 1895]; *BSL* 10, 1896–1898, ij [séance du 21 novembre 1896] (Bréal rappelle que les études de phonétique expérimentale «ont pris naissance au sein de la Société de Linguistique, il y a plus de vingt ans» et qu'elles ont été «inaugurées par MM. L. Havet et le docteur Rosapelly»).

[12] Le terme de phonème est défini dans un supplément (datant de 1877) du *Dictionnaire de la langue française* d'Emile Littré (membre de la Société de linguistique de Paris depuis 1868), avec un exemple tiré de «L. Havet, *Rev. crit.* 1 avr. 1876, p. 249»: «Bruit articulé, son articulé quelconque, voyelle ou consonne» (il n'est pas question de Dufriche-Desgenettes, ni de la définition de 1874, n° [11]).

[13] Malgré cette définition, Rosapelly utilise 'phonème' pour un 'son' simple, comme on l'a vu plus haut; vingt ans plus tard, il désigne par 'phonème' chacun des 'temps' composant une consonne (l'implosion, l'état d'occlusion des lèvres ou «vocaloïde» et l'explosion: Rosapelly 1898: 357), consonne qui est à son tour un phonème, mais donc «un phonème composé» (Rosapelly 1897: 73).

[14] Plus tard, H. Champion reprendra la *Revue Celtique* et *Romania*, avant d'accepter de publier l'*Atlas linguistique de la France* de J. Gilliéron, «uniquement parce que Gaston Paris avait reconnu dans cet ouvrage une science nouvelle, la géographie linguistique, et que c'était un honneur de se risquer à l'imprimer» (Emile Chatelain, discours prononcé aux obsèques, dans *Honoré Champion* 1913: 9).

Je suis persuadé en outre que la divergence des sources reconnues par les deux collaborateurs, Havet et Rosapelly, doit s'expliquer sans qu'il faille supposer que le terme de phonème soit né deux fois. A titre de pure hypothèse, je hasarde l'explication suivante, qui s'articule en six points:

1) Dufriche-Desgenettes a créé 'phonème' dès avant 1859, date à laquelle il répond aux critiques qui lui reprochent «d'avoir employé trop de *mots forgés pour* [*son*] *propre usage*» (cité d'après Koerner 1976: 227);
2) le sens premier du mot, que je reconstruis sur la base des emplois attestés (correspondant à la définition de Noreen), était quelque chose comme 'produit de l'articulation', 'articulation' [15]: or, en français, on articule un *p* comme on articule une syllabe, on articule un mot comme on articule une phrase [16];
3) durant sa vie souterraine et (pour le moment du moins) inconnue, le mot a été employé par diverses personnes de l'entourage scientifique de Dufriche-Desgenettes, prenant avec le temps et selon les circonstances des acceptions variées, notamment celle d'"unité élémentaire de l'articulation' et celle de 'partie quelconque de la chaîne phonique articulée';
4) Rosapelly a entendu Havet ou quelque autre linguiste se servir du terme de 'phonème' (assez aisé à comprendre intuitivement [17]) et en a obtenu une définition de la bouche d'Honoré Champion, auprès de qui on avait peut-être moins de honte à confesser son ignorance d'un

[15] J'ai trouvé deux intéressants précurseurs de 'phonème': 1) en 1857, dans un ouvrage plus que fantaisiste (dû aux élucubrations de MM. Lenglet-Mortier, «vétérinaire; ex vice-président de la Société des vétérinaires du Nord et du Pas-de-Calais», et Diogène Vandamme), figure une fois le terme de *phone*: «Nous ne parlerons point des diphtongues. Ces genres de phones appartiennent aux éléments de la grammaire» (1857: 13, dans une série d'«observations linguistiques»); 2) vingt ans plus tard, un certain Maurer emploie deux ou trois fois le terme de *phonation* dans le même sens; par exemple: «En faisant le relevé du vocabulaire de quinze enfants âgés de douze à dix-huit mois, de nationalités différentes, je remarquai que des phonations gutturales vibrantes, que l'on pourrait désigner aussi bien par *r* que par *kh*, étaient les premiers sons articulés qui se manifestaient» (Maurer 1877: 274).

[16] Dans un article de vingt-trois lignes qui date de 1874 ou 1875, Havet utilise trois fois le terme d'"articulation' (notamment «articulation *ch*»), alors qu'il n'a jamais 'son' (Havet 1873–1875: 217).

[17] Les mots en *phon(o)-* se multiplient dès 1820; certains des mots d'origine grecque en *-ème* avaient déjà un usage linguistique ou rhétorique (*système, thème, épiphonème*), le dernier nommé («Exclamation sentencieuse par laquelle on termine quelque récit intéressant», selon la sixième édition du *Dictionnaire* de l'Académie française, de 1823) pouvant s'interpréter comme 'ce qui s'ajoute (*épi-*) à ce qui a été articulé (*-phonème*)'.

terme technique [18], voire d'un intermédiaire destiné à nous rester inconnu;

5) Havet, connaissant les diverses acceptions de 'phonème', en avait retenu une à son usage, mais il n'a pas cherché à l'imposer à son collègue médecin, puisque la confusion n'était guère possible entre le 'phonème' de l'analyse instrumentale de la parole et le 'phonème' de la linguistique historique;

6) ce n'est qu'après l'impression du mémoire de Rosapelly que Louis Havet a eu connaissance de la note terminologique ajoutée par son collègue, qu'il aurait sinon corrigée quant à la mention de l'inventeur du mot de phonème.

Indépendamment du problème particulier que pose l'identification de «M. Champion», la recherche historique aboutit pour l'instant aux résultats suivants:

a) entre Louis Havet et Saussure, un auteur au moins – le docteur Rosapelly – a employé 'phonème', et l'a fait dans une acception non canonique [19];

b) le phonème comme unité «soit simple soit complexe» du jeune Hjelmslev remonte à Rosapelly, par une succession pratiquement certaine qui peut se figurer ainsi (sans les auteurs qui appellent 'phonème' des groupes de deux ou trois unités élémentaires seulement [cf. note 8]):

> Rosapelly (1876 [1875]) → La Calle (1878 et 1881) et Gaidoz (1883) → Passy (1890) → Noreen (1903) → Hjelmslev (1928).

c) le mot de phonème a eu des concurrents malheureux, notamment *phone* et *phonation* (cf. note 15), dont l'étude nous fait plonger en plein dans la vague de néologismes techniques qui caractérise la linguistique française au milieu du siècle dernier (cf. note '*').

La valeur particulière du terme de phonème qui a fait l'objet de la présente recherche peut sembler aujourd'hui bien inutile, voire domma-

---

[18] Dans le discours qu'il prononça aux obsèques d'Honoré Champion, Edouard Rahir disait: «sa librairie devint vite le rendez-vous des savants, des historiens, des curieux désireux de s'aider du savoir de Champion et de s'informer des ouvrages nécessaires à leurs travaux. Et leur espérance était rarement déçue. Par là, Champion devenait un peu leur collaborateur et il en ressentait une fierté légitime» (*Honoré Champion* 1913: 15).

[19] Il faut ajouter Antonio de La Calle, qui – probablement sur le modèle de Rosapelly (qu'il ne cite pourtant pas) – utilise, au sens particulier que nous avons vu (cf. note 7 ci-dessus), le terme dans la publication partielle de son cours de 1878.

geable, puisqu'elle concerne à la fois – pour le dire dans la terminologie de Martinet – les unités de la deuxième articulation et celles de la première articulation (sans oublier les unités intermédiaires que sont les groupes ou les syllabes), dont les différences de niveau se trouvent ainsi confondues. Abstraction faite de la différence qualitative entre le phonème du XIX[e] siècle, qui est défini par ses propriétés physiques, notamment articulatoires, et le phonème structuraliste conçu comme unité différencielle, l'emploi restreint du terme qui s'est finalement imposé, pour lequel le phonème est l'unité élémentaire de la deuxième articulation, laisse pour ainsi dire découverts les autres sens du mot, tels qu'ils composaient la valeur du phonème non canonique étudié ici, et que ne remplace ni 'signifiant', qui ne convient pas toujours, ni 'expression', mot trop général, ni 'discours', mot trop vague. Seul le terme saussurien de 'tranche' (cf. Engler 1968: 51) conviendrait, s'il n'avait pas un je-ne-sais-quoi de cocasse et de suranné qui en interdit probablement aujourd'hui l'usage. Pourtant il faudrait disposer d'un terme particulier pour désigner une partie quelconque de la chaîne dite phonique: en phonotactique particulièrement, et surtout en linguistique historique (en ce qui concerne la réinterprétation morphologique de telle ou telle séquence phonique, notamment), la considération de 'tranches' quelconques, indépendamment des frontières entre les mots ou entre les morphèmes, est indispensable; or aucune désignation générale unique de cette entité variable, «soit simple soit complexe», n'est aujourd'hui disponible. Notre acception de 'phonème' faisait l'affaire, mais elle a été évincée [20].

Genève, le 9 novembre 1986

5, rue des Charmilles *René Amacker*
1203 Genève

[20] Si l'acception ici étudiée a sans doute totalement disparu en linguistique, elle a survécu – du moins dans les dictionnaires – jusqu'à nos jours dans le vocabulaire médical; en effet, la deuxième édition du grand *Dictionnaire* de Robert (de 1985) enregistre, sans donner d'exemple, une acception de 'phonème' en pathologie qui se définit comme une «Hallucination auditive dans laquelle le sujet entend des voix» (les spécialistes que j'ai consultés ignorent pourtant cet emploi, dont le professeur René Tissot me dit qu'il est attesté, sans indication de source, dans l'édition de 1972 du *Dictionnaire de médecine* publié chez Flammarion, mais qu'il n'y figure plus dans la dernière édition).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Amacker 1985 — René Amacker, «La notion de 'phonème' dans les *Principes de grammaire générale*», dans C. Caputo e R. Galassi (a c. di), *Louis Hjelmslev. Linguistica, Semiotica, Epistemologia* [= *Il Protagora*, IV s., 7-8, 1985 (Saggi e Ricerche, 4)], Lecce: Istituto di Filosofia, 1985, 29-47.

Amacker 1986 — René Amacker, «Notules» [1. «Glossologie *versus* sémiologie»], *Cahiers Ferdinand de Saussure* 40, 1986, 121-127 [121-123].

BSL — *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, Paris: [Société de linguistique], 1869 ss.

Honoré Champion 1913 — AA. VV., *Honoré Champion, 13 Janvier 1846 - 8 Avril 1913*, s. l. [Paris (?)]: Imprimerie F. Paillart, s. d. [1913].

De Mauro, *CLG/it* — Tullio de Mauro, «Commento», in Ferdinand de Saussure, *Corso di linguistica generale*. Introduzione, traduzione e commento di T.D.M., Bari: Laterza, [1]1967, 283 ss.

Engler, *CLG/E* — Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*. Edition critique par Rudolf Engler, tome 1, Wiesbaden: Harrassowitz, 1968.

Engler 1968 — Rudolf Engler, *Lexique de la terminologie saussurienne*, Utrecht/Anvers: Spectrum, 1968 [C.I.P.L., Publication de la commission de terminologie].

Gaidoz 1883 — Henri Gaidoz, «Des pronoms infixes», *Revue Celtique* 6, 1883-1885, 86-91 [pour la date, cf. *BSL* 5, 1885, cxlj (séance du 7 juillet 1883)].

Godel, *SM* — Robert Godel, *Les sources manuscrites du* Cours de linguistique générale *de F. de Saussure*, Genève: Droz, [1]1957 [Publications romanes et françaises, LXI].

Havet 1874 — Louis Havet, «*OI* et *UI* en français», *Romania* 3, 1874, 321-338.

Havet 1873-1875 — Louis Havet, «*Ch* breton armoricain», *Revue Celtique* 2, 1873-1875, 217.

Hjelmslev 1928 — Louis Hjelmslev, *Principes de grammaire générale*, København: Høst & Søn, 1928 (achevé d'imprimer du 27 avril 1929) [Det kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-filologiske Meddelelser, XVI, 1].

Ivić 1965 — Milka Ivić, *Trends in Linguistics*, The Hague: Mouton, 1965 [Janua Linguarum, ser. min., XLII] (trad. d'un original serbo-croate de 1963).

Koerner, *Bibliographia* — E. F. K. Koerner, *Bibliographia Saussureana 1870-1970. An annotated, classified bibliography on the background, development and actual relevance of Ferdinand de Saussure's general theory of language*, Metuchen, N. J.: the Scarecrow press, 1972.

Koerner 1976 — E. F. K. Koerner, «A Minor Figure in 19th-Century French Linguistics: A. Dufriche-Desgenettes», *Phonetica* 33, 1976, 222–231 [repris dans E. F. K. K., *Toward a Historiography of Linguistics. Selected Essays*, Amsterdam: Benjamins, 1978 (Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science III. Studies in the History of Linguistics, 19), 127-136].

Koerner 1978 — E. F. K. Koerner, «Zur Ursprung und Entwicklung des Phonem-Begriffs. Eine historische Notiz», dans D. Hartmann, H. Linke, O. Ludwig (Hrgg.), *Sprache in Gegenwart und Geschichte. Festschrift für Heinrich Matthias Heinrichs*, Wien/Köln: Böhlau, 1978, 82-93, [repris dans *Toward..., cit.*, 177-188].

Krámský 1974 — Jiri Krámský, *The Phoneme. Introduction to the history and theories of a concept*, München: Fink, 1974 [Intern. Bibl. f. allg. Linguistik, Bd. 28].

La Calle 1875 — Antonio de La Calle, *L'intervention allemande dans les affaires d'Espagne*, Paris: A. Le Chevalier, 1875.

La Calle 1878 — Antonio de La Calle, *La physiologie du langage. Conférences scientifiques données à l'Université de Genève*, Genève: Imprimerie Rougé et C°, 1878.

La Calle 1881 — Antonio de La Calle, *La glossologie. Essai sur la science expérimentale du langage*, avec une préface de M. Abel Hovelacque. Première partie: *La physiologie du langage*, Paris: Maisonneuve, 1881.

[La Calle] 1875 — Anonyme [Antonio de La Calle], *Cartagena o la rivoluzione del cantone murciano (memorie di un pirata).* Traduzione dallo spagnuolo, Lodi: Società Tipografica Editrice P. Vitali, 1875 [la couverture porte «Lodi: Enrico Bignami Editore»].

Lenglet-Mortier 1857 — Lenglet-Mortier et Diogène Vandamme, *Nouvelles et véritables étymologies médicales tirées du gaulois*, Le Quesnoy: V. Préseau – Paris: P. Jeannet, 1857.

Maurer 1877 — Alexandre Maurer, «De l'origine du son articulé», *Revue de Linguistique et de Philologie comparée* 10/3-4 (novembre–décembre 1877), 1878, 261-287.

MSL — *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, Paris: A. Franck, 1868 ss.

Noreen 1903 — Adolf G. Noreen, *Vårt Språk. Nysvensk Grammatik i utförlig framställning*, första bandet, Lund: Gleerups Förlag, s.d. [1903].

Noreen 1923 — Adolf G. Noreen, *Einführung in die wissenschaftliche Betrachtung der Sprache. Beiträge zur Methode und Terminologie der Grammatik*, Halle (Saale): Niemeyer, 1923 [«Vom Verfasser genehmigte und durchgesehene Uebersetzung ausgewählter Teile seines schwedischen Werkes *Vårt Språk* von Hans W. Pollak»].

Passy 1890 — Paul Passy, *Etude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*, Paris: Firmin-Didot, 1890.

Rosapelly 1876 — Marie-Charles-Léopold Rosapelly, «Inscription des mouvements phonétiques», *Physiologie expérimentale. Travaux du laboratoire de M. Marey* 2, année 1876 (Paris: Masson, 1876), 109-131.

Rosapelly 1897 — Marie-Charles-Léopold Rosapelly, «Analyse graphique de la consonne. Sa division en trois temps. Caractère vocalique du deuxième temps», *MSL* 10, 1898, 71-79 [pour la date, cf. *BSL* 10, 1898, ix-x (séance du 16 janvier 1897)].

Rosapelly 1898 — Marie-Charles-Léopold Rosapelly, «Valeur relative de l'implosion et de l'explosion dans les consonnes occlusives», *MSL* 10, 1898, 347-363 [cf. *BSL* 10, 1898, lxxxiij-lxxxiv (séance du 19 février 1898)].

Saussure 1878 — Ferdinand de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig: Teubner, 1879 [paru en décembre 1878].

Saussure 1887 — Ferdinand de Saussure, «Sur un point de la phonétique des consonnes en indo-européen», *MSL* 6, 1889, 246-257 [pour la date, cf. Koerner, *Bibliographia*: 53, n° 064].

[Saussure] *CLG* — Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration d'Albert Riedlinger, Paris: Payot, ²1922.

Sechehaye 1908 — Albert Sechehaye, *Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage*, Paris: Champion – Leipzig: Harrassowitz – Genève: Eggimann, 1908.

Sommerfelt 1930 — Alf Sommerfelt, compte rendu de Hjelmslev 1928, *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 4, 1930, 442–448.

Trubetzkoy 1939 — Nicolas Sergueevitch Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie*, Prague: [Cercle de Linguistique], 1939 [= TCLP, 7] (cité d'après la 5e édition [reprod.], Göttingen: Vandenhoeck und Ruprecht, 1971).

Werlen 1982 — Iwar Werlen, «Hjelmslevs Saussure-Rezeption», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 35, 1981 [1982], 65-86.

JES P. ASMUSSEN

EIN BRUCHSTÜCK AUS JEHUDA LARI'S JÜDISCH-PERSISCHEM WEISHEITSBUCH *MACHZAN AL-PAND*, „SCHATZKAMMER DER BELEHRUNG"

In einer von mir in Hamadan, Iran, am 8. September 1966 erworbenen unvollständigen Handschrift verschiedenen Inhalts (z.B. Šīrāh ǰihat(-i) Päsaḥ und Pətīrath (mit Taw statt Ṭeth geschrieben) Mošäh, „Moses' Abschied"[1] finden sich der Titel und die einleitenden Distichen von Jehuda Lari's Machzan al-pand[2]:

kt'b mkzn 'l fnd[3] 'z gwfthy
khr r[4] y'wd' l'ry
zṣl[5]
1 a bn'm kh'lq lwṭf khwd'wwnd
1 b gšwdm qwlf[6] h'y mkzn 'l pnd
2 a zmn bšnww mšww br ks bd'ndyš

---

[1] D.h. der Midrasch vom Abschied, Hinscheiden Moses', der Midrasch (*Dəbarīm Rabbā*) zu Deut. 33, s. *Wilhelm Bacher,* Zur jüdisch-persischen Litteratur, ZfHB 14 (1910), S. 49, *idem,* Zur jüdisch-persischen Literatur, ZDMG LXV (1911), S. 534 ff. Einige Handschriften dieses Werkes, aus Teheran, führt *E. N. Adler* an (The Persian Jews: Their Books and their Ritual, JQR Vol. X (1899), S. 599).

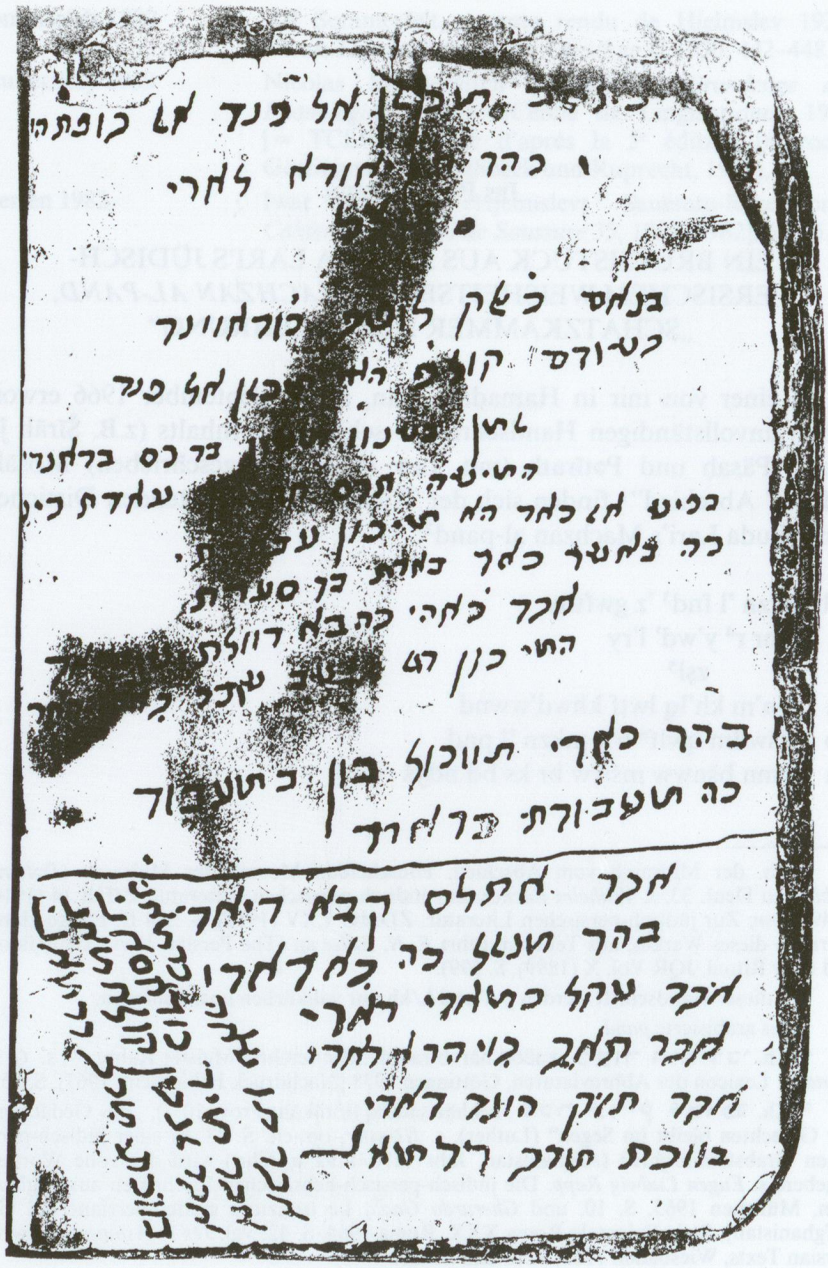
[2] In dieser Handschrift werden p/f und k/kh nur willkürlich unterschieden.

[3] Das arabisierte *pand.*

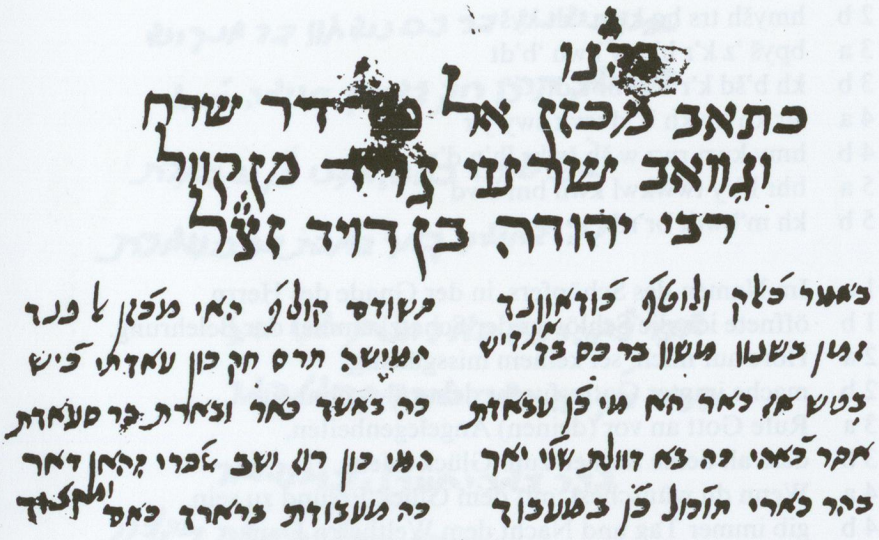
[4] D.h. כבוד הרב רבי , kəβōd hārab rabbī, „der verehrte Meister Rabbi –", s. *G. H. Händler,* Lexicon der Abbreviaturen, Göttingen 1938 (Nachdruck Hildesheim 1967), S. 55.

[5] D.h. זכר צדיק לברכה , zekhär ṣaddīq lißrākāh (Prov. 10:7), „das Gedächtnis, der Gerechten bleibt im Segen" (Luther), s. *Händler,* op. cit. S. 43. In einer jüdisch-persischen Grabsteininschrift (Afghanistan, Jahr 1190/1191 n. Chr.) wird der volle Wortlaut gegeben, s. *Eugen Ludwig Rapp,* Die jüdisch-persisch-hebräischen Inschriften aus Afghanistan, München 1965, S. 10, und *Gherardo Gnoli,* Le iscrizioni giudeo-persiane del Gūr (Afghanistan), Serie Orientale Roma XXX, Roma 1964, S. 42; vgl. *Jes P. Asmussen,* Jewish-Persian Texts, Wiesbaden 1968, S. 10 und 29–30.

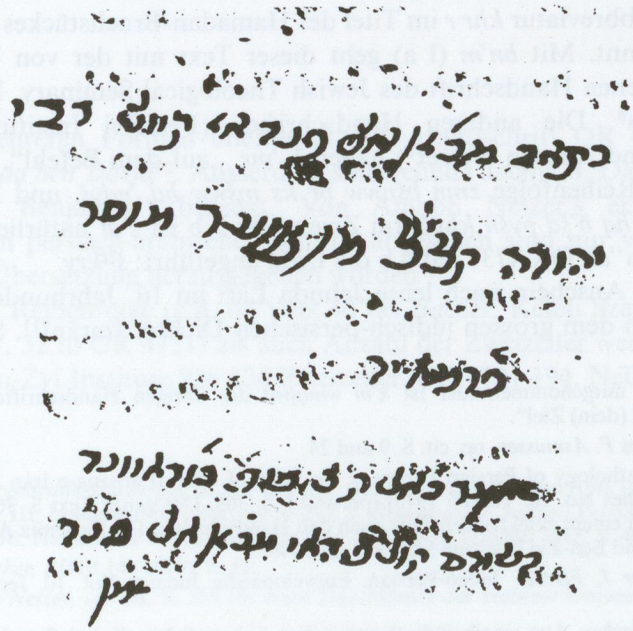
[6] *qulf* ist volkstümliche Aussprache von *qufl.*



Der Hamadan-Text.



British Library OR 4731, fol. 42 a.



Ben-Zvi Institute MS 936, fol. 81 a.

2 b hmyšh trs ḥq kwn "dt kyš
3 a bpyš 'z k'r h' my kwn 'b'dt
3 b kh b'šd k'r b'rt br s'dt
4 a 'gr kh'hy kh b' dwwlt šwy y'r
4 b hmy kwn rwz w šb šwkr ǰh'n d'r
5 a bhr k'ry twwkwl kwn bm'bwd
5 b kh m'bwdt br'rd

*

1 a Im Namen des Schöpfers, in der Gnade des Herrn
1 b öffnete ich die Schlösser der Schatzkammer der Belehrung.
2 a Höre auf mich, sei keinem missgünstig,
2 b mache immer Gottesfurcht deine Gewohnheit.
3 a Rufe Gott an vor (deinen) Angelegenheiten,
3 b dass all deine Sachen zum Glück seien.
4 a Wenn du wünschest, mit dem Glück Freund zu sein,
4 b gib immer Tag und Nacht dem Weltherrn Dank.
5 a In jedem Werk hoffe auf Gott,
5 b dass dein Gott ---[7]

Die Abbreviatur *khr r* im Titel des Hamadan-Bruchstückes ist mir nur hier bekannt. Mit *bn'm* (1 a) geht dieser Text mit der von W. Bacher beschriebenen Handschrift des Jewish Theological Seminary, New York, zusammen[8]. Die anderen Handschriften (Ben-Zvi Institute, British Library und Amnon Netzer[9]) haben *b-'mr,* „auf dem Befehl". In 2 a hat B-ZI die Reihenfolge *zmn bšnww br ks mšww bd 'ndyš,* und 2 b lautet: *hmyšh trs ḥq b'šd pyšh khyš.* Im Zweizeiler 3 b ist *s'dt* natürlich Schreibfehler für *s"dt.* OR 4731 hat 4 b die Izāfa angeführt: *šᵘkry.*

Allem Anschein nach lebte Jehuda Lari im 16. Jahrhundert[10], nicht lange nach dem grossen jüdisch-persischen Dichter Imrānī[11]. Sein Name

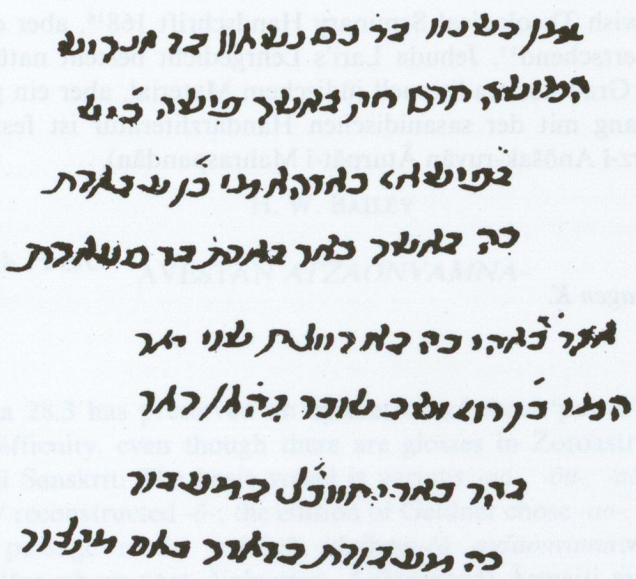
[7] Nicht mitgenommen hier ist *k'm wmqṣwd* der übrigen Handschriften: „(deinen) Wunsch und (dein) Ziel".

[8] Vgl. *Jes P. Asmussen,* op. cit. S. 9 und 24.

[9] An Anthology of Persian Poetry of the Jews of Iran. [Farhang-e Iran Zamin. Texts and Researches No. 16, Tehran 1973] (persisch), S. 369. Der ganze Text S. 369–376. Es ist die Rede von einem eklektischen Text nach den Handschriften Dr. Nehemia Aloni's Sammlung MS 7 und Ben-Zvi Institute MSS 936 und 948.

[10] *Walter J. Fischel,* Judeo-Persian. Encyclopaedia Judaica Vol. 10, Jerusalem 1971, Sp. 435.

[11] *W. Bacher,* Aus einem jüdisch-persischen Lehrgedichte, Keleti Szemle XII (1912), S. 224.



Ben-Zvi Institute MS 936, fol. 81 b.

wird in mehreren Formen überliefert. Die Handschrift OR 4731 gibt *Rabbi Jehuda ben David*[12]. Ausserdem sind Jehuda Jachja b. David[13] und Jehuda b. Benjamin[14] bezeugt. Von Amnon Netzer's eklektischer Ausgabe (in persisch-arabischer Schrift) abgesehen sind nur vereinzelte Verse mit Übersetzung herausgegeben worden[15].

Sowohl Reihenfolge (z.B. ist Vers 40 bei *Bacher,* Keleti Szemle 1912, S. 225 = V. 32 in OR 4731) als auch Anzahl der Zweizeiler wechseln. So hat z.B. Ben-Zvi Institute 936 134 Zweizeiler, OR 4731 194, Netzer's Text

[12] *G. Margoliouth,* Catalogue of the Hebrew and Samaritan Manuscripts in the British Museum, Part III, London 1965 (reprint), S. 272, *J. Rosenwasser,* Judaeo-Persian, in: *G. M. Meredith-Owens,* Handlist of Persian Manuscripts 1895-1966, London 1968, S. 40.

[13] *W. Bacher,* ZfHB 14 (1910), S. 47.

[14] *Amnon Netzer,* op. cit. S. 369 (in einer Handschrift der Hebrew University, Jerusalem.

[15] *W. Bacher,* ZDMG 1911 (LXV), S. 531 f. und Keleti Szemle XII (1912), S. 223 ff.

142, eine Jewish Theological Seminary Handschrift 168[16], aber die Zahl 151 ist vorherrschend[17]. Jehuda Lari's Lehrgedicht besteht natürlich in besonderem Grad aus traditionell jüdischem Material, aber ein gewisser Zusammenhang mit der sasanidischen Handarzliteratur ist feststellbar (z.B. Handarz-ī Anōšak-ruvān Āturpāt-ī Mahraspandān).

Bredgade 77 *Jes P. Asmussen*
1260 Copenhagen K.

[16] *W. Bacher,* ZfHB 1910, S. 47.

[17] *W. Bacher,* ZDMG 1911, S. 531 und Keleti Szemle 1912, S. 224, *Walter J. Fischel,* Israel in Iran (A Survey of Judeo-Persian Literature), in: The Jews. Their History, Culture, and Religion (Third Edition), ed. *Louis Finkelstein,* New York 1960, S. 1167.

H. W. Bailey

AVESTAN *AIŽAONVAMNA-*

Yasna 28.3 has preserved an epithet of *xšaθrəm* 'power' which has caused difficulty, even though there are glosses in Zoroastrian Pahlavī and Parsī Sanskrit. The basic vowel is various *-ao-, -ōu-, -aō-, -å̊-, -au-*. The AIW reconstructed *-ō-*; the edition of Geldner chose *-ao-*.

The passage reads: *yaēibyō xšaθrəm-čā aγžaonvamnəm varədaitī ārmaitiš* 'for whom (Art, Vahuman, Auhramazd) Ārmaiti augments the *aγžaonvamna-* power', or proleptically: 'augments the power so that it becomes *aγžaonvamnəm*'.

The Parsi Skt gloss has rightly rendered the Zor. Pahl. gloss which in turn has the only acceptable translation of the Avestan word. The AIW has seen that the base is a present stem *γžan-* with *u*-umlaut to explain the vowels. It has however, although an ἅπαξ εἰρημένον, often been translated as if it were from **γžai-* : **γži-* 'to perish', in Greek φθι- and ψι-, and in Old Ind. *kṣay-*: *kṣi-*, present *kṣiṇoti.*

The Parsi Skt gloss is *yebhyo rājyaṃ-ča ananyalabhyā kila pārthivatvaṃ sthūlataraṃ* 'for whom the kingdom also is by no seizure by others, that is, the sovereignty is most stable'. Here *labh-* is 'to take' in the sense of 'take away, carry off' with the instrumental singular to translate Zor. Pahl. *'pat.*

This is a rendering of the Pahlavī gloss: *'kē-š 'ān ī xvatāyīh 'pat anizārvindišnīh 'ku-š 'pātixšāhīh' 'apar amahraspandān staβr (stpl)* 'for whom that lordship is by no getting by seizure (dragging away), that is, the power over the Amahrspands is firm'.

It is the *nizār* which has been confused with the other common word *nizār* 'weak' *(*ni-zāura-).* It is however the verbal noun of the base *zar-* 'to drag away, carry off' with the preverb *ni-*. It is just possible that this *ni-* is from *anya-, anē-, ani-* by loss of the initial *a-* as in NPers. *nīz* 'also, again'

(**anya-čit*). That would give *zār-* 'seizure' by others (*anya-*) and so be closer to the Parsi Sanskrit *anya-labh-*.

The base *zar-* 'drag', Indo-European (Pokorny 442) *ĝher-* 'to seize' is in the Avestan, thrice, with the increment, *-š-*, *zarš-* 'drag away, seize' with preverbs *frā-, ni-, vi-*. This increment is especially found with bases in *-r-*. Thus Avestan *var-* 'to rain', and once *aiwi.varšta-* 'rained upon', elsewhere occur both *var-* and *vār-* 'to rain' (see Dictionary of Khotan Saka 278 s.v. *bār-*); the base *kar-* and *karš-* 'to draw, pull'; *mar-, marš-* 'to rub'. Old Indian has only *varṣ-* with *-ṣ-;* it has also *gharṣ-* 'to rub' (base Pok. 439-440) *gher-*.

The act is anticipated by the use of the future participle *-išn* with the abstract *-īh*. The *xšaθrem* is the power which cannot be seized by others in advance.

The base is then evidently *γžan-* 'to take by anticipation'. The conjunct group *γž-* corresponds to Greek φθ- and ψ-, Indo-European $g^{u}hđ$- (or however symbolized). Old Indian confuses four distinct Iranian conjuncts Avestan *xš-, š-, γž-* and *ž-*. This *γž-* occurs also in Avestan *γžar-* 'to flow' (beside the metathetic *žgar-*), Greek φθερ- and ψερ-, Old Ind. *kṣar-* and *jhar-*.

Corresponding to Avestant *γžan-*, Greek has present φθάνω and other forms from φθᾱ- and φθᾰ-, also ψατ- 'to anticipate'.

In the one text the Avestan has the medial participle *γžanvamna-*. Earlier translations of this Avestan word have offered either 'diminish' or 'perish'. Thus C. Kossowicz *'exitu expers'*, J. Darmesteter *'indéfectible* (unfailing)', C. Bartholomae (AIW) *'nicht mindernd, verkleinernd'* (with Greek φθόνος), J. R. Moulton *'imperishable'*, J. Duchesne-Guillemin *'de façon qu'il ne diminue plus'*, G. Itō fu-e *'not perishing'*, W. C. Monna *'imperishable, undiminishing'*, M. W. Smith *'undiminishing'*. It is not in K. Barr's selection.

The translation of *γžan-* by S. Insler has got away from *nizār* 'weak'. In his text he has 'unharmable' and with the comment 'unassailable'. But he has proposed to connect with Old Ind. *kṣaṇóti, kṣatá-* 'to injure'. This is Iranian with *xš-* in (probably) Old Persian *šiyātiš axšatā* 'unruined peace', and certainly in later Iranian Middle Turfan Parthian *'xšd *axšaδ*, Armenian from Parthian *axšat* 'troubled, tormented' (the initial *a-* arises

before *xš-*). That *xš-* is Greek κτ- and σκ- in *kta-* and *kten-* and *sken-* 'to kill' (H. Frisk, Greek Etym. Dict. s.v. κτείνω).

By comparing *γžan-* with Greek φθάνω the Greek word is no longer isolated.

15 June 86
Queens' College
Cambridge CB3 9ET

Harold W. Bailey

GEORG BUDDRUSS

EIN ORDAL DER WAIGAL-KAFIREN DES HINDUKUSCH

1. Georges Redard, dem verdienten Erforscher so vieler Sprachen und Dialekte Afghanistans, soll hier ein Text dargebracht werden, der einer Region dieses Landes entstammt, aus der bisher noch nicht zusammenhängende Sprachproben veröffentlicht worden sind. Unser unvergessener Freund Georg Morgenstierne konnte für seine notgedrungen sehr fragmentarische Darstellung der Waigali-Sprache Nuristans (1954) aus dem großen Dorf Nišeigr'aam (N.) nur wenige Vokabeln erfragen. Im Frühjahr 1969 hatte ich Gelegenheit, mich zunächst in Kabul, dann in N. selbst, das einem Adlerhorst gleich an einem Hang des Hindukusch liegt, in die Sprache einzuarbeiten und eine Fülle von Texten aufzuschreiben, deren publikationsreife Bearbeitung und Kommentierung noch geraume Zeit erfordern wird.

Der hier aus meiner Sammlung ausgewählte Text ist auf folgende Weise zustandegekommen. Eines Tages unterhielt ich mich in N. mit mehreren alten Männern, die noch viel von den Bräuchen der alten heidnischen Zeit vor der Islamisierung (1896) wußten und gerne davon erzählten. Ich brachte das Gespräch auf das kafirische Bogen-Orakel, über das uns in verschiedenen gedruckten ethnographischen Quellen berichtet wird. Es war in Kafiristan üblich, einen Schießbogen in Schwingungen zu versetzen, um nach einem bestimmten Verfahren herauszufinden, welchem Gott im Falle von Krankheit oder schlechtem Erntewetter ein Opfer darzubringen sei, oder um einen Dieb zu überführen.[1] Meinen Gesprächspartnern in N. war dieses Orakel bekannt. Aber

[1] Beschreibungen bei Robertson (410, 418 ff.), Snoy (1962, 207), Kristiansen (1986, 151). Aus dem Waigal-Gebiet berichtet darüber Jones (1974, 68 und bei Jettmar 1986, 117). Auch bei den Kalash von Chitral war dies Orakel üblich: Morgenstierne 1973a, 149; Hussam-ul-Mulk 1973, 83.

sie sagten, es habe in der kafirischen Zeit noch eine andere Art gegeben, mit Hilfe eines Schießbogens die Wahrheit zu erfahren. Das sei vor allem dann bedeutsam gewesen, wenn ein Krieger aus der Ferne heimkehrte. Bekanntlich war es eines der Lebensziele eines kafirischen Mannes, in das Gebiet der benachbarten Muslims zu ziehen und Feinde zu töten. Das brachte ihm Ansehen ein und erhöhte seinen Status. Wer nachweislich 18 Muslims getötet hatte, durfte in N. öffentlich für sich einen Pfosten *(ḍal)* aufstellen lassen und verschiedene Ehrentitel tragen. Üblicherweise brachte der Krieger von seinen Unternehmungen Trophäen heim: Kleider oder Waffen oder auch die abgeschnittene Nase oder die Ohren des Getöteten.[2] Wenn aber die Erbeutung solcher Trophäen nicht gelungen war, konnte der Krieger vor seiner Dorfgemeinschaft in Beweisnot geraten, besonders dann, wenn er im eigenen Dorfe Feinde hatte, die ihm seine Erfolge neideten und öffentlich daran Zweifel äußerten. Er hatte dann die Möglichkeit, sich einem Ordal mit einer erhitzten Eisenkugel zu unterziehen.[3] Die beste und gefährlichste Art, die Wahrheit herauszufinden, sei aber der Gang zum *Mügül-dar* gewesen.

Ich hörte damals diesen Namen zum ersten Male. In der Literatur über Kafiristan scheint er bisher nicht vorzukommen. Meine Gesprächspartner waren allerdings recht unterschiedlicher Meinung, was *Mügül-dar* gewesen sei und gerieten in einen lautstarken Streit darüber. Ich konnte dem nur sehr unzulänglich folgen und verstand nur Bruchstücke. Deshalb bat ich einen meiner besten Informanten, Mohammad Alam, die Auseinandersetzung zu beobachten, klärende Fragen zu stellen, hinterher ein Tonband abzuhören und mir dann in Ruhe eine Zusammenfassung des Streitgespräches zu geben, in der alle divergierenden Meinungen möglichst mit wörtlich festgehaltenen Formulierungen vorkommen sollten. Am nächsten Tage diktierte mir Alam den hier mitgeteilten kurzen Sachtext in seiner Muttersprache, dem N.-Dialekt des Waigali. Ich füge ein Glossar und eine Kurzgrammatik bei, um gegebenenfalls das Verständnis des Originals zu erleichtern. Danach versuche ich in gedrängter Kürze einige Überlegungen zur Interpretation und zur volkskundlichen Einordnung der in dem Text beschriebenen Handlungen.

---

[2] Morgenstierne 1973, 305; Strand 1974, 57; Jones bei Jettmar 1986, 116.

[3] So auch Jones bei Jettmar 1986, 116.

M'ügül-dar

2.1. Text:

1. aǰ'aa isl'am na war'aai nüstar'a kalaṣ'ãã-ba kas'am pr'ũṛa 'eog čar oṛ'oi-le. 2. sa čar di uz'aga-ba č'ara-kani ǰat'a čar oṛ'oi-le. 3. uz'ag da kor'aan prũ cat. 4. kor'aan prũ isl'am war'aai-a-ba am'e-ba Kalaṣ'üma-kan čar böst'oi. 5. sa ri än'iŋ ka ta k'oma kaṭ'ü kõ kõi ta, sa ri ḍen böi ta yaa „ũ kaṭ'ü na kõi" ka matr'ei ta, isl'ama-ba čar ka haak ye baat'ila kanty'aau kor'aan kar'aasat. 6. am'e-ba nüstar'a Kalaṣ'ãã-ba ri kõ kaṭ'ü kõi yaa ri aug'ana yaa müsülm'ana na ž'ẽŋi „ũ žẽi" ka matr'ei ta, yaa paaǰ'i na ž'ẽŋi „ũ žẽi" ka matr'ei ta, to ri M'ügül-d'ara-kan pugraadiseṛ'ot-le. 7. M'ügül-dar ri am'e-ba Kalaṣ'ãã-ba da ber W'aantiw oṛ'oi-le. 8. t'oṛa ri kãi da cat ta Č'ima-Niš'eia-ba pa oṛ'oi-le, kãi ri cat war-ǰ'ana-ba di oṛ'oi-le. 9. M'ügül-d'ara-ba uz'ag cõ naam dareist'oi, sa naam eri cõ e ǰan dü ǰan düṣṭ'öa-kan oi. 10. kit'i man'aṣ eri cat ta M'ügül-dar darããd'ora prust'a oṛ'oi-le. 11. oi-pe ri Aṣk'ũ čad'ar yaa D'eogul čad'ar araaseṛ'ot-le. 12. t'oa-kan eri ḍen bil'a man'aṣ apal'a kö čil'a man'aṣ pudiseṛ'ot-le. 13. kãi eri cat ta M'ügül-dar dü pol drõ-paṭ'a oṛ'oi-le. 14. oi-pe ri D'eogul čad'ar ar'aau dü ǰan man'aṣ eri tẽ drõ-paṭ'ãã damaseṛ'ot-le. 15. sa ḍen bil'a man'aṣ eri dü tẽ drõ-paṭ'ãã-kan pudiseṛ'oi-le. 16. kãi eri cat M'ügül-dar e pol drõ-paṭ'a oṛ'oi-le. 17. to ri dü ǰan man'aṣ dü ṭäi-pe damaseṛ'ot-le-a-mili sai pu ri ḍen bil'a man'aṣ pudiseṛ'ot-le. 18. sai pu pudil'a man'aṣa laaṛ prat'oi ta, p'ugai marẽseṛ'oi-le. 19. kõ laaṛ na pratost'a böi ta ri, bar'ag upuǰ'ei man'aṣa-ba ṭak biseṛ'oi-le. 20. yen'iŋ eri am'e-ba nüstar'a Kalaṣ'a bataseṛ'ot-le.

2.2 Glossar

Abkürzungen: A. = Ashkun; GM = G. Morgenstierne: The Waigali Language (NTS 17, 1954); G 15 = Abschnitt 15 in der unten (2.3.) folgenden Kurzgrammatik; (7) = Satz 7 des obigen Textes; T. = Turner.

1. *aǰ'aa* „noch" [T. 243?]. – *na* „nicht". – *war-* Lokalpräfix „talauf" [T. 2218]; *aai* 3. Sg. Prät. m. „kam" [T. 1045], hier nominalisiert (G 11, 18). – *nüstar'a* „früher" [T. 7022?]. – *kalaṣ'a* Sebstbezeichnung der Bewohner des Waigal-Tales, Gen. Pl. (G 3). – *kas'am* „Eid" [← arab. *qasam*]. – *prũ* Inf. „geben", Dat. *pr'ũṛa*; Präs. *pres'am* [T. 8655.1]; „Eid geben" = „schwören". – *'eog* „ein bestimmtes" [< *e* „ein", T. 2462, + Suffix *-og*]. – *čar, čaar* m. „Sitte, Brauch" [T. 4755]. – *oṛ'oi* „war" [andere Dialektformen bei GM § 69. Et. dunkel; < **upavṛt-*?]; *le* Reportativpar-

tikel (G 17). □ 2. *sa* „jener" [T. 12815]. – *di* „auch" [T. 200]. – *uz'ag* „heute" [wenn < *adya,* dann *dy* unregelmäßig > *z*; so wohl GM 235], Gen. Sg. (G 3). – *č'ara* Obl. Sg. (G 3); *kani* Abl. (G 4) der Postpos. *kan* „bei, zu" [< *karṇa-,* T. 2830]. – *ǰat'a* „verschieden, ander" [A. *zad'a,* < *vyakta-,* vgl. T. 11826?]. □ 3. *da* explet. Partikel (G 20). – *cat* 3. Pl. Präs. „sie machen Qurān geben" = „sie schwören auf den Q." [zu den Stämmen *c-, č-, kř-* „machen" vgl. T. 2814]. □ 4. *war'aai-a-ba* (G 18). – *am'e-ba* Gen. „unser" [< *asma-,* T. 986]. – *Kalaṣ'üm* „das Waigal-Gebiet", Obl. mit Postpos. *kan* (2). – *böst'oi* < *böst'a oi* 3. Sg. Perf. m. (G 12) „ist geworden", Präs. *bis'am,* Prät. *böm, böš, böi* [T. 9416]. □ 5. *ri,* nach Konsonant und Diphthong *eri* (enklitisch) „aber" [vgl. T. 434.3]. – *än'iŋ* „solch, wie folgt", vgl. *yen'iŋ* (20). – *ka* Absolutiv (G 15) „gemacht, gesagt habend". – *ta* „daß"; „dieser aber (ist) so gemacht habend, daß" = „folgendermaßen". – *k'oma* Gen. zu *kāi* „wer, irgendeiner" (G 7) [< **kasma-*]. – *kaṭ'ü* m. „Dieb(stahl) [nach GM zu T. 2978?]. – *kõ* Agentialis zu *kāi* „(irgend) wer". – *kõi,* Variante für *křõi* 3. Sg. Prät. m. zu *c-* „machen": „wenn durch jemanden jemandes Diebstahl gemacht wurde". – *ta* postverbal, enklitisch „wenn" [T. 5639]. – *ḍen b-* „leugnen, abstreiten" [Et.?]. – *böi* 3. Sg. Prät. m. „wurde". – *yaa* „oder" [← Pers.]. – *ũ* Agentialis zu *aŋ'a* „ich". – *ka* „gesagt habend" (G 15), in der Funktion Skt. *iti* entsprechend. – *matr'ei* 3. Sg. Prät. m. itr. „er sagte", Präs. *matr'aam,* Inf. *matr'ũ* [T. 9837]. – *ka* „den Brauch des Islam gemacht habend" = „nach dem Brauch des Islam". – *haak* „Recht, Wahrheit" [← arab. *ḥaqq*]. – *ye* „und" [< *caiva* in intervokal. Stellung?]. – *baat'il* „falsch, Unwahrheit", Obl. Sg. [← arab. *bāṭil*]. – *kanty'aau* Postpos. „wegen, um willen" [Et. unklar]. – *kar'aasat* 3. Pl. Präs. „sie lassen machen", Inf. *kar'aaũ,* Kaus. zu *c-* „machen" [< *kāraya-*]. □ 6. *aug'an* „Afghane, Pashtune", Obl. Sg. – **žn-* „töten", Präs. *žāās'am,* Prät. 3. Sg. m. *žẽi,* neg. Abs. (G 16) *na ž'ẽŋi* [Skt. *han-,* T. 13963]. – *paaǰ'i* „Falke oder ein anderer Raubvogel" [vgl. GM 285]. – *to* Obl. Sg. zu *sa* (G 6). – *M'ügül* ist wie *Mugulast'aan* ein poet. Name für das Waigal-Gebiet (zur weiten Verwendung des Namens „Moghulistan" vgl. Müller-Stellrecht 1980, 120, A 259). – Ob *dar* hier „Tor" [← Pers.?] heißt, bleibt unsicher, vgl. zu (10). – *pu* Präfix „hindurch"; *graadi-* Verbalkompos. wie Hindi *le-jānā* aus *graa-* [< gṛbhāya-, T. 4236] und *di-* „gehen", Präs. *dis'am* [T. 227], 3. Pl. Impf. (G 10, 17). □ 7. *da* (G 20). – *ber* hier Adv., sonst häufig Präfix „talab" [ursprünglich „hinaus", zu T. 9226]. – *W'aantiw* Lok. „in (dem Dorf) Want". □ 8. *t'oṛa* Dat. Sg. zu *sa* (G 6) „zu ihm, über es". – *kāi* Sg. und Pl. „irgendeiner, einige" [< *katipaya-* T.

2694, 2696]. – *cat ta* „sie sagen, daß". – *č'ima-niš'ei* = *ber-deš'i*: die Bewohner des unteren Talabschnittes, d.h. von *Nišeigr'aam, Waant, Keg'al, Ak'uṇ, Müld'eš* (die letzten drei werden oft als *Čim'ä* zusammengefaßt; vgl. die Karte bei Jones, 1974, 24), Gen. Sg. – *pa* „nur, ausschließlich". – *ǰan* 1) „Volk" 2) Zählwort für Menschen (9) [T. 5098], Gen. Sg. □ 9. *cə̃* „leer, nur" [< **cun-;* Skt. *śūnya-,* T. 12567]. – *naam* m. „Name" [T. 7067]. – *dareist'oi* 3. Sg. Perf. m. (G 12) „ist geblieben", von *dar-* [T. 6747]. – *e* „ein" [verkürzt aus *ew,* vgl. GM 234]. – *dü* „zwei" [T. 6648]. – *düṣṭ'ö* „alt, Ältester" [Skt. *jyeṣṭha-,* T. 5286], Obl. Sg. – *oi* „ist" [analog neu gebildet nach den alten Formen *om* < *asmi, oš* < *asi*]. □ 10. *kit'i* „wieviele, einige" [T. 3167]. – *man'aṣ* „Mann" [T. 10049]. – *dor* „Tor" [< **duvāra-* T. 6459]; *dar'ää* „großes Tor im Freien" [< *dvar-* +?]. – *prust'a* Postpos. mit Obl. „ähnlich wie" [< **pratirūpa-stha,* vgl. Sawi *par'udo,* Shina *par'ulo,* Buddruss 1967, 122]. □ 11. *o* „senkrecht hoch" [< *upa*? T. 2136]; *oi-pe* (G 4, 19) „von oben". – *čad'ar* [← Pers. *čādar*] „Oberkleid der Frauen mit weitem Rock". Bei *Aṣk'ũ* und *D'eogul* handelt es sich um bereits 1969 nicht mehr vorhandene lokale Varianten, deren Unterschied unklar blieb. – *araaseṛ'ot* 3. Pl. Impf. zu *araa-,* Inf. *ar'aaũ,* Präs. *ar'aasam* „werfen" [< **apakāraya-*?]. □ 12. *t'oa-kan* „bei ihm" (G 6). – *bil'a, čil'a* nomen agentis (G 14) zu *b-* „werden" *c-* „machen". – *apal'a* „schlecht" [T. 722]. – *kö* m. „Werk" [T. 3064]. – *pudiseṛ'ot* 3. Pl. Impf. „sie pflegten hindurchzugehen". □ 13. *pol* „Korn, Stück, Zählwort für Gegenstände" [T. 9051]. – *drõ-paṭ'a* „Schießbogen" [zu *drõ* T. 6636; zu *paṭ'a* T. 7733 oder 7699?]. □ 14. *ar'aau* Absol. zu *araa-* (11). – *tẽ* Obl. Pl. von *sa* (G 6). – *drõ-paṭ'ää* Obl. Pl. – *damaseṛ'ot* 3. Pl. Impf. von *dam-,* Inf. *dam'ũ,* Präs. *dam'aam* „packen, greifen, festhalten" [T. 6284]. □ 15. *pudiseṛ'oi* 3. Sg. Impf. m. „pflegte hindurchzugehen". □ 17. *to* Obl. „ihn" (G 6). – *dü ṭäi-pe* „von zwei Stellen her"; *ṭäi* Instr.-Abl. zu *ṭau* „Ort" [nach GM 302 zu Nepali *ṭhāũ,* T. 13760; wohl Lehnwort]. – *mili* Postpos. mit Obl. „mit" [T. 10133]; zur nominalisierten Form (G 18). – *sai pu* „unter dem hindurch" (G 6, 19). □ 18. *pudil'a* „hindurchgehend" (G 14). – *laaṛ* m. „Lüge" [T. 10917.4]; *laaṛ pr-* „Lügen geben, lügen"; *prat'oi* 3. Sg. Prät. m. [< *pratta-,* T. 8655.3]. – *p'u-gai* Absolutiv (G 15). – *marẽseṛ'oi* 3. Sg. Impf. m. von *mar-* „sterben", Präs. *marẽs'ai* [T. 9871]. □ 19. *pratost'a* Part. Perf. m. (G 12) von *pr-* „geben": „durch irgendeinen Lüge nicht gegeben wenn wurde" = „wenn einer nicht gelogen hatte". – *bar'ag* „eben erst" [GM 238 *barak* „quickly"]. – *upuǰ'ei* 3. Sg. Prät. m. „er wurde geboren", hier attributiv (G 18); Inf. *upuǰ'ũ* [< *utpadya-* T. 1814]. – *ṭak* mit Gen. „gleich

wie" [vgl. GM 307]. – *biseṛ'oi* 3. Sg. Impf. m. „er pflegte zu werden". □ 20. *yen'iŋ* anaphorisch „so (wie erwähnt)"; vgl. *än'iŋ* (5) „so (wie folgt)". – *bataseṛ' ot* 3. Pl. Impf. von *bat-* „denken, glauben", Präs. *bat'aam* [A. *bat-*, vielleicht gebildet aus Part. **bhutta-* ~ *buddha-*, T. 9276.2].

2.3. Übersicht über die im Text vorkommenden grammatischen Formen:

Gl: Phonologisches. Vokalphoneme: *i, e, ä* (= *æ*), *ü, ö, a.* Relevanz der Quantität ist nur für *a* gesichert (für langes *a* wird hier aus technischen Gründen *aa* geschrieben). Die anderen Vokale können, wenn betont oder nasaliert, lange Allophone haben. Der Druckakzent wird bei Einsilblern nicht, sonst durch Strich ' vor dem Vokal angegeben. *ei, ai, äi, oi, öi, aai, aau* sind Diphthonge. – Bei den Konsonanten wird die dentalalveolare Affrikata als *c* (= *ts*), die palatale als *č* geschrieben. *ř* ist frikativ und klingt wie prävokalisches *r* im Englischen; *ṛ* ist retroflexer „flap".

G2: Nomen. Rectus: Der Rectus steht als Subjekt bei Verben im Präsens, Imperfekt, intransitivem Präteritum und Perfekt. Bei Wörtern mit konsonantischem Auslaut werden Singular und Plural am Nomen nicht unterschieden, z.B. *man'aṣ* „Mann", „Männer" (10, 12). Der Rectus steht auch als direktes Objekt bei festen Verbindungen, z.B. *kor'aan pr-, karaa-* „den Qurān geben, machen lassen" (3, 5), *čad'ar araa-* „Kleid überwerfen" (11, 14).

G3: Obliquus: Sg. *-a,* Pl. *-ãã.* Der Obl. steht 1.) als Agens des Prät. transitiver Verben: *man'aṣa laaṛ prat'oi* „der Mann gab Lüge, log" (18). – 2.) zur Angabe des direkten Objekts: *aug'ana* „einen Afghanen" (6), *tẽ drõ-paṭ'ãã dam-* „die Bogen halten" (14). – 3.) vor Postpositionen, z.B. *düṣṭ'ö-a-kan* „bei dem Alten" (9), *drõ-paṭ'ãã-kan* „bei den Bogen" (15), *Kalaṣ'üm-a-kan* „in Waigal" (4), *č'ar-a-kani* „von dem Brauch" (2). – 4.) vor dem Genitiv-Formans *ba,* z.B. *isl'am-a-ba* „des Islam" (5), *ǰ'an-a-ba* „des Volkes" (8), *Kalaṣ'ãã-ba* „der Kalaṣa-Leute" (1, 6, 7) usw.; auch bei Adverbien: *uz'ag* „heute": *uz'aga-ba čar* „der heutige Brauch" (2).

G4: Weitere Kasus: Lokativ: *W'aant-iw* „in Want" (7). Ablativ-Instrumental auf *-i*: *ṭau* „Ort": *dü ṭäi-pe* „von zwei Stellen her" (17). Auch bei Postpositionen und Adverbien: *kan* „bei": *kani* „von her" (2), *t'ua kani gaṇ'i* „größer als du"; *o* „oben": *oi-pe* „von oben" (11, 14).

G5: Personalpronomen: *ũ* Agentialis von *aŋ'a* „ich" (5, 6). – *am'e-ba* „unser" (4 usw.).

G6: Demonstrativpronomen: Rectus: *sa* „jener, er" (2, 5, 9, 15). Akk. Sg.: *to* „ihn" (6, 17). Dat. Sg.: *t'oṛa* „ihm" (8). Postpos. Sg.: *t'oa-kan* „bei dem" (12). Obl. Pl.: *tẽ* (14, 15). Abl. Sg. (nur vor Lokalausdrücken): *sai pu* „unter dem hindurch" (17, 18).

G7: Interrogativ- und Indefinitpronomina: *kãi* Sg. Pl. „wer, irgendwelche, einige" (8, 13, 16). Agentialis: *kõ* „wer, durch wen" (5, 6, 19). Gen.: *k'oma* „wessen, jemandes" (5).

G8: Verbum. 3. Sg. Präs. des Verbs „sein": *oi* (9). Prät. *oṛ'oi* „war" (1, 2). *oṛ'ot* „sie waren".

G9: Präsens: *cat,* Kaus. *kar'aasat* „sie machen/ sie sagen; sie lassen machen".

G10: Das Imperfekt wird gebildet vom Präsens-Stamm auf *s* und kontrahiert mit der Form „war, waren" (G8). Es bezeichnet gewohnheitsmäßig wiederholte Vorgänge der Vergangenheit. 3. Sg.: *di-* „gehen": *pudiseṛ'oi* „er pflegte hindurchzugehen" (15); *mar-* „sterben": *marẽseṛ'oi* (18); *b-* „werden": *biseṛ'oi* (19). – 3. Pl.: *pugraadi-* „hindurchbringen": *pugraadiseṛ'ot* (6); *di-* „gehen": *pudiseṛ'ot* (12); *dam-* „halten": *damaseṛ'ot* (14); *bat-* „denken, meinen": *bataseṛ'ot* (20); *araa-* „werfen": *araaseṛ'ot* (11).

G11: Intrans. Prät. 3.Sg.m.: *war-'aai* „kam talauf" (1); *böi* „wurde" (5, 19); *upuǰ'ei* „wurde geboren" (19); *matr'ei* „sprach" (5, 6). – Trans. 3.Sg.m.: *kõi* = *kr̃õi* „tat" (5, 6), *ũ na kõi* „ich tat nicht" (5); *ũ žẽi* „ich tötete" (6); *man'aṣa laaṛ prat'oi* „der Mann gab Lüge, log" (18).

G12: Das Perfekt wird gebildet aus dem Partizip auf *-sta,* f. *-šti* und dem Verbum „sein", gewöhnlich mit Kontraktion: *pratost'a* „einer, durch den gegeben worden ist" (19); *böst'oi,* lento *böst'a oi* „ist geworden" (4); *dareist'oi* „ist geblieben" (9).

G13: Infinitiv: *prũ* „geben" (3, 4). Dativ: *pr'ũṛa* „zum Geben" (1).

G14: Nomen agentis auf *-la*: *b-* „werden": *bil'a* (12, 15, 17); *c-* „machen": *čil'a* (12); *di-* „gehen": *pudil'a* (18).

G15: Absolutiv: *p'u-gai* „hindurchgegangen seiend" (18); *araa-* „werfen": *ar'aau* „geworfen habend" (14); ganz irregulär ist *ka* „gemacht/ gesagt habend" (5, 6), oft verdoppelt zu *k'aka.*

G16: negiertes Absolutiv: *na ž'ẽŋi* „ohne getötet zu haben" (6); vgl. noch *na č'eŋi* „ohne getan zu haben"; *na y'üŋi* „ohne gegessen zu haben".

G17: Durch Anhängen der enklitischen Partikel *le* wird (ähnlich wie bei Nepali *re*: *u āyo re* „man sagt, er kam") zum Ausdruck gebracht, daß der Sprecher das Verbalgeschehen nicht selbst beobachtet hat, sondern

nur vom Hörensagen kennt. Z.B. *oṛ'oi* „er war": *oṛ'oi-le* „er soll angeblich gewesen sein" (1 usw.); *pudiseṛ'ot-le* „sie sollen, wie es heißt, wiederholt durchgegangen sein" (12) usw.

G18: Finite Verbformen können mit oder ohne Suffix *-sta,* f. *-šti* nominalisiert und als Attribute verwendet werden: *war'aai* „kam talauf": *isl'am na war'aai Kalaṣ'a* „die Kalaṣa (zu denen) der Islam noch nicht talauf gekommen war" (1); *upuǰ'ei* „er wurde geboren": *bar'ag upuǰ'ei man'aṣ* „ein soeben geborener Mensch" (19). Die finiten Verbformen können wie ein Nomen flektiert werden. Genitiv: *isl'am war'aai-a-ba am'e-ba Kalaṣ'üm* „das Waigal von uns (zu denen) der Islam talauf gekommen war" = „nach der Ankunft des Islam" (4). Postpositional: *damaseṛ'ot-le-a-mili* „mit dem, daß sie, wie es heißt, zu halten pflegten" = „während sie hielten" (17). Solche Nominalisierungen sind überaus häufig.

G19: Richtungspräfixe und Lokaladverbien: *war* „talauf" (1, 4, 8); *ber* „talab" (7); *o* „senkrecht hoch", *oi-pe* „von steil oben" (11, 14); *pu* „hindurch" (6, 12, 15, 17, 18). Zufällig läßt der Text kaum etwas ahnen von der komplizierten Struktur des Lokalisierungssystems, das sich in allen Nuristan-Sprachen findet.

G20: Partikeln sind sehr häufig und in ihrem genauen Kommunikationswert oft schwer zu erfassen. Sie stehen immer enklitisch. Am wichtigsten sind: *da* scheint eine leichte Hervorhebung des voraufgehenden Wortes zu bewirken (3, 7, 8). *ri* (nach Konsonant und Diphthong meist *eri*) betont manchmal einen leichten Gegensatz, z.B. *yaa ri* „oder aber" (6), oft scheint im Deutschen Wiedergabe durch „nun, also" angemessener, zuweilen habe ich es in der Übersetzung unbeachtet lassen müssen. *ta* dient zur Einleitung zitierter Rede, z.B. *cat ta* „sie sagen, daß..." (8 usw.). Nach dem Präteritum markiert es, gefolgt von kurzer Pause, einen Nebensatz, z.B. *kõ kõi ta, sa ri ḍen böi ta,* ... „wenn jemand tut/ tat (Prät.), wenn der es aber abstreitet..." (5 usw.).

2.4. Übersetzung:

1. Bei den früheren Kalaṣa, zu denen der Islam noch nicht talauf gekommen war, soll es einen bestimmten Brauch zu schwören gegeben haben. 2. Auch dieser Brauch (wie viele andere) soll ein anderer Brauch als der heutige Brauch gewesen sein. 3. Heute nämlich leisten sie Eide auf

den Qurān. 4. Auf den Qurān zu schwören ist in unserem Waigal-Gebiet Brauch geworden, nachdem der Islam talauf gekommen war. 5. Der (Brauch) nun (ist) folgender: Wenn jemand jemanden bestohlen hat, er es aber leugnet oder „ich habe nicht gestohlen" sagt, lassen sie ihn nach dem Brauch des Islam wegen (der Erkenntnis von) Wahrheit und Lüge auf den Qurān schwören. 6. Wenn von unseren früheren Kalaṣa aber jemand gestohlen hatte oder aber, obwohl er keinen Pashtunen oder (anderen) Muslim getötet hatte, sagte „ich tötete" oder wenn er, obwohl er keinen Falken getötet hatte, sagte „ich tötete", dann sollen sie ihn (den Verdächtigten) durch Mügül-dar hindurchgebracht haben. 7. Mügül-dar soll für unsere Kalaṣa talab in Want gewesen sein. 8. Darüber sagen einige, daß es nur für das Untertal gewesen, einige aber sagen, es soll auch für die Leute des Obertales gewesen sein. 9. Von Mügül-dar ist heute nur der Name (oder: der leere Name) geblieben, der Name aber ist nur bei ein (oder) zwei (d.h. wenigen) alten Männern (in Erinnerung). 10. Einige Männer nun sagen, daß Mügül-dar ähnlich wie ein Tor gewesen sein soll. 11. Von oben soll man bestimmte Frauenröcke aus Aṣkun oder Deogul (auf das Tor) geworfen haben. 12. Durch dieses (Tor) sollen die leugnenden Männer (und) die Männer, die ein böses Werk getan hatten (d.h. dessen verdächtigt wurden), hindurchgegangen sein. 13. Einige aber sagen, daß Mügül-dar ein Paar Schießbogen gewesen sein soll. 14. Nachdem sie von oben ein Deogul-Kleid (darauf) geworfen hatten, sollen nun zwei Männer diese Bogen gehalten haben. 15. Der leugnende Mann aber soll unter diesen zwei Bogen hindurchgegangen sein. 16. Einige aber sagen, Mügül-dar soll éin Bogen gewesen sein. 17. Während ihn (den Bogen) zwei Männer an zwei Stellen (d.h. an beiden Enden) hielten, sollen die leugnenden Männer unter ihm hindurchgegangen sein. 18. Wenn der unter ihm hindurchgehende Mann gelogen hatte, soll er nach dem Durchgang gestorben sein. 19. Wenn aber einer nicht gelogen hatte, soll er wie ein eben erst geborener Mensch geworden sein. 20. Solches also sollen unsere früheren Kalaṣa geglaubt haben.

3. Während meiner Feldarbeit 1969 konnte ich noch nicht wissen, daß A. R. Palwal in Bagramatal von einem kafirischen Brauch gehört hatte, der dem eben beschriebenen in gewisser Hinsicht ähnelt. Palwal berichtet (1969, 35): Ein Mann, der des Diebstahls oder Ehebruchs verdächtigt wurde, brachte ein Schaf in die Nähe des kafirischen Friedhofes („shanitan") und tötete es dort. Zwei andere Männer nahmen die Eingeweide des

Schafes und hielten sie am Pfade zum Friedhof in die Höhe. Der Beschuldigte mußte sagen: „Wenn ich die Tat begangen habe, werde ich sterben". Danach ging er unter den Eingeweiden hindurch in Richtung des Friedhofes. Wenn er gelogen hatte, so würde er krank werden und sterben.

4. Trotz der Unklarheiten in Details der beiden kafirischen Zeugnisse, dürfte doch so viel deutlich sein: Sie gehören zu den bei sehr vielen Völkern Asiens und Europas beobachteten alten „Durchgangsriten" und zu den Bräuchen des „Durchkriechens" oder „Durchziehens". Der Indologe Theodor Zachariae (1920, 240 ff.) hat mit immenser Belesenheit die ältere Forschung über diesen Komplex mustergültig zusammengefaßt, kritisch gesichtet und bereichert. Um der Kürze willen beziehe ich mich hier ohne Ausbreitung von Details auf seine Arbeit.[4] Man findet solche Riten bei den verschiedensten Anlässen: bei Krankheit, zur Erleichterung der Geburt, bei Adoptionen, beim Schließen von Bündnissen und Verträgen, schließlich auch, wie bei den Kafiren, als Ordale. Auch die Objekte, durch die oder unter denen man hindurchgeht, sind verschieden: durch Löcher, zwischen den Beinen von Statuen oder zwischen den Teilen eines getöteten Tieres hindurch, durch Tore, in Indien unter Kühen hindurch usw. Die Frage nach der „ursprünglichen Bedeutung" des rituellen Durchkriechens ist in der Forschung oft diskutiert worden. Liebrecht hat als erster eine „symbolische Wiedergeburt" darin gesehen, und Zachariae (259 ff.) hat diese Deutung gegen Zweifler wie Frazer und andere mit guten Argumenten verteidigt.[5]

Der Neugeburt aber muß der Tod vorausgehen.[6] In Palwals Mitteilung ist es deutlich, daß der Beschuldigte auf den Friedhof zugeht, also wohl symbolisch in die Welt der Toten eintritt. Beim *Mügül-dar* wird von Friedhöfen nichts gesagt. Der Name scheint aber darauf hinzudeuten, daß der „Durchgangsritus" durch ein Tor hindurch vollzogen wurde, wenn auch strittig blieb, ob dies ein wirkliches oder ein durch Schieß-

[4] Viel Material findet man auch bei Bächtold-Stäubli s.v. „durchkriechen, durchlaufen, durchziehen".

[5] Oldenberg (1917, 493, 522) sieht in dem vedischen Brauch, einen Kranken durch ein enges Loch zu ziehen, einen Vorgang des „Abstreifens", während Caland (1900, 31A5) darin die symbolische Wiedergeburt als gesunder Mensch vermutet.

[6] Dies betont besonders Huth 1935, 197.

bogen symbolisiertes Tor war.[7] Das Tor aber markiert immer eine Grenze, auch die Grenze in ein anderes Lebensstadium oder eine andere Welt.[8] Wahrscheinlich war also *Mügül-dar* „ursprünglich" das Tor zur Totenwelt; denn wer es als Lügner durchschritten hatte, mußte sterben.[9] Auch ohne solche Durchgangsriten wurden bei den Kafiren, wie wir wissen, auf Friedhöfen Eide geschworen oder als äußerste Steigerung sieben Eide auf den Friedhöfen von sieben Dörfern.[10]

Wenn also der Durchgangsritus in Want und Bagramatal den Eintritt in die Totenwelt verbildlichte, kann er dann auch eine „Wiedergeburt" im Sinne Zachariaes bedeuten? Warum wurden beim *Mügül-dar* Frauenkleider über das wirkliche oder symbolische Tor geworfen? Was bedeuten die Eingeweide in der Mitteilung aus Bagramatal? Ist das Tor auch ein „Muttersinnbild"[11], ist das Durchgehen unter Frauenkleidern und unter Eingeweiden ein symbolischer Geburtsakt? Solche Fragen muß man stellen, auch wenn sie nicht mit letzter Sicherheit zu beantworten sind. Wir haben, nicht bei Palwal, aber im vorletzten Satz des Waigali-Textes die wörtlich protokollierte Aussage, daß ein Mann, der das Ordal bestanden und sich als Wahrheitssprecher erwiesen hatte, „wie ein eben erst geborener Mensch" wurde, was heißen soll: voller Lebenskraft und ohne Spuren des Alterns. So muß es scheinen, daß *Mügül-dar* im einst lebendigen Volksglauben der alten Waigal-Kafiren beides war: das Tor in die Totenwelt und das Tor in ein neu geschenktes Leben.

Johannes Gutenberg-Universität *Georg Buddruss*
Seminar für Indologie
Postfach 3980
D 6500 Mainz

[7] Die Verwendung von Bogen für das Ordal hat wohl nichts direkt mit „Waffeneiden" zu tun (dazu Lasch 1908, 68 f.). Über sinnbildlich durch Rasenstreifen angedeutete „Tore" vgl. Bächtold-Stäubli op. cit.

[8] Viele Zeugnisse dafür bei van Gennep 1981, 27 f. und öfter. Keine direkte Beziehung des Mügül-dar scheint es zu den Ehrenpforten zu geben, die bei den Kafiren für berühmte gefallene Krieger errichtet wurden (Robertson 648 f.); vgl. dazu auch Huth 1939, 374, und Lentz 1978, 162.

[9] Aus Indien ist auch die Vorstellung bezeugt, daß Schuldige ein gewisses Tor nicht durchschreiten können und daß sich ein Loch in einem Stein für Verbrecher schließt (Lariviere 1981, 54).

[10] Jettmar 1986, 73; Morgenstierne 1973, 301. Weiteres zum Eid über Gräbern bei Lasch 1908, 63. Entfernt hierhier gehört vielleicht auch der in Indien verbreitete Brauch, auf die Erde eines Termitenhügels zu schwören, da dieser wohl auch das „Tor zur Unterwelt" und damit zu den Toten und Dämonen symbolisieren kann (König 1984, 158).

[11] So Huth 1935, 196.

Zitierte Literatur

Bächtold-Stäubli, Hans, Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens. Berlin ab 1929.

Buddruss, Georg, Die Sprache von Sau in Ostafghanistan. München 1967.

Caland, W., Altindisches Zauberritual. 1900, Repr. Wiesbaden 1967.

CHSP = Cultures of the Hindukush. Selected Papers ed. by Karl Jettmar in collaboration with Lennart Edelberg. Wiesbaden 1974.

Hussam-ul-Mulk, Kalash Mythology. In: CHSP, 81-83.

Huth, Otto, Der Durchgang des Wilden Heeres. In: Archiv für Religionswissenschaft 32, 1935, 193 ff.

— Die Kulttore der Indogermanen. In: AfR. 34, 1937, 371 ff.

Jettmar, Karl, The Religions of the Hindukush. Vol. I.: The Religion of the Kafirs. Transl. from the German by Adam Nayyar. Warminster 1986.

Jones, Schuyler, Men of Influence in Nuristan. London 1974.

König, Ditte, Das Tor zur Unterwelt. Wiesbaden 1984.

Kristiansen, Knut, A Káfir on the Káfir Life Cycle. In: Eivind Kahrs (ed.): Kalyāṇamitrārāganam. Essays in honour of Nils Simonsson. Olso 1986, S. 145-158.

Lariviere, Richard W., The Divyatattva of Raghunandana Bhaṭṭācārya. Ordeals in Classical Hindu Law. New Delhi 1981.

Lasch, Richard, Der Eid. Stuttgart 1908.

Lentz, Wolfgang, Zeitrechung in Nuristan und am Pamir. 2. Aufl. Graz 1978.

Morgenstierne, Georg, The Waigali Language. In: NTS 17, 1954, 146-324.

— Irano-Dardica. Wiesbaden 1973 (Beiträge zur Iranistik, hrsg. von Georges Redard, Band 5).

— 1973a, Indo-Iranian Frontier Languages. Vol. IV: The Kalasha Language. Oslo 1973.

Müller-Stellrecht, Irmtraud, Materialien zur Ethnographie von Dardistan (Pakistan). Teil II: Gilgit. Graz 1980.

Oldenberg, Hermann, Die Religion des Veda. 2. Aufl. Stuttgart und Berlin 1917.

Palwal, A. R., History of Former Kafiristan. Part. IV: Kafirs' Cult of the Dead. In: Afghanistan vol. XXII, No. 2, 1348 (1969), 20-43.

Robertson, Sir George Scott, The Káfirs of the Hindu-Kush. London 1896. Repr. Karachi 1974.

Snoy, Peter, Die Kafiren. Formen der Wirtschaft und geistigen Kultur. Diss. Frankfurt/Main 1962.

Strand, Richard F., A note on rank, political leadership, and government among the pre-islamic Kom. In: CHSP, 57-63.

Turner, R. L., A Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages. London 1966.

van Gennep, Arnold, Les rites de passage. Repr. Paris 1981.

Zachariae, Theodor, Kleine Schriften zur indischen Philologie, zur vergleichenden Literaturgeschichte, zur vergleichenden Volkskunde. Bonn und Leipzig 1920.

MICHEL BURGER

A L F BǪKON «ÉTABLE, ÉCURIE»

La carte 451 de l'*ALF*[1] «étable, écurie» atteste la forme *bǫ̀kon* pour la localité valaisanne d'Evolène (point 988). Comme la notation de l'accent tonique est un des points faibles de l'*ALF,* le mot est passé sous la forme *bòkǫn,* accentué sur la finale, dans le *GPSR*[2]. Dès lors, les auteurs de l'article, L. Gauchat et J. Jeanjaquet, ont été embarrassés pour rendre compte de cette forme: «Ce mot, qui est déclaré inconnu dans la localité, est peut-être une formation diminutive occasionnelle de *bóouk* «étable»..., au lieu du diminutif normal *bóoutson*».

Etant donné le caractère intermittent et largement conditionné de la résolution consonantique de la diphtongue *(-óou* > *-óouk, -ók),* il serait très étonnant qu'un *bóouk* ait pu donner naissance à un diminutif en *-on* avec maintien du *-k* «parasite». D'autre part, *ALF bǫ̀kon* n'est affecté d'aucune valeur diminutive, alors qu'à Evolène existe un diminutif de *bóouk* sous la forme *bóoutson,* cf. *GPSR,* II, 447, en-tête *bœ̀tsǫn.*

On va donc montrer que, dans le cas présent, l'accent de l'*ALF bǫ̀kon* doit être pris au sérieux et que cette forme doit être considérée comme une simple variante phonétique de *bóouk, bók* et aurait donc dû faire partie de l'article *bœ̀* du *GPSR.*

Remarquons tout d'abord que les mots terminés par une consonne sont souvent suivis à Evolène, comme dans d'autres localités valaisannes, d'un son vocalique plus ou moins fuyant. Le *GPSR* a deux correspondants pour la commune d'Evolène, P. Follonier et J. Pralong. Voici quelques exemples de ce phénomène, dus à ces deux personnes. Pralong: *nẹ́k*^{i}

---

[1] Gilliéron-Edmont, *Atlas linguistique de la France,* Paris 1902-1910. On simplifie la notation phonétique de l'*ALF* et on l'aligne sur celle du *GPSR,* cf. note 2.

[2] *Glossaire des Patois de la Suisse romande,* t. II, 471, en-tête 2 *bòkǫn.* On utilisera dans cette note la notation phonétique du *GPSR.*

«neige», *nètⁱ* «nuit», *ringchè* «(les) reins», *nóougsò* «nœud», *kouᵏᵒᵘ* «cul»; Follonier: *nikᵊ* «nid», *nètᵊ* «nuit», *lókᵒᵘ* «loup», *vóloukᵒᵘ* «voulu», etc. Pralong note après une consonne finale un élément vocalique *-i* ou *-è* lorsque la voyelle accentuée est une voyelle d'avant, *-ò* ou *-ou* lorsque la voyelle accentuée est une voyelle d'arrière; Follonier, plus constant, note dans le premier cas *-ə*, dans le second *-ou* de manière régulière.

Comme on le constate, on peut parler ici d'une véritable harmonisation vocalique: le Val d'Hérens possède au sens de «boutonnière» un dérivé en *-atura* de *bouton* (*GPSR,* II, 700): *botonyourə*, mot pour lequel Follonier donne la forme *bótónyourᵒᵘ*, avec une finale *-ou* qui ne peut provenir d'un *-a* latin palatalisé, qui aurait dû donner *-ə*, mais qui est le résultat de l'harmonisation d'un *-ə* d'après la voyelle tonique[3].

Le son vocalique adventice après une consonne finale a été systématiquement supprimé dans les notations phonétiques du *GPSR.* Mais son existence est confirmée par certaines notations des relevés sur le terrain par les enquêteurs mêmes du *GPSR* ou par l'enquêteur de l'*ALF*: Jeanjaquet note pour Evolène *kouītᵉ* «cuit», *ouareisᵉ* «guéri(s)», Tappolet *kouèchᵊ* «couverts, abris», Muret *korbètᵊ* «courbe, type *courbet*» (matériaux du *GPSR*); l'*ALF* atteste pour Evolène *vénoukᵒᵘ* «venu» (carte 1365), *gouchò* «goût» (656), *zóoukᵒᵘ* «perchoir» (998), pour Vissoye *zòkᵒᵘ* «perchoir» (998).

Par ailleurs, Duraffour a relevé depuis longtemps que les voyelles atones finales ont tendance à se nasaliser dans de nombreuses régions du groupe dialectal franco-provençal[4]. Cette constatation vaut également pour les patois valaisans où on peut relever: *krouyᵒⁿ* «mauvais» (Tappolet, St-Gingolphe), *badᵒⁿ* «(je) donne» et *ouòrᵃⁿ* «maintenant» (Jeanjaquet, Conthey); *ALF* carte 234 *tsènèvon* «chanvre» et 129 *bèhyən* «bêtes» (Lens), 1579 *zīvron* «givre» et 1534 *dēton* «dette», etc. (Vissoye), 1620 *zinlyon* «marc de raisin» (Evolène).

Ceci constaté, il ne fait plus de doute que le mot *bòkon* «étable» attesté à Evolène par l'*ALF* doit être considéré non comme un dérivé diminutif de *bóouk* en *-on*, mais comme une simple variante phonétique où l'élément vocalique atone d'arrière suivant la consonne finale *-k* a subi

[3] Sur un autre type d'harmonisation vocalique attesté dans le patois de Nendaz, cf. Jeanjaquet, *Bull. du GPSR,* VI (1907), 29: on dit dans cette localité *tsənéo* «chanvre», mais *tsiniīri* «chenevière»; *tsé* «chair», mais *tsi vīva* «chair vive».

[4] A. Duraffour, *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux,* Grenoble, 1932, 19s.

une légère nasalisation. Gauchat et Jeanjaquet n'ont pas été les seuls à être égarés par les notations de l'*ALF*. Se fondant sur la forme *tsā̯mon* «chamois» attestée pour Vissoye par *ALF* carte 1491 (type *tsa̯mo*), G. Petracco Sicardi a postulé à tort pour le Valais un dérivé en - one de *chamois* (*Riv. di Studi Liguri,* XXII, 35).

Route de Cugny 29 *Michel Burger*
1257 Bardonnex

† Georges Dumézil

ANALYSE DES FORMES VERBALES D'UN TEXTE LAZE (HOPA)

Ce récit m'a été dicté en 1964 à İstanbul par un étudiant, Tahsin Çebi, né en 1943 à Singer, village proche de Hopa (*Xopa*). On se reportera à la description grammaticale sommaire que j'ai mise en tête (p. 1-18) de mes *Récits lazes, dialecte d'Arxavi* (*Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase,* IV, Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences Religieuses, LXXIV, 1967, 176 pages). Les paragraphes de cette description (1-45) sont précédés du sigle §, alors que les chiffres non précédés de ce sigle renvoient à d'autres phrases (1-23) du présent texte ou aux notes correspondantes. Selon leur habitude, les Presses Universitaires de France ont rapidement soldé les *Récits lazes* pour vente insuffisante, remettant à l'Ecole un certain nombre d'exemplaires qui semblent avoir aussi disparu. Mais on peut photocopier le livre. Un erratum sera publié dans un prochain volume de la *Revue des études géorgiennes et caucasiennes.*

Voici les principales originalités du dialecte de Tahsin Çebi par rapport à celui des *Récits.*

Phonétique. – Disparition de *h* initial, notamment dans les démonstratifs (*am, em*) et dans les adverbes (*ašo, ek...*). – Chute ou passage presque constant à *y* de *r* final ou intervocalique (*oxoy,* de *oxori* 'maison', - *e.en* (13, 14...) pour *u.ren*) sauf dans des séquences telles que *-ereren* qui ne se réduisent qu'à *-ere.(y)en.* Aussi dans les emprunts: *yey, em (y)ey,* du turc *yer* 'lieu'. Mais *r* est généralement conservé dans *ar* 'un'.

Déclinaison. – Conforme au § 5, mais *-ša* 'vers', et non *-še.*

Indéfinis. – *telli* 'tout'.

Verbe. – Présents en **r* (§§ 18,1, et 35): *-e, -me,* etc.; présents en *-p* (§18,1): *-ap, -ip,* etc., non en *-m. -do.r.en* (d'où imparfait *-do.r.t'u*) suffixé, valant turc '-miș', 'on dit que, paraît-il' (§§ 18,8; 30,1) est réduit, sans le

préverbe, à *-en* (qui transforme un *u* final en *e,* d'où la fréquence de la séquence finale *-e-en*; plus-que-parfait 3 sg. en *e.t'u,* p. ex. en 8 *mtfe.e.t'u* 'il avait neigé' (qui serait à Ardeşen *mtu-do.r.t'u.n*; cf. en 14, *i.jiye.t'e.en* 'il était vu', Ard. *i.jiye.t'u-do.r.en*).

Voyelles caractéristiques devant la racine, *o i a u* (§ 24): pas de singularité, sauf celle qui est signalée en 17, 18, 23 et qui semble purement phonétique: le groupe *o.i* passant à *u.i* (et, par contagion, *ok'o.i-* passant à *uk'u.i-*); *u.a.* donne *wa* (19).

Parmi les très nombreux préverbes (ceux de § 26 et beaucoup d'autres qui ne se rencontrent pas dans mes *Récits*), on trouvera ici: *do-* marque du perfectif des verbes simples vidé de son sens propre; *ko-* marque de l'aspect déterminé dans les verbes à préverbes; *mo-* 'vers ici' (5, 13) et *me-* 'vers là' (7, 13, 15), avec beaucoup de sens dérivés; *gama-* 'vers le dehors' (3, 20, 21); *go-* 'autour; en tournant' (17, 18, 19), *ge-* 'de haut en bas' (11, 13) et *(y)e-* 'de bas en haut' (13), avec des sens parfois éloignés du sens propre; *ok'o-,* marque de réciprocité ('l'un (à) l'autre', 'une partie (à) une autre dans une unité': 3, 13, 15, 22), avec le composé *ok'o.na-* (*na-* seul n'existe pas) qui ne se rencontre que dans quelques verbes impliquant dislocation, éloignement des parties (16, v. note).

Les mots ou fragments de mots empruntés sont en italique. Tous sont pris au turc, sauf *k'at'ofi* 'pomme de terre' (2; dans les autres dialectes 'œuf de terre', *dixa-ma(r)kwali)* et *faa* 'fois', de **fara* (6, grec φορά).

Transcription: celle des *Récits,* sauf *j* = 'dz' (au lieu du 'dzéta' grec) et *ğ*, sonore de *x* (au lieu du 'gamma' grec). –

Sur les Orč'ay, v. l'introduction des *Récits lazes,* p. 6:

«...[Les anecdotes 33-51] sont des 'histoires orč''ay', des histoires où les 'orč'ay' sont moqués. *Orč'i* (d'où vient l'adjectif *orč'ari, orč''ay(i)*) n'est pas un nom de lieu ni de région, mais désigne l'ensemble des Lazes qui vivent dans l'arrière-pays montagneux, à l'écart de la mer, et que les Lazes de la côte, injustement sans aucun doute, considèrent comme peu intelligents. Tout un folklore satirique s'est ainsi constitué, dont le Pr. Arn. Čikobava a donné des échantillons en 1936...»

Tahsin Çebi, à la différence de Muhsin Erol, auteur de mes *Récits lazes,* considère Orč'i comme un village. Il ne dit pas *orč'a(r)i,* mais, avec des suffixes turcs, *orč'ali* ou *orč''uli* et, pour l'ensemble de la communauté, *orč'u.luy.i.* Dans le récit qu'on va lire, l'*orč'ali* n'est pas particulièrement ridicule, mais son aventure est extraordinaire.

Texte

1 Ginje *Suleyman*is ar orxoy uğut'u. 2 aya k'oči mcika badi t'u *ama* xolo-ti dido *genǰ*i ijayet'u. 3 *köy*is *k'art'of*i orgapt'u do aya na gamač'at'u, amuš *para*ten skidut'u. 4 daha baška *köy*šen mendra ar mtxiyši *bağ*i uğut'u. 5 k'išis em eyša ulun, iya *bağ*i-k'ala na-en-stey k'iši ek ka'livis doskidut'u. 6 xolo ar *faa* didi k'iši na moxteet'u c'anas k'alivis t'u. 7 sey ek ǰ'ant'uši ar *ses*i ognu. 8 em seyiš c'oxleni seyis-ti dido mtfiyi mtfeet'u. 9 am seyis-ti xolo mtupt'u. 10 *tam* inǰiyas-inont'uši ar *ses*i q'uǰiša komoxtu. 11 mcika čkwaši k'alivi emedeni kogiktu. 12 emuškule *baška* mutu va ačkinu. 13 *meg'ey* em k'alivis žilendo didi ar mtfiyši *topağ*i grimoneyi moxteen do k'alivis na-mač'k'vidu-stey k'alivi mtfiyik doloxe muši yezdeen do c'alendo ogrimenus kog'öč'k'u. 14 k'alivi čkar va ijiyet'een. 15 ašo žu oši *met'ro* ingrimoneen do c'ale ar *yey*is konoskideen. 16 Ginje *Suleyman*i kok'onagueen. 17 č'umaniši gok'ucxenši k'alivis doloxe *darmadağan*i na jiyeen koguišašeen. 18 nek'na gonc'k'imuša ideenši mu jiyas? 19 galendo telli mtfiyi kogwak'ieen. 20 ar dğas *axšam*iša *kadar* *ičališ*u do *anǰak* gale gamaleen. 21 na gamaxtu-stey oxoyiša emedeni igzaleen. 22 oxoyis aya uc'veenši amus mitik va iǰereen. 23 *köy*is *epey* k'oči uk'uibğeenan do em *ey*ša ideenanši *Suleyman*ik na tku *šey*is *anǰak* diǰeenan.

Traduction

1 Suleyman le Long avait une maison à Orč'i. 2 Cet homme était un peu vieux mais paraissait encore (*-ti*) jeune. 3 Au village, il plantait de la pomme de terre et, la vendant, l'argent qu'il en tirait (m.-à.-m. 'd'elle', turc 've bunu ki satardı bunun parası ile geçinirdi'). 4 En outre (turc 'plus autre'), loin du village, il avait un jardin de noisettes. 5 En hiver il allait à cet endroit et (coordination par la forme du présent au premier verbe, de l'imparfait au second) il restait là, dans ce jardin, tout l'hiver, dans une cabane. 6 Et voici que (*xolo,* m.-à-m. 'de nouveau; maintenant'), une fois, il était dans la cabane une année où vint un grand hiver. 7 (Pendant) la nuit, comme (*-ši*) il était couché là, il entendit un bruit. 8 La nuit aussi (*-ti*) d'avant cette nuit-là, beaucoup de neige avait neigé. 9 Cette nuit-ci aussi de nouveau (*xolo*) il neigeait. 10 Juste comme (*-ši*) il allait se coucher (turc familier 'tam yatacaktı ki...'), un bruit vint à (son) oreille. 11 Un peu

plus tard, la cabane soudain se retourna. 12 Après cela il ne se rendit plus compte de rien (m.-à-m. 'il ne put savoir rien d'autre'). 13 Or une grande avalanche ('balle de neige') était venue en roulant d'au dessus de la cabane et, dès que (*na ... s.tey*) elle atteignit la cabane, la neige l'enveloppa (m.-à-m. 'la prit en elle') et se mit à rouler vers le bas. 14 La cabane n'apparaissait (plus) du tout. 15 Elle roula ainsi deux cents mètres et, en bas, elle s'arrêta à un endroit. 16 Suleyman le Long s'était évanoui. 17 Au (*-šï*) matin, quand il revient à lui (m.-à-m. 's'éveilla'), voyant l'intérieur de la cabane sens dessus dessous, il s'étonna. 18 Quand (*-šï*) il alla pour (*-ša*) ouvrir la porte, que voit-il? (à l'optatif; en turc, à l'impératif, 'ne görsün?'). 19 Dehors, il n'y avait qu'une enveloppe de neige (m.-à-m. 'du dehors tout neige était en peloton autour'). 20 (Pendant) un jour jusqu'au soir il travailla et seulement alors (turc *ancak*) il put sortir dehors. 21 Dès qu'il sortit, aussitôt il alla à sa maison. 22 A la maison, quand il dit cette (aventure), personne ne le crut. 23 Au village plusieurs (m.-à-m. 'assez nombreux', turc 'epeyce') hommes se réunirent et, quand ils allèrent là, seulement alors ils crurent à ce ('la chose') qu'a(vait) dit Suleyman.

Notes sur les verbes

1 *m.i.ğ.un* 'j'ai', *m.i.ğu.n.an* 'nous avons', § 31.

2 *o.jiyu* 'voir' (conjugaison type, § 28): *b.ji(y).op* 'je (le) vois' (*g.ji-* 'je te v.', *m.ji-* 'tu me v.', etc.); *b.i.jiy.e* 'je suis vu' (cf. 14), 'je parais'; *m.a.jiy.en* 'je peux (le) voir'.

3 *o.rg.umu* 'planter': *v.o.rg.ap* 'je (le) plante'. – *gama.č'.u* 'vendre': *gama.p.č'.ap* 'je (le) vends'; *gama.v.i.č'.e* 'je suis vendu'. – *o.skid.u* 'subsister, (sur)vivre': *p.skid.op* 'je s.', *m.a.skid.e.n* 'je peux s.', mais *do.skid.u* 'rester' (5), *me.skid.u* 's'arrêter brusquement' (15).

5 *o.xt.imu* 'aller', avec trois racines associées (§ 33,1): *v.ul.u* 'je vais', *v.id.i* 'je suis allé' (indéterminé), *v.i.gzal.i* 'je suis allé' (quelque part); *m.a.l.en* 'je peux aller' (cf. 20). – *mo.v.u.lu* 'je viens'; *mo.xt.u* 'il est venu' (§ 33,3).

7 *o.nǰ.iy.u* 'être couché' (*o.nǰïy.e* 'lit'): *b.ǰ'.an* 'je suis couché' (§ 34); *(ko.) (do.)v.i.nǰ.iy.i* 'je me suis couché' (10); *i.nǰ.iy.i!* 'couche-toi!'; *m.a.nǰ.iy.en* 'je peux me coucher, dormir'. – *o.gn.apu* 'entendre': *v.o.gn.ap* 'je (l')entends'.

8 *o.mtu.mu* 'neiger': *mtu.p.s.* 'il neige'; *mtu* 'il a neigé'.

10 *-i.n.on* (autres dialectes *-u.n.on*) 'il veut' (*m.i.n.on* 'je veux, § 29,3); auxiliaire du futur périphrastique après l'optatif: *-a.s-i.n.on* (racine *nǰ*, cf. 7).

11 *ge.kt.imu* 'tourner': *ge.v.o.kt.ap* 'je (le) tourne (sur son axe), je le fais tourn(oy)er'; *g.i.kt.e.n* 'il est tourné, retourné' (turc 'devriliyor'); différent de *go.kt.imu*: *gza.šen go.v.i.kt.'n* 'j'ai fait demi-tour'.

12 *o.čkin.u* 'savoir': *m.i.čkin* 'je (le) sais'; *g.i.čkin.ap* 'je te (le) fais savoir'.

13 *o.ngrimon.u* 'rouler': *v.o.ngrimon.ap* 'je (le) fais rouler'; *v.i.ngrimon.e* 'je (me) roule' (cf. 15). – *mo.c'k'vid.u* 'frapper (pour détacher)', différent de *ge.č'.amu* 'frapper (d'un coup de poing)', de *me.ntx.u* 'frapper (pour faire tomber)': *mo.v.i.č'k'id.ap* 'je frappe, j'arrache en frappant'. – *o.zd.inu* 'prendre': *ye.b.zd.ip* 'je (le) prends' (*ye* 'de bas en haut'). – *ge.č'k'.amu* 'commencer' (seul composé de cette racine): *ge.v.o.č'k'.ap* 'je commence'.

14 cf. 2.

15 cf. 13. – *me.skid.u* 'buter (sur un obstacle), s'arrêter (d'étonnement...)' (cf. 3): *me.v.o.skid.u* 'je bute'.

16 *ok'ona.ğu.u* 's'évanouir' (cf. *b.ğu.u* 'je meurs', à Ardeşen *b.ğur.ur*): *ok'ona.b.ğu.u* 'je m'évanouis', pour *ok'ona-*, cf. *ok'ona.v.a.nč.e(r)* 'je me tiens sur la réserve', contraire de *me.v.a.nč.e(r)* 'je m'approche'.

17 *go.k'ucx.inu* '(s')éveiller': *go.p.k'ucx.u* 'je m'éveille', *go.g.o.k'ucx.in.ap* 'je t'éveille'. – *go.šaš.u* 's'étonner': *go.v.i.šaš.e* 'je m'étonne' (mais *gu.i.šaš.en* 'il s'étonne; pour *u,* cf. 23).

18 *go.nc'k'.inu* 'ouvrir': *go.m.c'k'.ip* 'je (l')ouvre' (*m* de *b* + *n,* § 17,1, mais *go.nc'k'.ip* 'tu (l')ouvres'), *gu.i.nc'k'.en* 'il s'ouvre (de soi-même)' (pour *u,* cf. 17, 23).

19 *go.k'iy.u* 'envelopper, entourer': *go.k'i.ap.s* 'il (le) pelotonne', (la neige) *gw.a.k'i(y).en* '(l')enveloppe'.

20 *o.čališ.u* 'travailler': *v.i.čališ.ep* 'je travaille'. – *gama.v.u.l.u* 'je sors' (cf. 5, 12, 21).

22 *o.tku* 'dire' (§§ 35, 36): *p.tku.me* 'je (le) dis', *p.tkv.i* 'je (l')ai dit'; mais *v.u.c'u.me, v.u.c'v.i* 'je (le) lui dis, ai dit': *tkv.i!* 'dis (-le)!'; *b.zop'on* 'je

parle' (*mo zop'on!* 'ne parle pas!', sans infinitif). – *o.je.u* 'croire': *v.i.ǰey* 'je crois (à)', *v.i.ǰey.i* 'j'ai cru (à)' (*d.i.ǰey!* 'crois (à)!').

23 *ok'o.bğ.u* 's'assembler (en hâte)'; *uk'u-*, pour *ok'o-* devant *i*; à Ardeşen, la forme serait ici *ok'.i.bğ.ez-do.(r)en.* – *ide-*, cf. 5. – *tku*, cf. 22. – *(do.)ǰe(y)-*, cf. 22.

Collège de France, Paris † *Georges Dumézil*

RUDOLF ENGLER

CHARLES BALLY, KRITIKER SAUSSURE'S?

Es ist üblich, die saussuresche und die um Saussure entstandene Genfer Linguistik als ‚Schule' zu bezeichnen: das Wort war 1894 zum ersten Mal gefallen[1], und Charles Bally hatte es 1908 nicht nur wiederaufgenommen, sondern auch explizit auf ein Verhältnis von Lehrer und Schülern fixiert[2]. Albert Sechehaye gab der Formel seinerseits 1927 offizielles Gepräge[3], und die Idee der in einer selben Doktrin geeinten Gruppe haftet den Genfern seither auch über den Gebrauch des Terminus ‚Schule' weg an[4].

Demgegenüber hat Saussure selbst 1909 (mit Bezug auf eine andere recht kämpferische linguistische Bewegung) Kritik am Terminus ‚Schule' angebracht:

---

[1] „au congrès des orientalistes, qui s'est tenu à Genève en 1894, [...] M. Michel Bréal, au cours d'un banquet, a salué en vous le fondateur d'une école genevoise de linguistique" (Bally, *Maître et disciples*).

[2] Charles Bally, *Maîtres et disciples,* Journal de Genève, 18 juillet 1908. Am 15. Juli 1908 war unter dem Titel *Hommage à un savant genevois* Ballys Reminiszenz an 1894 mit folgenden Worten zusammengefasst worden: „M. Charles Bally, d'une manière aussi touchante que M. Meillet, parle des 17 ans d'enseignement de Genève, de l'enthousiasme éveillé chez ses élèves par celui que M. Michel Bréal appelait le fondateur d'une école genevoise de linguistique."

[3] Albert Sechehaye, *L'école genevoise de linguistique générale,* IF 44, 1927, 217-241. Die thematische Beschränkung auf ‚allgemeine' Linguistik – während es 1894 wohl noch ‚historische' oder ‚vergleichende' Linguistik geheissen hätte – tut in unserem Zusammenhang nichts zur Sache.

[4] Giacomo Devoto, *Una scuola di linguistica generale,* La Cultura 7, 1928, 247-249; – Henri Frei, *La linguistique saussurienne à Genève depuis 1939,* AL 5, 1945-49, 54-66; – Robert Godel, *L'école saussurienne de Genève,* in: *Trends in European and American linguistics 1930-1960 (ed. C. Mohrmann, A. Sommerfelt, J. Whatmough), Utrecht-Anvers, 1961, 294-299; – Robert Godel, A Geneva school reader in linguistics,* Bloomington-London: Indiana University Press, 1969; – Manuel Mourelle-Lema, *The Geneva school of linguistics: a bibliographical record,* ibid. 1-25.

[1] Il se forma même une école nouvelle, celle des Junggrammatiker: a tort d'user de ce mot exclusiviste: quand on réforme, on n'est pas une école. Il surgit la junggrammatische Richtung. (CLG/E 86 II R)

Ich kann mich des Eindrucks schlecht erwehren, Saussure habe diese Bemerkung mit einem Seitenblick auf die Genfer Szene und die vor kurzem erfolgte Anregung Charles Ballys gemacht. Ich habe auch schon vor längerer Zeit in einem eigenen (und nur gekürzt erschienenen) Beitrag zur ‚Genfer Schule' meine Skepsis zur Idee der Homogeneität und ihrer einseitigen Abhängigkeit von Saussure zum Ausdruck gebracht[5]. Ich bin dabei freilich nicht so weit gegangen wie Peter Wunderli, der von Sechehaye als Lehrer Saussure's zu sprechen begann[6], und interpretiere die gleichen Fakten weiterhin anders[7]. Ich meine aber, man könnte von ‚Schule' nur reden im Sinne eines ‚Ortes der Diskussion', und dass in dieser Bedeutung dann freilich das Richtige getroffen ist.

Dass gerade zu Beginn nicht die Übernahme einer Lehre, sondern gemeinsame Reflexion um das Phänomen der Sprache den wahren Inhalt der Genfer Schule ausmachte, zeigen verschiedene Dokumente, die der äusserlichen Huldigung an Saussure durch Bally und Sechehaye[8] eine korrigierende Deutung verleihen. Claire A. Forel hat in den Papieren Ballys einen Brief Saussure's entdeckt[9], in dem dieser – nach Cifalis chronologischer Zuweisung – eine Kritik des druckbereiten *Précis de stylistique* (Genève, Eggimann, 1905) abgibt:

[2] Lorsque vous arrivez à la définition proprement dite de la stylistique (vers p. 38 ou 40), je me suis demandé si quelques lecteurs ne trouveraient pas un peu abrupt d'apprendre que celle-ci doit consister finalement dans l'étude de ce qui est affectif dans le langage. Il n'y a rien que de supérieurement clair, je le répète, dans les dévelopements qui précèdent, mais je doute que ces développements conduisissent à cela, tels qu'ils sont donnés, et préparent vraiment

[5] Rudolf Engler, *Saussure e la scuola di Ginevra,* Ulisse 9/63, septembre 1968, 158-164.

[6] Peter Wunderli, *Saussure als Schüler Sechehayes? Zum Abhängigkeitsverhältnis hinsichtlich der Kreativitätskonzeption in der Genfer Schule,* in: *In memoriam Friedrich Diez,* Amsterdam: Benjamins, 1976, 419-460. Der Aufsatz ist jetzt unter dem weniger verfänglichen Titel *Sechehaye, Saussure und die Kreativität* in Wunderlis *Saussure-Studien* (Tübingen: Narr, 1981, 180-200) zu finden.

[7] Rudolf Engler, *Die Verfasser des CLG,* in: *Geschichte der Sprachtheorie I: Zur Theorie und Methode der Geschichtsschreibung der Linguistik, Analysen und Reflexionen,* hrg. v. Peter Schmitter, Tübingen: Narr (im Erscheinen).

[8] Vgl. R. Engler, *Die Verfasser des CLG.*

[9] Ferdinand de Saussure, *Lettre à Charles Bally, 3 juillet 1905,* ed. M. Cifali, Le Bloc-notes de la psychanalyse, no. 5, octobre 1985, 143s.

cette définition. On ne s'y trouve pas préparé à ce qu'il m'a semblé d'abord parce que le terme de Stylistique, que vous désignez comme mauvais au début, n'avait plus guère préoccupé ensuite: on était entré dans les choses, et on avait oublié qu'il s'agit du mot de *Stylistique,* ou d'un autre, à propos de ces choses; même à proportion de leur intérêt cet oubli est naturel. – Mais on n'était pas préparé dans un autre sens: en effet, et si parfaits que soient les paragraphes préliminaires sur la différence de nature entre l'*intellectuel* et *l'affectif,* je n'en ai pas trouvé qui fût destiné à marquer leur importance comparative (de fait et non de principe), et par conséquent à fixer pour l'*affectif* telle ou telle *étendue* dans l'ensemble des phénomènes. Sauf erreur, celui qui aurait cette idée préconçue que l'affectif existe, mais est complément insignifiant dans la somme de ses manifestations, n'en serait pas détourné – ou *pas formellement détourné* – par la lecture de vos chapitres préliminaires à la définition qui fera une chose capitale de cet *affectif.* C'est le point qui m'a frappé, et dont je devais en conscience vous faire part. Il me semble que c'est positivement une lacune (tout un chaînon manque), mais en même temps ce n'est qu'une lacune. Un ou deux paragraphes intercalés, et tout devient clair.

Es scheint sich dabei um eine geringfügige und vor allem formale Kritik zu handeln, der Bally auch gleich Rechnung getragen hätte[10]. Es fällt aber doch auf, wie behutsam Saussure formuliert, als verberge sich hinter dem oberflächlich berührten Detail ein viel wesentlicherer Gegensatz. Und nun könnte man daran denken, dass Bally 1913 den Unterschied zwischen seiner und Saussure's Sprachschau genau in dieselben zwei Wörter ‚affektiv' und ‚intellektuell" einbezieht[11]. Auch frägt sich Bally 1913, wie weit das Affektive nicht zur *parole* eher als zur *langue* gehöre: der Platz der Stilistik innerhalb der Linguistik ist also in Diskussion gestellt. Darüber handelt aber ausgerechnet auch die handschriftliche Empfehlung zur Schaffung eines Lehrstuhls in Stilistik, die wir in Saussure's persönlichen Notizen finden[12]. Und als Dritter hat sich schon 1908

[10] „il paraîtrait [...] que Bally a tenu compte des sages remarques de Saussure: s'il définit en effet le mot de *stylistique* dans les premières pages en précisant qu'il «sonne désagréablement à des oreilles françaises», c'est seulement vers les pages 127 qu'il revient sur ce qu'il nomme «langage subjectif» et qu'il argumente avec force sur la prépondérance de l'affectif dans le langage, en ayant éliminé le passage sur la stylistique que contenait son manuscrit «vers la page 38 ou 40» et pour lequel Saussure avait émis quelques réserves", Mireille Cifali, *Présentation de la lettre de Ferdinand de Saussure à Charles Bally,* ibidem, 133-141 (p. 134).

[11] Charles Bally, *Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques: leçon d'ouverture du Cours de linguistique générale lue le 27 octobre 1913,* Genève: Atar, 1913; wiederaufgenommen in Ch. Bally, *Le langage et la vie,* Genève: Droz, Lille: Giard, 1952, 147-159.

[12] CLG/E 3347 *Rapport sur la création d'une chaire de stylistique.*

Albert Sechehaye in die Auseinandersetzung eingeschaltet, wenn er in dem Saussure gewidmeten Artikel über Stilistik und theoretische Linguistik (und damit zuerst einmal über Bally) schreibt[13].

Aus demselben Artikel Sechehaye's entlehnt Saussure 1911 zwei Zitate. Es lässt sich zeigen, dass die Sechehaye entnommenen Formeln («La langue a pour siège le cerveau seul: un équilibre s'installe entre tous les individus» CLG/E 234 DJ; «une langue est un état moyen» 234 S) im Kontext Saussure's eine ganz andere Bedeutung (und im Fall des ‚état moyen' einen anderen Sinn) annehmen, als Sechehaye ihnen zumass[14]. Explizite Unterschiede in der Auffassung von Sprache und Sprachwissenschaft bezeugt die persönliche Notiz CLG/E 3330, die wir nun wohl (analog zum oben-zitierten Brief an Bally) als Frucht einer Lektüre des Manuskripts (und nicht der gedruckten Programmschrift zur theoretischen Linguistik[15]) – und als die Vorlage einer Kritik im Freundeskreis, nicht als Entwurf einer Besprechung – ansehen können.

Es ist meine Überzeugung, dass Sechehaye die Reserven Saussure's kannte und dass manche Stelle des CLG, die wir heute für ‚päpstlicher als päpstlich' ansehen, dem Willen Sechehaye's (und Bally's) zuzuschreiben sind, im Falle der Divergenz den Gedanken Saussure's und nicht den eigenen auszudrücken[16]. Überhaupt wird man in der Folge bei Bally und Sechehaye unterscheiden müssen, wo sie im Namen Saussure's und wo sie im eigenen sprechen; namentlich Sechehaye hat die ‚postume Diskussion' weitergeführt. Er hat sich schliesslich auch nicht gescheut, den oben angesprochenen Gegensatz über *langage-LANGUE-parole* klarzulegen[17]. Und er hat dies (p. 3) unter einer Absichtserklärung gemacht, die nun nicht nur der Diskussion, sondern auch der Kritik Saussure's im Rahmen der ‚Genfer Schule' einen legitimen Platz zuweist:

[3] On ne peut pas aborder un pareil livre du dehors et se contenter de combattre avec des arguments qu'on a sous la main celles de ses thèses qui n'entrent pas dans le cadre de nos habitudes. Tout est ici trop en fonction de grands prin-

[13] Albert Sechehaye, *La stylistique et la linguistique théorique,* in: *Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure,* Paris: Champion, 1908, 155-187.

[14] R. Engler, *Die Verfasser des CLG.*

[15] Albert Sechehaye, *Programme et méthodes de la linguistique théorique (Psychologie du langage),* Paris: Champion, Genève: Eggimann, Leipzig: Harrassowitz, 1908.

[16] R. Engler, *Die Verfasser des CLG.*

[17] Albert Sechehaye, *Les trois linguistiques saussuriennes,* VR 5, 1940, 1-48. – Der Unterschied der Auffassungen ist dann durch Louis Hjelmslev in *Langue et parole* (CFS 2, 1942, 29-44:38) in ausserordentlich hellsichtiger Kritik zusammengefasst worden.

cipes pour qu'on ne commence pas par s'expliquer avec ces principes eux-mêmes afin de se rendre compte de la place qu'ils occupent légitimement dans la pensée linguistique. On pourra ensuite, si on l'attaque quant au fond, montrer comment sa vérité doit être équilibrée avec d'autres vérités qu'il aurait négligées, ou, si on l'attaque quant aux applications, faire voir comment on peut faire une meilleure et plus juste utilisation de ses propres thèses. De toutes façons, la vraie critique du *Cours* consiste à collaborer avec son auteur, soit pour creuser plus avant qu'il n'a pu le faire les assises de la science linguistique, soit pour édifier d'une façon plus définitive la construction dont le *Cours* n'a pu fournir qu'une première et imparfaite ébauche.

Dem Bild Bally's als Schüler Saussure's[18] kann somit ein ähnlich berechtigtes Bild Bally's als Kritiker Saussure's zur Seite gestellt werden[19]. Hinein gehört die oben erwähnte Überlegung über den Unterschied gesprochener und emotiver Sprache zu intellektuellen und geregelten Formen der ‚langue'[20], wobei freilich in Betracht zu ziehen ist, dass im anscheinenden Gegensatz zu Saussure auch das eine Rolle spielt, was Jakobson die ‚Chronologie der Probleme' genannt hat[21]. Die Polarisierung von ‚langue' und ‚parole' und die Behauptung vom Primat der ‚langue' (als des eigentlich semiologischen, vom physiologischen und vom psychologischen abgehobenen Faktums) hatte erfolgen müssen, bevor sich die Frage stellen konnte, welche Identifizierungen die ‚langue' in den tatsächlichen Phänomenen des ‚langage' finden würde. Wobei nicht zu vergessen ist, dass Saussure selbst, wo er Identifizierungen trifft, keinesfalls an Formen der Hochsprache dachte – die er im Gegenteil ‚künstlich' nennt –, sondern zur ‚Natürlichkeit' der Dialekte tendierte[22]. Hinzu gehörte eine Sichtung der vielen Artikel Bally's, die direkt oder indirekt in

---

[18] Georges Redard, *Charles Bally disciple de Ferdinand de Saussure,* CFS 36, 1982, 25-41.

[19] Und das Diptychon müsste mit einer weiteren Untersuchung der gegenseitigen Beziehungen Bally's und Sechehaye's zum Triptychon ergänzt werden. Vgl. nur andeutungsweise Sechehayes zitierte Artikel von 1908 und 1927 oder einen von Annette Fryba kürzlich in den Papieren Sechehaye's aufgefundenen Brief Bally's über Sechehaye's *Méthode constructive en syntaxe* (RLR 59, 1916, 44-76).

[20] Vgl. G. Redard, *Charles Bally disciple de Ferdinand de Saussure;* R. Engler, *Die Verfasser des CLG;* Hélène Richard, *De l'affectivité à l'expressivité: sur la stylistique de Charles Bally* (CFS 40, 1986, 76-90).

[21] „Les problèmes imposent leur propre calendrier", Roman Jakobson, *Le langage commun des linguistes et des anthropologues* [1952], in: *Essais de linguistique générale,* trad. N. Ruwet, Paris: Ed. du Minuit, [vol. 1] 1963, p. 38.

[22] Von „langues naturelles dégagées de tout canon littéraire" spricht auch der CLG (3 I al. 3 < CLG/E 2210). „Dans une langue naturelle, il n'y a que des dialectes" heisst es in

die Diskussion saussurescher Theoreme eingreifen[23]. Als konzentrierteste Kritik kann aber erscheinen, was in Bally's Hauptwerk, *Linguistique générale et linguistique française* (Bern: Francke, ²1944), steht und die vier Säulen jeder saussureschen Linguistik – Arbitrarietät, Linearität, System und Zeichen – begreift.

[4] Dans un système, tout se tient[24]; cela est vrai du système linguistique comme de tous les autres: ce principe, proclamé par F. de Saussure, conserve pour nous toute sa valeur; ce livre n'a pas d'autre but que de le confirmer

so beginnt § 8 des Buchs. Die Folge des Paragraphs bemüht sich, die Idee des auf sich abgestimmten, in sich geschlossenen Systems, wie sie ja wohl auch noch Bally's Meinung der ‚intellektuellen' Sprache Saussure's zu Grunde gelegen hatte, zu zerstören:

[5] Mais on se tromperait grossièrement si cette vue générale aboutissait à présenter la langue comme une construction symétrique et harmonieuse. Dès qu'on essaie de démonter la machine, on est bien plutôt effrayé du désordre qui y règne, et l'on se demande comment des rouages si enchevêtrés peuvent produire des mouvements concordants.

Der Eindruck des organischen Ganzen ist eine in unserem Wesen als Denker und Sprecher begründete Illusion. Die wissenschaftliche Analyse zeigt Widersprüchlichkeiten und unübersehbare Komplikationen: so im Englischen durch den Einbruch der romanisch-lateinischen Entlehnungen, so im Französischen und im Deutschen im Widerstreit analytischer und synthetischer, progressiver (déterminé-déterminant) und regressiver Strukturen.

Aber nicht nur in ihrer synchronen Typologie ist die Sprache für Bally uneinheitlich (und damit letztlich unsystematisch): das Prinzip der Synchronie ist durchbrochen, wenn im ‚System' Gegenwärtiges und

---

CLG/E 2912. ‚Dialekt' ist aber entweder die an einem Punkt im Raum gesprochene Sprache oder eine nur willkürlich nach ausgewählten linguistischen Zügen eingrenzbare Resultante der beiden ‚forces de clocher et d'intercourse': jener Raum, in dem sich ein sozialer ‚état moyen' der Sprachmittel herausgebildet hat.

[23] So enthalten z.B. sowohl *L'arbitraire du signe: valeur et signification* (FM 8, 1940, 193-206) wie der mit Sechehaye und Frei verfasste Artikel *Pour l'arbitraire du signe* (AL 2, 1940/41, 165-169) Korrekturen an ‚Saussure's' CLG. *Sur la motivation des signes linguistiques* (BSL 41, 1940, 75-88) wird in die (gegenüber der ersten wesentlich veränderte!) 2. Auflage der *Linguistique générale et linguistique française* einfliessen. Usw.

[24] Zur ‚Philologie' der (nicht [!] von Saussure verschuldeten) Formel, s. Oswald Szemerényi, *About unrewriting the history of linguistics* in *Wege zur Universalienforschung* (Tübingen: Narr, 1980), p. 160-162.

‚Überlebtes', *survivances*, unterschieden werden (§ 9 u. 14) und diese mit den Polen retardierender Tradition und erneuender Kreation zusammengebracht werden:

[6] les langues changent sans cesse et ne peuvent fonctionner qu'en ne changeant pas. A chaque moment de leur existence, elles sont le produit d'un équilibre transitoire. Cet équilibre est donc la résultante de deux forces opposées: la tradition qui retarde le changement, lequel est incompatible avec l'emploi régulier d'un idiome, et d'autre part les tendances actives, qui poussent cet idiome dans une direction déterminée. (§ 9)

Sie ist endlich, wie wir aus der Gesamtheit des Buchs hinzufügen könnten, wenn Bally selbst das auch gar nicht mehr betont, in der Intentionalität der Elemente und ihrer Sprache-Rede-Funktion uneinheitlich, wobei wir nicht einmal mehr so sehr an die Werte des Rationalen und des Affektiven, sondern an das viel brennendere Problem der Aktualisation und Deixis denken: wenn das zu Aktualisierende sicher ‚langue' ist, was ist dann der Platz der Aktualisatoren? wenn die ‚langue' jede Referenz ausschliesst, die ‚parole' aber auf Referenz beruht, wie kann dann ‚parole' noch reine Kombination und Exekution virtueller Elemente der ‚langue' sein, ohne niveaufremde, unsystematische Instrumente (einer dritten Art?) vorauszusetzen?

Das saussuresche Zeichen ist von Bally so grundlegend in Frage gestellt, dass er (im Gegensatz zu den eben erwähnten Erörterungen zum System) sich dessen nicht einmal mehr bewusst scheint (und das Problem noch einmal der Frage des Systems zugeordnet wird):

[7] Ce qui, par-dessus tout, semble incompatible avec l'idée d'un système cohérent, c'est le constant désaccord entre la forme des signes et leur valeur, entre les signifiants et les signifiés. Cette question sera traitée en détail § 213–307. (§ 8 Ende)

Für Saussure sind zeichentheoretisch und synchron gesehen *signifiant* und *signifié* untrennbare Elemente, die gar nicht anders als in Übereinstimmung sein können. Mehr noch: sie existieren gar nicht für sich; sie existieren nur in ihrer Verbindung als Zeichen. Nur das Zeichen existiert.

Das Prinzip der Arbitrarietät wird von Bally anerkannt; anders ist bei ihm aber die Art und die Tragweite ihrer Beschränkung: neben der von Saussure allein wirklich anerkannten ‚syntagmatischen' Motivation (*motivation relative* = [Bally] *signe motivé par le signifié*, § 199) anerkennt Bally ausdrücklich eine onomatopoetische (*signe motivé par le signifiant*, §

200–204) und eine *implizite* Motivation, die über distinktive semantische Züge (mit *cumul des signifiés*) oder stilistische Konventionen (gegenseitige Bedingtheit der Wörter; rhetorische Figuren) geht. Vor allem letztere schafft Probleme, weil sie im besten Fall erneut die Eigenexistenz von *signifiés* postuliert, im übleren eine Vorbestimmung der Begriffe durch die Realität bedeutet, was Saussure im Sprachlichen nicht anerkennen wollte[25].

Gegenüber Saussure's absolutem Postulat der Linearität des *signifiant* findet sich bei Bally die Idee eines differenzierten Spiels von *linéarité* und *non-linéarité, dystaxie, polysémie.* Die Divergenz, sei sie nun wirklich oder nur in der Definition der Termini begründet, wird nicht diskutiert.

Bally's Vorbehalte und Bally's Divergenzen, das liesse sich leicht nachweisen, bündeln in eins, was vielerorts an vehementer Kritik dem CLG gegenüber geäussert worden ist; es ist nicht unwichtig, festzustellen, dass diese Einwände, die für manche Saussure's ganze Theorie zunichte machen, innerhalb der saussureschen und Genfer Linguistik formuliert werden konnten. Bally meint auch nicht, damit die Lehre des ‚Meisters' verleugnet zu haben. In Hinsicht aufs System und die offene Kritik, die er hier geäussert hat, sagt er:

> [8] Peut-on, après tout cela, continuer à parler de système et d'unité? Non, encore une fois, si le mot système évoque l'idée d'une harmonie, si le principe «tout se tient, tout est associé à tout» fait penser à une construction architecturale. Et pourtant l'usage constant que nous faisons de la langue prouve que, en fait, notre cerveau assimile, associe, compare, oppose sans cesse les éléments de la matière linguistique, et que ceux-ci ont beau être parfois disparates, ils ne se juxtaposent pas simplement dans la mémoire, mais réagissent les uns sur les autres, s'appellent, se repoussent, et ne demeurent jamais isolés; ce jeu incessant d'action et de réaction finit par créer une sorte d'unité, toujours provisoire, toujours réversible, mais réelle. (§ 11)

Er setzt damit die ‚langue' zurück ins Handeln und Empfinden der Sprecher, so wie Saussure sie zuerst im *circuit de la parole* identifiziert und erkannt hat. Er gibt ihr ihren Status als *état fortuit* am ständigen Scheidepunkt von Synchronie und Diachronie zurück. Und was das Bild der ausser Ordnung geratenen Maschine betrifft, hat nicht Saussure selbst es gebraucht?

---

[25] Die Schlüsselstelle hierzu ist CLG/E 1846, wieder aufgenommen in 1946, und 3312.2s.

[9] Langue est comparable à une machine [> est un mécanisme *éd.*], qui marcherait toujours, quelles que soient les détériorations qu'on lui ferait subir. (CLG/E 1444 [> 1 III § 3 al. 15])

Im Falle des Zeichens ist die Bewertung der Divergenzen schwieriger und kann hier nur angedeutet werden: einmal ist sicher eine zweideutige Verwendung der Termini da: setzt man für *signifiant* bei Bally *suite de sons* und für *signifié signification,* so klärt sich schon manches; dann haben wir die verschiedenen Ebenen des Räsonnements zu beachten: die Linearität und Dystaxie Bally's sind Folgeerscheinungen der semiologischen Linearität Saussure's auf dem linguistischen Niveau des Zeichens[26]; endlich arbeitet Bally mit einer durch synchrone Analyse abgeleiteten ‚Wertskala'[27], die wir weder mit sprachlichen *signifiés* noch mit aussersprachlichen Referenzen gleichsetzen dürfen. Persönlich glauben wir, dass er damit, weit entfernt davon die ‚saussuresche' Basis zu verlassen, Instrumente geschaffen hat, die es überhaupt erst ermöglichten, zu neuen Erkenntnissen und neuen Anwendungen im Bereich der Linguistik zu gelangen.

Bally war als bereits ausgebildeter Mann in die Einfluss-Sphäre Saussure's geraten; er hat sich diesem Einfluss weithin ausgeliefert, ohne aber deswegen auf ein eigenes Tätigkeitsgebiet und eigene Stellungnahmen zu verzichten. Er ist auch bewusst in Gegensatz zu Saussure getreten. Er hat später die theoretischen Anliegen Saussure's weiter verfolgt und auf seine Art weiter verfolgt. Wir wollten zeigen, dass er dies mit Kritik und Distanz getan hat. Die Kritik ist in vielem mit Opposition gemeinsam, die von aussen gegen Saussure's CLG erhoben wird; sie fliesst aber auch manchenorts in Deutungen ein, die sich gegen eine zu reduktive Interpretation desselben CLG auf Saussure's Notizen und seinen lebendigen Gedanken stützen wollen. Damit ist Bally's Kritik an Saussure auch eine Brücke, die andere, in der Grundhaltung stärker von der saussureschen abweichende Positionen mit dieser verbinden können. Sofern auf beiden Seiten die Bereitschaft da ist, sich hinterfragen zu lassen und lieber um Ideen zu ringen als Doktrinen zu verbreiten.

2.1.1987 *R. Engler*
Sonneggstrasse 19
CH – 3076 Worb

[26] Zur Frage der Theorie-Ebenen vgl. R. Engler, *European structuralism: Saussure* in *Current trends in linguistics* (ed. Sebeok) 13, The Hague-Paris: Mouton, 829-886 (p. 859ss.).

[27] Dieses Problem ist bereits 1916 zwischen Bally und Sechehaye zur Sprache gekommen, vgl. Anm. 19.

JEAN-CLAUDE GARDIN

LES RAPPORTS TROUBLES DE LA SÉMIOLOGIE AVEC LA LINGUISTIQUE

Le sujet que j'ai choisi veut être en lui-même un hommage à Georges Redard et à l'étendue de ses intérêts: à plus d'une reprise, G. Redard me fit l'honneur de m'inviter à présenter devant l'auditoire de linguistes qu'il animait, à Berne, les sujets qui faisaient dans le même temps la matière de mon séminaire, à Paris, alors même que ceux-ci n'avaient *a priori* guère de rapport avec la linguistique. La sémiologie fut notre trait d'union: elle avait naturellement sa place dans l'enseignement de Georges Redard, fidèle aux visions saussuriennes que venaient enrichir de temps à autre ses illustres voisins sémiologues de Genève ou de Neuchâtel, Luis Prieto et Jean-Blaise Grize; et j'avais quant à moi placé mon séminaire de Paris, dès l'origine (1962), sous la bannière de la sémiologie.

Les linguistes de l'entourage de G. Redard eurent ainsi le loisir de s'interroger sur les desseins d'une sémiologie abordée sous des éclairages variés. Nombre d'entre eux trouvèrent sans doute l'exercice embarrassant, comme aussi l'invitation qui leur était ainsi faite de trouver un lien entre la ou les sémiologies qu'on leur décrivait et la linguistique. Comme j'éprouve le même embarras, j'ai saisi l'occasion que m'offrait ce recueil de clarifier mes idées sur le sujet, à la lumière de quelques travaux récents en sémiologie et en linguistique.

Les trois courants déjà cités – Prieto, Grize et moi-même – n'ont de commun, à première vue, que des attaches helvétiques, d'origine ou d'adoption. C'est beaucoup, dans l'ordre des sentiments, mais pas nécessairement du point de vue scientifique: soyons francs, les trois projets respectifs, tout sémiologiques qu'ils soient, diffèrent à peu près en tout – objectifs, thèmes ou objets d'étude, démarches, résultats. Le fait intéressant pour notre propos est que cette image disparate, à l'échelle cantonale, ne fait que reproduire le tableau présent de la sémiologie à l'échelle

mondiale. J'épargnerai au lecteur l'ennui d'un inventaire des écoles innombrables entre lesquelles se partage aujourd'hui la sémiologie. Chacun a eu connaissance, par des voies directes ou indirectes, de l'œuvre d'un Roland Barthes ou d'un Julien Greimas, par exemple, comptés à juste titre au nombre des représentants les plus réputés d'une sémiologie «française». Chacun sait aussi que prospère outre-Atlantique, depuis plus longtemps encore, une sémiologie que l'on peut appeler «américaine» par symétrie, dominée par la figure de Thomas Sebeok; ou encore qu'il existe en Europe orientale des cercles de sémiotique non moins éminents, de tradition «russe» pour les uns, plus généralement «slaves» pour d'autres (sur ce dernier groupe, moins accessible, voir Oguibenine 1979). *Last but not least,* le nom d'Umberto Eco est aujourd'hui dans tous les cœurs, comme celui de la rose, associé dans l'esprit de quelques-uns à une œuvre considérable où les références à la sémiologie sont constantes depuis vingt ans.

Ce ne sont là que quelques étoiles brillantes dans le ciel de la sémiologie, parmi d'autres promises sans doute aux mêmes éclats; leurs traces suffisent néanmoins à éclairer notre sujet, qui se ramène à une question simple: quelle est la place de la linguistique dans ce vaste déploiement?

Un premier point paraît acquis: c'est que tous les sémiologues cités, comme aussi la plupart de leurs épigones, se sont nourris à un moment ou un autre de pensée ou de méthodologie linguistiques. L'on en voit clairement les marques dans leurs travaux, tantôt sous forme de notions ou de termes empruntés aux sciences du langage (exemple: les oppositions «langue/parole», «paradigme/syntagme», «compétence/performance», etc.), tantôt à travers des références plus générales au structuralisme, considéré à tort ou à raison comme une méthode d'analyse propre à la linguistique, mais dont l'ensemble des sciences humaines devraient faire leur profit – la sémiologie plus qu'aucune autre, puisqu'elle serait selon la définition de Ferdinand de Saussure une extension de la linguistique à l'étude des systèmes de signes en général, au-delà de l'ordre du langage, voire de l'ordre humain. Cette liaison de la sémiologie avec le structuralisme est toujours aussi vivace: la plupart de nos auteurs l'ont cultivée, chacun à sa manière, et d'importantes conférences internationales continuent à se tenir sous ce double titre (abrégé ISISS: International Summer Institute of Semiotic and Structural Studies). Celles que j'ai eu le privilège de suivre donnaient parfois aux participants l'occasion d'entendre en un même lieu la plupart des maîtres cités plus haut – ainsi à Toronto, en

1985, Umberto Eco, Julien Greimas, Thomas Sebeok – et leurs émules ou disciples les plus éminents. La durée particulièrement longue de ces conférences – un mois – permettait en outre de rencontrer dans le même temps cent autres spécialistes de la sémiologie, de tous âges et de tous pays. Le fait frappant, pour en revenir à la question posée plus haut, est que la linguistique était en général à mille lieues de nos débats, malgré certaines références structuralistes tenaces, et que nul ne l'évoquait plus que sur un mode métaphorique ou académique, comme pour sacrifier à l'usage, sans fournir jamais aucun exemple d'une fécondation réciproque des deux domaines de recherches, *sur un plan opératoire.*

La clause en italique mérite qu'on s'y arrête un moment. On sait que la sémiologie s'adresse aujourd'hui à toute espèce d'objets: œuvres d'art, films, relations internationales, publicité, comportements déviants, architecture, entretiens psychanalytiques, etc. Les textes occupent une place majeure dans cet arsenal, et plus particulièrement les textes littéraires, au sens large – récits, romans, poésie, mythes, etc. L'intention déclarée du sémiologue, lorsqu'il analyse ou commente de tels textes, est de dégager certains aspects nouveaux de leur structure ou de leur signification, la première étant généralement supposée éclairer la seconde. Les points d'ancrage de l'interprétation sont alors à chercher, par construction, dans le corps même du texte: ce sont donc des traits distinctifs *a priori* du même ordre que ceux dont le linguiste fait usage pour dégager la structure ou la signification d'un énoncé, du point de vue qui est le sien. La question du rapport entre les deux démarches «sur un plan opératoire» prend dès lors un sens précis: l'analyse du sémiologue emprunte-t-elle à la linguistique des outils ou des méthodes spécifiques, au-delà du principe dit structuraliste des combinaisons de traits distinctifs que l'on retrouve en fait dans toute expèce de constructions scientifiques? Réciproquement, l'analyse linguistique se trouve-t-elle enrichie par les lectures différentes des textes que propose le sémiologue, sachant notamment que ces lectures sont souvent fondées sur des versions multilingues d'une même œuvre (exemple: transcriptions de textes anciens – sacrés, mythiques, narratifs, etc. – originaires du Nord ou du Sud, dans les langues modernes de l'Ouest ou de l'Est...)?

La place manque pour exposer ici les arguments de principe et les preuves empiriques au nom desquels il faut donner selon moi une réponse négative aux deux questions; mais la manière même dont elles sont formulées, si l'on y regarde de près, laisse entendre ce que seraient en

l'espèce et les arguments et les preuves. Il existe au demeurant une voie plus rapide pour aboutir à la même conclusion: elle consiste à prendre acte, tout d'abord, du fait que sémiologues et linguistes sont aujourd'hui de plus en plus nombreux à évoquer les «théories du sens» que les uns et les autres s'efforcent de bâtir, sous des noms variés (théorie de la signification, théorie de l'interprétation, etc.); puis à constater que ces théories n'ont pas grand chose de commun d'un camp à l'autre, hormis dans le meilleur des cas une vision semblable des obstacles, laquelle ne saurait suffire à définir une théorie unifiée.

Voyons d'abord du côté de la sémiologie. A tout seigneur tout honneur: commençons par interroger Thomas Sebeok et ses épigones, à qui cette discipline doit tant. Nous leur devons notamment, depuis deux ou trois ans, une série de réflexions sur les destinées de la sémiologie, qui brillent, les premières comme les secondes, par l'audace du propos. Un texte collectif diffusé au 5e Institut International d'Etudes Sémiotiques et Structurales (Toronto 1984) présente sans ambages la nouvelle «perspective sémiotique», selon cette école (Anderson *et al.* 1984): elle embrasse non plus les seules œuvres ou conduites humaines à l'étude desquelles la sémiologie s'était jusqu'alors, si j'ose dire, «limitée», mais aussi bien les phénomènes naturels qui constituent l'objet des sciences du même nom – physique, chimie, biologie, cosmologie, etc. La fonction de la sémiologie serait de faire entrer dans un même cadre conceptuel «l'évolution tout à la fois de l'univers et de nos systèmes cognitifs», grâce à une «doctrine de la signification» qui constituera «la contribution essentielle de la sémiotique à cette synthèse naissante» (ouv. cité p. 3). Une doctrine de la signification: nous n'allons cesser désormais d'y être renvoyés par toutes sortes de bons auteurs, dans des ouvrages brillamment et longuement argumentés, mais qui tournent court dès lors que l'on essaie d'y trouver des indications précises, voire même seulement des suggestions quant à la façon de ré-interpréter le monde selon cette doctrine, mieux que ne le font les hommes de sciences eux-mêmes dans les disciplines concernées.

Ainsi, dans l'ouvrage précité, l'on se réfère abondamment à une «théorie de la signification» présentée il y aura bientôt cinquante ans par le biologiste Jakob von Uexküll, accessible en anglais depuis peu, (Von Uexküll 1982), où le sens du comportement des êtres vivants est donné par le système dynamique des relations entre l'espèce et son «Umwelt», son cadre, sa niche. Cette vision systémique des choses est étendue par nos auteurs à l'univers tout entier, à l'instar cette fois du géophysicien

Lovelock: tous les ordres qui nous entourent, inertes ou vivants, ne seraient en dernière analyse que les sous-systèmes d'un système cosmique singulier (Anderson *et al.*, 13-20). Pour Thomas Sebeok (1984 a), la «semiosis» est une propriété du fonctionnement de ces systèmes emboîtés, régi par des codes articulés à différents niveaux – le code immunologique, le code moléculaire, le code génétique, etc. Chacun de ces codes opère dans les limites d'une «Umwelt» particulière, avec une double fonction de communication (entre les organismes et leur «Umwelt» spécifique) et de modélisation: la tâche du sémiologue est dès lors d'étudier les «signes vitaux» de ce vaste mouvement cosmique, selon une autre formule de T. Sebeok (1984 b).

Prenons un second exemple. La «théorie de l'interprétation» de Paul Ricœur (1976) est l'une de celles auxquelles se réfèrent aujourd'hui nombre de sémiologues, soucieux de trouver dans l'herméneutique, telle du moins que cet auteur la conçoit (1981), les fondements d'une explication scientifique des textes. Le projet est grandiose, bien que d'un ordre inférieur au précédent; mais il ne débouche pas davantage sur une méthodologie véritable, en ce sens que nous ne sommes pas plus éclairés, après avoir pris connaissance de l'un ou de l'autre, sur la façon de déchiffrer la signification de toutes choses inscrites dans l'univers ou, plus modestement, dans la littérature. Comment pourrions-nous l'être, au demeurant, puisque la sémiologie herméneuticienne réinstaure la liberté du lecteur dans l'interprétation – rejoignant en cela les vues exposées naguère par Umberto Eco (1979) – et qu'elle s'interdit par conséquent de nous offrir aucun précepte en la matière, hormis celui d'être attentif aux facteurs socio-culturels ou personnels qui affectent le processus?

Un troisième exemple encore: dans un ouvrage récent où les références à l'herméneutique et à la sémiologie ne manquent pas, Michel Meyer (1983) évoque à son tour une «théorie intégrée de la signification» qui permettrait de restreindre les libertés à ses yeux excessives de ces deux disciplines dans l'interprétation des textes; mais cette «problématologie», comme l'appelle l'auteur, reste une vue de l'esprit, littéralement parlant, dans la mesure où elle ne s'accompagne d'aucune illustration concrète de la façon de l'appliquer, même limitée à un texte de quelques lignes. Sans doute Michel Meyer invoque-t-il lui aussi une «théorie générale de l'interprétation» antérieure à la sienne, et nourrie comme elle de références à la sémiotique (Betti 1955, cité dans Betti 1984); mais ici encore, le mode d'emploi fait défaut, ce qui explique sans doute que ni l'une ni

l'autre de ces théories n'ait guère eu d'influence visible sur la pratique de l'explication des écrits ou des comportements humains.

L'on pourrait multiplier les exemples de cet ordre, où la grandeur du projet, dans son principe, va de pair avec une certaine minceur des résultats, mesurée aux lumières nouvelles que ces théories générales de l'interprétation ont pu nous donner sur toute espèce d'objets et qui n'eussent pas été accessibles sans elles. Une chose est sûre en tout cas: c'est que la linguistique dont nous étions partis s'est perdue en chemin... Elle est de toute évidence hors de mise dans ces projections ambitieuses, au point que nos auteurs ne s'y réfèrent plus, lorsque même ils ne la récusent pas: ainsi T. Sebeok, impatient de couper ou d'allonger le cordon qui reliait jusqu'ici la sémiologie à la communication, au profit d'une nouvelle alliance avec la modélisation. On voit mal d'ailleurs comment il pourrait en aller autrement, dès lors que l'on a choisi de se hausser au-dessus du plan terre à terre des méthodes d'analyse proprement dites, appliquées ou applicables à des textes précis, pour rejoindre celui d'une certaine philosophie, affranchie de toute obligation de faire la preuve de ses mérites autrement que par le nombre et la qualité de ses adeptes, ou le succès au demeurant inattaquable de ses ventes, *hic et nunc.*

L'affaire se complique, cependant, lorsqu'on jette un coup d'œil du côté de la linguistique. L'on est surpris d'y constater les mêmes références à des théories générales du sens, qui soulèvent aussitôt un problème symétrique et inverse du précédent; si les théories sémiologiques de la signification applicables à des textes quelconques n'ont guère de lien avec l'analyse linguistique, se peut-il que des théories linguistiques de la signification illustrées par des exemples portant sur des textes précis n'aient-elles-mêmes aucun rapport avec l'analyse sémiologique des mêmes textes? Commençons par le constat. Je n'aurai pas l'impertinence d'aligner dans ces *Cahiers* des références illustrant l'abondance des monographies de linguistique dont le titre annonce une théorie nouvelle de la signification: chacun ici les connaît, sous tel ou tel aspect particulier – théorie des actes de langage, théorie de la référence, théorie des actes illocutoires, théorie des usages non illocutoires, etc. Il peut être utile en revanche de rappeler ce que ces théories ont en commun, à quelque niveau d'analyse qu'elles se situent, sémantique (exemple: Katz 1972, 1978), pragmatique (exemple: Gazdar 1979), analyse de discours (exemple: Grice 1975, Bach et Harnish 1979), etc.: c'est essentiellement l'idée que pour rendre compte des mécanismes qui assurent la compréhension d'énoncés quelconques, il faut

mobiliser, outre une compétence proprement linguistique (lexique, grammaire), tout un ensemble de connaissance relatives au «contexte» des énoncés, au sens le plus large. L'on fait entrer sous ce terme, en effet, des systèmes de référence très variés: l'organisation sémantique du lexique dans la langue considérée, reflétant une vision générale du monde que les locuteurs de cette langue ont en principe en commun; des compléments de cette organisation relatifs à des domaines de connaissances spécialisés, disposant de leurs terminologies et de leurs structures sémantiques propres; des présuppositions relatives aux rapports possibles entre certains énoncés et les circonstances de l'énonciation; plus spécifiquement, des représentations du cadre où se déroule la communication, comme aussi des intentions prêtées au locuteur, etc. L'analyse du discours devient dans cette perspective un processus complexe où des mécanismes d'*inférence* viennent sans cesse relayer les opérations proprement linguistiques de décodage grammatical et d'interprétation lexicale. Le support de ces inférences n'est autre que la somme de toutes les connaissances que l'on vient d'évoquer, relatives aux mondes réels ou imaginaires qui constituent le cadre ou l'objet du discours. La façon dont les théoriciens tendent à exprimer ce savoir implicite nécessaire à la compréhension des énoncés est généralement sous forme d'un réseau associatif, diversement nommé (modèle mental, réseau sémantique, organisation conceptuelle, etc.); quant aux opérations d'inférence elles-mêmes, elles sont présentées selon des séquences *ad hoc,* particulières aux exemples traités, sans que l'on puisse invoquer à leur propos des *règles* à proprement parler, applicables à des univers de discours bien définis, comme certains linguistes le voudraient déjà (exemple: Larson 1984, Carroll 1985).

Ce rappel sommaire n'apprendra rien aux lecteurs des *Cahiers* qu'ils ne sachent déjà: il n'a d'autre but que de rendre manifeste l'écart considérable qui sépare les théories de la signification construites sur de telles bases, en linguistique, et celles que nous avons passées en revue plus haut au titre de la sémiologie. Tout paraît les séparer: la nature des objets d'étude, d'abord, limités à des énoncés caractéristiques d'une certaine pratique quotidienne de la langue dans le premier cas, au lieu qu'ils s'étendent, dans le second, à toute espèce d'œuvres écrites considérées dans leur totalité – voire à des phénomènes de tous ordres, culturels ou naturels; l'échelle d'observation, ensuite, où l'analyse parcellaire et souvent microscopique des uns est sans commune mesure avec les propositions générales et parfois cosmiques des autres; l'objectif même, aussi

bien, puisqu'enfin l'étude des mécanismes de la compréhension à l'œuvre dans une conversation, par exemple, n'a pas grand'chose de commun avec la ré-interprétation des mécanismes qui régissent le monde, où *les* mondes accessibles, réels ou imaginaires, matériels ou littéraires, etc.; enfin et surtout, l'appareillage, la méthode d'analyse elle-même, perceptibles dans les théories linguistiques du sens alors qu'on les discerne mal, pour ne pas dire plus, dans les doctrines sémiologiques de la signification.

Il n'est cependant pas impossible de trouver quelques analogies entre les deux démarches: on mettra en parallèle, par exemple, le savoir contextuel nécessaire à l'élucidation du sens, dans les théories linguistiques, et les «visions du monde» qui sous-tendent l'interprétation de toutes choses, dans les perspectives sémiologiques; ou encore, plus spécifiquement, les présuppositions sémantiques ou pragmatiques des unes et les déterminants idéologiques des autres, etc. Mais il ne faut pas se leurrer: ces rapprochements sont métaphoriques, dépourvus de substance, et peu utiles par conséquent pour le progrès de l'analyse du sens telle que sémiologues ou linguistes la conçoivent.

Reste à évoquer enfin une espèce de voie moyenne, apte à redonner un contenu au jumelage des deux approches: je veux parler de recherches sur la logique des constructions discursives observées dans une langue et dans des domaines de discours donnés. L'objectif est ici de mieux saisir les mécanismes de l'argumentation qui commandent l'architecture de certains textes, spécialisés ou non. Dans le premier cas – textes scientifiques – l'on s'efforcera par exemple de reformuler l'argumentation selon des modes d'expression plus rigoureux que ceux de la langue naturelle, tant pour la désignation des «données» que pour la définition des «règles» mobilisées dans les textes. Une façon de vérifier la valeur de cette modélisation est de construire un programme capable de reproduire ou d'engendrer des raisonnements recevables, dans la langue et dans le domaine de discours considérés. On aura reconnu ici une des voies de l'intelligence artificielle, tournée vers la construction des «systèmes experts». L'analyse linguistique y a depuis longtemps sa place, à des fins variées: traduction LN→ML, de la langue naturelle au métalangage de représentation des connaissances (données et règles), systèmes conversationnels, pour une exploitation «intelligente» des bases de connaissances, etc. L'analyse sémiologique est aussi présente, à condition de l'entendre dans le sens où la prenaient naguère les logiciens (Carnap, Von Neurath, Morris), à savoir l'étude de l'appareillage symbolique mobilisé dans les

sciences constituées, ou plus généralement dans des univers de discours bien circonscrits. Tel a été par exemple mon propos depuis vingt ans, sous couvert de la sémiologie (Gardin 1985).

L'entreprise est plus difficile dans le cas des textes non spécialisés, lorsque l'on cherche à dégager les éléments de la «logique naturelle» qui est supposée régir les pratiques discursives dites de la vie quotidienne, au lieu d'une «logique de champ» comme précédemment. La sémiologie est cependant présente, ici encore, dans un sens voisin de celui que je viens d'indiquer, grâce notamment aux travaux de J.-B. Grize et de ses disciples au Centre de Recherches Sémiologiques de l'Université de Neuchâtel; et la linguistique n'est pas loin non plus, dans la mesure où la logique naturelle en question est inséparable de la langue particulière qui tout à la fois l'exprime et la fonde (Borel, Grize et Miéville 1983).

Convenons pourtant que ces recherches logicistes ou logiciennes n'ont, malgré leur référence à la sémiologie, pas grand'chose de commun avec les grandes œuvres plus largement connues de ce domaine, telles que nous les évoquions plus haut: les rapports avec la linguistique sont concevables dans le premier cas, illusoires dans le second.

C.N.R.S. *Jean-Claude Gardin*
23 rue du Maroc
75019 Paris

Références

Anderson, M., *et al.* (1984), *A semiotic perspective on the sciences: steps towards a new paradigm,* Toronto Semiotic Circle.

Bach, K. & R. M. Harnish (1979), *Linguistic Communication and Speech Acts,* Cambridge, Mass., M.I.T. Press.

Betti, E. (1984), The epistemological problem of understanding as an aspect of the general problem of knowledge, in *Hermeneutics,* eds. G. Shapiro & A. Sica, University of Massachusetts, pp. 25-53.

Borel, M.-J., J.-B. Grize, D. Miéville (1983), *Essais de logique naturelle,* Berne, Peter Lang.

Carroll, J. J. (1985), *Underlying determinants of complex interpretations in discourse,* Bloomington, Indiana University Linguistics Club.

Eco, U. (1979), *The Role of the Reader,* Bloomington, Indiana University Press.

Gardin, J.-C. (1985), Sémiologie et Informatique, *Degrés,* 13e année, n° 42-43, pp. b1-b23.

Gazdar, G. J. (1979), *Pragmatics,* New York, Academic Press.

Grice, H. P. (1975), Logic and conversation, in *Syntax and Semantics 3, Speech Acts,* eds. P. Cole & J. Morgan, New York, Academic Press.

Katz, J. J. (1972), *Semantic Theory,* New York, Harper and Row.

Katz, J. J. (1978), The Theory of Semantic Representation, *Erkenntnis* 13, pp. 63-109.

Larson, T. G. (1984), *A theory of non-illocutionary use,* Bloomington, Indiana University Linguistics Club.

Meyer, M. (1983), *Meaning and Reading: a philosophical essay on Language and Literature,* Amsterdam, John Benjamins.

Oguibenine, B. (1979), Linguistic models of culture in Russian semiotics: a retrospective view, *PTL, a Journal of Descriptive Poetics and Theory of Literature,* vol. 4, pp. 91-118.

Ricœur, P. (1976), *Interpretation Theory,* Fort Worth, Texas Christian University Press.

Ricœur, P. (1981), *Hermeneutics and the Human Sciences,* ed. J. Thompson, Cambridge University Press.

Sebeok, T. A. (1984), On the phylogenesis of communication, language and speech, Conférence présentée au 5e Institut International d'Etudes Sémiotiques et Structurales, Toronto, juin 1984.

Sebeok, T. A. (1984), Vital signs, Conférence présentée à la Société Américaine de Sémiotique, Bloomington, octobre 1984.

Von Uexküll T. (1982), Meaning and Science in Jakob von Uexküll's concept of Biology, *Semiotica,* t. 42, pp. 1-24.

ILYA GERSHEVITCH

A BAHUVRĪHIC PAST-TENSE CONSTRUCTION

1. The Iranian phraseology here called 'bahuvrīhic', first came to my notice in the course of dialect field-work pursued in Bašākard in 1956. Subsequently D. N. MacKenzie drew attention to its existence in Pahlavi, and described the extensive use made of it in Kurdish, without attempting to explain its origin. In a tribute to Georges Redard, the pioneering Cartographer of Irano-dialectological Indo-Europeanism, it seems fitting to offer not only an explanation, but to make it one that would be consistent with both the resourcefulness, and the conservatism, of Iranian speech through the ages.

2. By way of preamble, let us recall that Pahlavi, Kurdish and Baškardi have in common, among other Western Iranian language traits, the loss of the Old Iranian declensional endings, and the formation of past tenses of transitive verbs by means of a passive construction involving the *ta*-participle and, as auxiliary, the present tense of 'to be'. This construction, which corresponds to the Latin periphrastic perfect *fact/us/a/um sum,* is attested already in the frequent OP phrase *avaθā-šām hamaranam krtam* 'then by-them battle was made'[1], at variance, typologically, with Latin only in the omission of the 3rd sing. copula[2], the use of an enclitic pronominal suffix (*-šām*) for the agent, and the shift of the tense value of *krtam* 'factum est' from the original perfect to the preterite. It is as a relic of the periphrastic construction's having originally

[1] (§2). The preterital value of this phrase emerges from its being preceded in DB36 by *avadā hamaranam akunauš* (3rd sing. imperfect) 'there he made battle'.

[2] (§2). In antiquity the copula was omitted also in the 3rd person plural, see W. B. Henning, *ZII,* 1933, 245, lines 14, 20sq. Two Pahlavi examples without 3rd plur. copula are quoted by H. S. Nyberg, *A Manual of Pahlavi,* II, 1974, 282sq. See also below, §20.

denoted the perfect, that the *ta*-participle continued to take for auxiliary (invisibly in the 3rd sing.) the PRESENT of 'to be' even after the periphrasis became preterital.

Possessive

3. The remainder of this article falls into three sections, of which each is devoted to one of the three variants of 'bahuvrīhic' phraseology: the possessive, the dativa1, and the prepositional. The present section is the longest (§§3–20), because the possessive variant is the one which best lends itself to a tentative reconstruction, of the steps by which a bahuvrīhic phraseology might have arisen. We begin with two Northern Baškardi (NBš) examples, *lahar-om dīsti* 'I saw thy hut' and *čāhī-tōn xwardehen* 'ye have drunk their tea'. To facilitate appreciation of their abnormality, we shall briefly review, in §§4–6, the normal past-tense construction, invariably passive, of transitive verbs in both NBš and Southern Baškardi (SBš).

4. Corresponding to the OP phrase quoted in §2, NBš might say *āvādá*[3]*-šōn ǰang kerd.* If no 'then' were wanted in either language, NBš would be free to attach the enclitic pronominal agent to either *ǰang* or *kerd,* while with OP we learn from DNb 48 *taya-mai krtam* 'what by-me was done', that at least **hamaranam-šām krtam* would be correct. The agential suffixes other than 3pl. *-šō/ūn,* are in NBš 1sg. *-(o)m,* 2sg. *-(e)t,* 3sg. *-i, -e, -h-,* 1pl. *-mō/ūn,* 2pl. *-tō/ūn.* SBš differs only in the plural: 1st *-an,* 2nd *-(o)x,* 3rd *-(e)š.* To the naked past stem (e.g. NBš *kerd-*/SBš *kert-, dīst-/dīt-, xward-/xūrt-*), outcome, in the passive preterite, of ANY OIran. nominative of its ancestrial *ta*-participle in congruence with the grammatical subject of the periphrasis, the present of 'to be' is added, invisibly in the 3rd sing., as an enclitic auxiliary, its forms being NBš 1sg. *om,* 2sg. *ǐ,* 1pl. *īn/m,* 2pl. *ī,* 3pl. *en, end(i),* SBš 1sg. *īn,* 2sg. *ū/ō,* 1pl. *om, ām,* 2pl. *ah(t),* 3pl. *e(h)n, ä.* Hence, e.g. *to-m dīsti/dītū* 'I saw thee' < 'thou by-me wast seen', *mon-et dīstom/men-et dītīn* 'thou sawst me' < 'I by-thee was seen'.

5. The perfect is formed like the preterite described in §4, except that in the third singular *-i* is added to the past stem in NBš, *-x* in SBš, while

[3] (§4). To Bal. *wādá* 'time'.

in the other persons the past stem is extended in NBš by *-eh-*, *-ih-* or *-oh-*, in SBš again by *-x-*, before the copula is added. All these formatives, seeing that OIran. intervocalic *k* became *x* in SBš, must represent MIran. *-(a)k,* added to MIran. past stems derived from OIran. *ta*-participles. The perfect, therefore, goes back to MIran. *t(a)k*-participles extended (invisibly in the 3rd sing.) by the copula. In SBš, after the *a* of *-ax* was elided, the final dental of the past stem, sometimes also an *r, s, š* or *h* immediately preceding it, dropped out in direct contact with *x*. Examples: *čāhī-šōn xwardi/čāhīy-eš xūx* 'they have drunk tea' < 'tea by-them has been drunk', *laharon-mōn dīstehen/laharon-an dīxen* 'we have seen the huts' < 'the h. by-us have been s.'.

6. The 3sg. pluperfect corresponding to pret. *kerd/kert* and perf. *kerdi/kex,* is *kerda(r)/kexat* 'he/she/it had been made'; the 3pl. pluperf. corresponding to pret. *basten/bāsten* and perf. *bastehen/bāxen,* is *bastaren/bāxaten* 'they had been bound'; etc. SBš *kexat* is formed like Baluchi *kutagat,* NBš *kerda(r)* like Bal. *kutat.* In Bš, as in Bal., *at-* (*ar-* in NBš, where rhotacism of OIran. intervocalic *t* is regular) acts as past stem to the substantive verb. The endings it takes, are those listed in §4, i.e. the finite forms of the present of the substantive verb itself, omitted in the 3rd singular. One is, however, hard put to think of a past participle to which *at* 'he/she/it was' might go back.[4] I therefore make bold to suggest that already its OIran. ancestor consisted of a finite form meaning 'was', i.e. of the unattested 3sg. middle imperfect **āhata*; cf. the attestation of the 3pl. impf., both active, *āha(n)*, and middle, *āha(n)ta,* in Old Persian. The shortening to *at,* of MIran. **āt* < **āhata,* would be due to preponderance of unstressed, enclitic position.

7. The reader is now equipped to perceive that, of the two NBš examples quoted in §3, the first appears morphologically to be stating 'the-hut by-me thou-wast-seen', and the second 'tea by-you they-have-been-drunk'. Descriptively it would not be wrong to say that in practice the final *-i* 'thou-art' and *-en* 'they-are', act as possessive pronouns qualifying the initial nouns. But to pretend that 'thy hut by-me was-seen (*dīst*)' and 'their tea by-you has-been-drunk (**xwardeh,* which in pausa would appear as *xwardi,* see §5)' are literal translations, would explain nothing, because Baškardi freely uses also turns of which these *are* literal trans-

[4] (§6). Wilhelm Geiger, *GIP,* i², 243 defines *at* merely as equipped with an 'als Präteritalzeichen angesehenes *-t-*'.

lations, e.g. *lahar(-e) to-m dīst,* or even *lahar-et dīst-om.* The challenge lies in obtaining the sense which the latter turns convey, by a literal translation of the former turn that shirk not the meaning 'thou-art' of *-i.*

8. To meet this challenge, we shall assume that Western Old Iranian had inherited, or independently evolved, and by the eve of the Middle Iranian period was extensively using, the type of bahuvrīhi which is represented by early post-Rigvedic *putra-hata-* 'one whose son(s) has/have been killed' and *somāpahṛta-* 'one from whom soma has been snatched'. These are bahuvrīhis ending in a passive *ta*-participle of which the agent is not internal (as it for instance is in *āṇḍa-pīta-* 'one by whom eggs are drunk'), but external, i.e. distinct from the noun or pronoun which the bahuvrīhi itself qualifies.

9. Bahuvrīhis of the *putra-hata-* type are considered 'inverted',[5] justifiably so, seeing that *hata-putra-* also occurs, it too with the agent external.[6] One therefore needs to take note of the fact perhaps merely by chance not attested with inversion, that uninverted, agent-external *ta*-participle bahuvrīhis were apt to have their external agent supplied, either separately, in the instrumental case, or prefixed in stem-form to the bahuvrīhi's *ta*-participle. Wackernagel's two examples (p. 277) lie at extremes of time: Meghadūta *śambhunā datta-hastā* 'she to whom the hand was given by Śambhu', and Rigveda i, 149, 2 *jīvá-pīta-sargaḥ* 'he whose outpourings are drunk by the living'. Clearly early Old Indian would tolerate, if not **siṃhena hata-putraḥ,* at least **siṃha-hata-putraḥ* for 'he whose son was killed by a lion'. Would it then not tolerate also, with inversion, **siṃha-putra-hataḥ*?

10. The question would be pointless, if the consequence of a positive answer were not that **siṃha-putra-hato asi* 'thou art one (= it is thou) whose son was killed by a lion', would amount to saying 'a lion killed thy son', thus constituting a pattern that would go far to explain the history of the two Baškardi phrases. In the case of *lahar-om dīsti,* the correspondence of *-i* to the copula *asi* 'thou-art', and of *-om* to the external agent *siṃha,* would isolate **lahar-dīst* as corresponding to the inverted bahuvrīhi *putra-hata-.* From the moment *-i* 'thou-art' and *-en* 'they-are' serve not to conjugate *dīst,* but to predicate that somebody is **lahar-dīst,* the translation they require becomes 'thou art (the) one' or 'it is thou',

[5] (§9). Jakob Wackernagel, *Altindische Grammatik,* II, 1 (1905), 302.

[6] (§9). Wackernagel, *op. cit.,* 276sq.

and 'they are the ones' or 'it is they' respectively. The renderings given in §3 would then turn out to be paraphrasing in active voice, the passively couched periphrastic periods 'it is thou whose hut was seen by me' and 'it is they whose tea has been drunk by you'. The latter period would come close to being anticipated by the addition of *santi* 'they-are' to Rigvedic *jīvapītasargās* (nom. plur. m. and f.), with the external agent prefixed to its participle within the compound in both cases. It will not escape notice, moreover, that in **siṃhaputrahato asi* the visible copula is preceded by the NOMINATIVE of a *ta*-participle, just as the invisible copula necessarily is in the OP phrase quoted in §2. There, however, the nominative took its gender and number from the subject of a verbal periphrasis, whereas here it takes them from the subject of a non-auxiliary copula.

11. If then, on the principle that the proof of the pudding is in the eating, we take for granted the free use in late Old Persian times of agent-external bahuvrīhis ending in a *ta*-participle, and bear in mind that the omission of the 3rd sing. copula *asti* was regular with the periphrastic perfect used for the preterite, we may reconstruct the following OP series: (a) **wahunam xwartam* (3sg. pret.)[7] 'blood was drunk'; (b) **wahunam-šām xwartam* 'blood by-them (e.g. leeches) was drunk'; (c) **wahuna-xwarta-* (bahuvrīhic adj.) 'whose b. has been d.'; (d) **martiya haya wahuna-xwarta* 'the (*haya*) man whose b. has been d.'; (e) **wahuna-xwarta/ā/am ahmi* 'it is I (man/woman/vermin) whose b. *has been* drunk'. After the loss in early Western Middle Iranian of OIran. word-final syllables, both (a) and (c), and therefore also the (c)-phrase present in (d) and (e), would in Pahlavi find themselves uniformly reduced to **xūn xward.* For (b), Pahlavi would have **xūn-šān xward,* for (d) **mard ī xūn xward,* for (e) **xūn xward hom.*

12. Since Pahl. (a) and (c) looked and sounded identical, the fact that (a) had all along constituted a sentence, would tend to cause the verb also of (c) to be taken for finite. Thus the resolution which with OLD Iranian (c), (d) and (e) had been exclusively mental, of the bahuvrīhi 'blood-drunk' into a relative clause 'whose blood has been drunk', would in MIDDLE Iranian (c), (d) and (e) actually take concrete, morphological shape in respect of *xward,* understood no longer as a participle, 'drunk', but, under the influence of (a), as a finite 3rd sing. preterite, 'was drunk'.

[7] (§11). Positing **wahuna-* as neuter, rather than, with C. Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch,* 1904, 1433, as masculine. Cf. *GMS,* p. 177, n.

By this transformation, an elliptic type of relative clause would come into being, characterized by the same latency of the notionally indispensable relative pronoun and its declensional ending required by agent-external context, as by dint of the definition of unresolved bahuvrīhis had been already in Old Iranian a feature of (c). The understanding, within Pahl. (e), of Pahl. (c) as an elliptic relative clause with finite, passive verb, would not fail to bring about, whenever identification of the agent was desired, the insertion after *xūn* of the appropriate agential enclitic pronoun, on the pattern of Pahl. (b), from OP (b). The effect on tense, of contaminating (e) with (b), would be that **xūn-šān xward hom* meant 'it is I whose blood *was* drunk by-them', i.e. 'they drank my blood'.

13. In this outcome of contamination two factors are decisive. One is that typologically it involves only agent-external, inverted *ta*-participle bahuvrīhis. The other is that the copula constitutes all by itself a main clause, linking its own subject to a predicate which, being itself a clause, even if only a subordinate, elliptic relative one, is endowed with a grammatical subject of its own. The subject of the main clause acts invariably as antecedent of the latent relative pronoun, and therefore never coincides with the subject of the subordinate clause. As to the latent relative pronoun, its notional case-ending can never be agential ('by-whom'), the underlying bahuvrīhi being agent-external. It can, however, be possessive ('whose'), and is that in all the examples quoted in the present section.

14. In Pahlavi it is actually not the possessive, nor even the dativa l (§21) bahuvrīhic phraseology which has sofar been noticed, but only the prepositional (§§22, 28). The latter, however, is typologically close enough to the other two, to justify our choice of Pahlavi (rather than of some undefined Western Middle Iranian language(s)) for the reconstruction we offered in §§11–13. On the other hand, if Pahlavi once had the possessive variant, but gave it up, then we should give thought not only to what made this variant attractive, but also to what after a while might have led to its being abandoned.

15. The attractiveness of the possessive phraseology represented by NBš *lahar-om dīst.i,*[8] lies in its providing a syntactic means, as against a stress-intonational one, of emphasizing the possessor. He is the subject of

[8] (§15). Henceforth a full stop will be used, in Avestan fashion, instead of a hyphen, in front of the copula (where visible) of the governing clause. The auxiliary copula we write unseparated from the verb it conjugates.

the governing clause; the possessed (the 'hut') is the subject merely of the subordinate, elliptic relative clause. In the alternative phraseology, by contrast, quoted in §7, the syntactic emphasis lies on the possessed: there is only one clause; the possessor depends syntactically on the possessed, which in past tenses, invariably passive, is the verb's subject, in the present tense, invariably active, its object. Calling this phraseology A, and the bahuvrīhic B, we may say that stress-intonation cannot interfere with B's syntactic emphasis on the possessor, but can, in A's *lahar(-e) to* (§7), transfer to him from the possessed, the emphasis which syntax would reserve for the latter. Consequently, with B excluded from present-tense context, any language endowed with both A and B, has to restrict syntactic distinction of emphasis to past tenses, while yet remaining free to apply stress-intonational distinction to *both,* past and present. A preference for one single means of distinction, regardless of tense, would therefore suffice to explain why Pahlavi gave up as superfluous, if this is what it did, the possessive and the dativa1 variants of bahuvrīhic construction, leaving for us only the prepositional to pick up, from its last ditch.

16. If one asks why such preference, if Pahlavi had it, did not oust the possessive construction in Baškardi, the clue to an answer may lie in the fact that, Middle Baškardi clearly had *tak*-participles which were used for the perfect (see §5), while Pahl. was reduced, in the perfect, to adding the auxiliary copula to the past stem extended by *būd* 'been'. No inverted bahuvrīhi of the type (c) in §11, can ever have been extended by *būta-* > *būd,* while the assumption that Middle Baškardi may have had *tak*-participle bahuvrīhis as inversion of *ta*-participle bahuvrīhis, is favoured at least indirectly by just this having happened in Middle Sogdian (see *TPS,* 1945, 147). A possessive bahuvrīhic phraseology applicable to both preterite and perfect, had a wider base for resisting pressure to oust it, than Pahlavi can be expected to have had. To the one NBš example quoted in §3 for either, we may here add one for either from SBš: preterite *šehm-eš peim kert.om* 'they prepared our supper' < 'it is we whose supper by-them was made ready (*peim*)'; perfect *sad-o-panǰāh dōn pah-eš ǰūx.om* 'they (hyaenas) have eaten 150 goats of ours' < 'it is we of whom 150 goats (<*pasu-*) have been eaten by-them'.

17. Of the Baškardi pluperfect, by contrast, in bahuvrīhic construction, I did not often catch a spontaneous, i.e. assuredly genuine utterance. A dativa1, SBš, example will be given below, §21. A possessive one is NBš

agar čelim-šōn kašidar.īm 'if they had smoked our water-pipe' < 'if we it is, whose w.-p. had been smoked by-them'. The expression of the irrealis is left to the verb of the elliptic subordinate clause. The theoretically possible alternative analysis *kašid.arīm,* is rendered improbable by the morphological inapplicability of its counterpart to the perfect (to the *ǰüx.om,* for instance, of §16, there cannot correspond a *ǰū.xom*). The pluperfect can in any case have been introduced into Baškardi bahuvrīhic phraseology only secondarily, if *ar/at* was no *ta*-participle to start with (cf. §6).

18. We end this section with a few Kurdish possessive examples, taken from MacKenzie's ample collection.[9] Preterite: *šētaka das-ī gazī.m* 'the madman bit my hand' (McK. 115) < 'it is I whose hand was bitten, the madman, by-him'; *ba qisa-y kird.in* 'he did according to their words' (115) < 'it is they, according to whose words it was done by-him'. Perfect: *agar aǰal-i hēnāw.im* 'if Thou hast brought (the hour of) my death' (117) < 'if it is I, whose death has been brought by-Thee'; *kāɣazaka-yān dirīw.im* 'they have torn my letter' (117) < 'it is I, whose letter by-them has been torn'.

19. Kurdish *da-* and *a-,* modal prefixes to past stems in the imperfect (McK. 87, 96), are used also in bahuvrīhic construction: *balak-yān da-girt.im* 'they would seize my shank' (115) < 'it is I, whose shank by-them would be seized'; *bačkakān-ī a-xward.im* 'it used to eat my children' (115) < 'it is I, whose children by-it used to be eaten'. Such prefixation to 'bahuvrīhic' preterites was clearly a secondary innovation in Kurdish, to which Pahlavi, after a fashion, offers a parallel (see §28, end).

20. On the other hand, Suleimaniye Kurdish encapsulates even in bahuvrīhic construction the archaic omission (§2, n. 2) of not only the 3rd singular, but also the 3rd plural copula where its subject, i.e. that of the preterite or perfect, is a noun or full pronoun with plural ending. Thus for instance the *bačkakān-ī a-xward.im* just quoted, and *nāmakān-yān dirānuw.ī* 'have they torn thy letters?' (117) < 'is it thou, whose letters by-them have been torn?', faithfully match the independent *sagakān-ī kušt* 'the dogs by-him were killed' (131), as against *kuštin* 'they were killed' with subject unstated.

[9] (§18). D. N. MacKenzie, *Kurdish Dialect Studies,* I (1961), London, quoted above by page-number, sometimes preceded by 'McK.'.

Dativa l

21. Just as in possessive bahuvrīhic phraseology the latent relative pronoun (§12) stands in the possessive case, 'whose' (§13), so in dativa l phraseology its case is the dative, 'to-whom'. Kurdish examples are *søŋ-i dā.m* 'he gave an oath to me' (McK. 117) < 'it is I, to-whom an oath by-him was given' in the preterite, and *yārīa-yān dāw.im* 'they have given me help' (126, bottom) < 'it is I, to-whom by-them help has been given' in the perfect. Baškardi examples are NBš *ǰavāb-šōn dār.īn* 'they replied to us' < 'it is we, to-whom by-them reply was given', NBš *ǰavāb-šōn dār* 'they replied to him' < '(it is he)[10] to-whom. . .' and SBš *yamah derūst.ehn-an ke*. . . 'we told them: (. . .)' < 'it is they, to-whom: (. . .) was said, we, by-us'[11] in the preterite, NBš *kīmat gā-om dārih.i* 'I have given thee the price of the cow' < 'it is thou, to-whom by-me t. p. o. t. c. has been given' in the perfect, and SBš *hamī verx avādīy-e na hāxat.om* 'this leopard (<*vṛka-* 'wolf') had not left to us live-stock (having killed it all)' < 'it is we, to-whom 1.-s. had not been left, this leopard, by-him' in the pluperfect (cf. above, §17).

Prepositional

22. An eye-opener is Kurd. *xaw-im pēwa dīw.īt* 'I have seen a dream about thee' (McK. 115), if one compares it with Ved. *somāpahṛta-* (§8) where the meaning 'from' is actually expressed, by the preverb *apa.* Whenever a poet might add *asi* 'thou-art' to the n. sg. m. *soma-apa-hṛto,* the preverb would come to act, in the bahuvrīhi's resolution, as preposition governing the invisible relative pronoun whose invisible antecedent was the subject of *asi*: 'it is thou, from whom soma was snatched'. We therefore only need to allow for the agent's insertion in accordance

[10] (§21). This may seem to us intolerable, but only until we realize that it is the 'x' of the proportion *dārom* 'I was given': *dārom* 'it is I to-whom he/she/it was given' = *dāri* 'thou wast given': *dāri* 'it is thou to-whom. . .' = *dār* 'he/she/it was given': *dār* 'x'. Note that *ǰavāb dā(r)-šōn* only means 'they replied'. Kurdish, too, learned to make do without the 3rd sing. copula in the clause governing the elliptic relative, see §26.

[11] (§21). As the subject of the elliptic subordinate clause is a whole statement (. . .) introduced by *ke* (here translated by the colon ':'), it is placed *after* both the auxiliary and the governing copula. Prepositionally (cf. §§22–24), instead of dativally, Kurdish does the same (cf. *pē-y wut.in*. . ., McK. 117).

with §12, for the Kurdish sentence to match the Vedic: *xaw* corresponds to *soma, pēwa* to *apa, dīw* to *hṛto,* and *īt* to *asi.* Historically we obtain 'it is thou, about (*pēwa*) whom a dream has been seen by-me', requiring no longer a hyphen (unlike with 'to-whom' in §21) to link 'about' with 'whom'. The preposition, 'absolute' in Kurdish (McK. 123), serves as visible signpost to the invisible case-ending of the latent relative pronoun.

23. As with the possessive variant in Kurdish (see §20), so with the prepositional, if the subject of the elliptic relative clause is present as a singular (*xaw* §22) or plural noun (*bačkakān* §20) or demonstrative pronoun (e.g. *awān-ī lē sand.īn* 'he took them from (*lē*) us' (McK. 115)), all that appears of the subordinate verb is its past stem (in the preterite) or its past participle (in the perfect).

24. If however no noun or demonstrative pronoun is present as subject, ambiguity in respect of grammatical number would arise if the bare past stem, or the bare past participle, were used indiscriminately for both singular and plural. This is why Kurd. *lē-y sand.īn* (cf. §23) can be used only for 'he/she took *him/her* from us' < 'it is we, from (*lē*) whom he/she-was-taken by-him/her'. If it is *them* he/she took, then the omission of *awān* from the phrase *awān-ī lē sand.īn* (§23) 'it is we, from whom they (*awān*) (they-were-)taken by-him', requires adjustment to *lē-y sandin.īn* (McK. 115) 'it is we, from whom they-were-taken by-him'. Such phraseology only in appearance 'shows clearly that the verbal stem is capable of supporting two endings' (McK. 115). In reality, *īn* is not an ending, but constitutes, all by itself, the main clause. The one and only 'ending' present, is the *-in* of *sandin,* the old *hanti* 'they-are' employed as auxiliary.

25. In all probability this distinction between the 3rd sing. and the 3rd plur. of the subordinate verb, was the first innovatory step Kurdish took beyond the early stage, at which no 1st or 2nd person could as yet be the subject of the elliptic relative clause, and all that appeared of its finite verb was the past stem or the past participle, i.e. the prototypal bahuvrīhi's second component. Once, however, the auxiliary copula was allowed to show up in the 3rd person plural, the pressure to admit it into the relative clause also in the 1st person and in the 2nd, would not take long to make itself felt. Its being the auxiliary copula, and not merely a conjugational 'ending', must long have continued to be understood by Kurds. For nothing explains better why in Kurdish the agential suffix can intrude between participle and auxiliary, just as its, or the preposition's,

occasional position in front of the governing copula, is best accounted for by awareness that the latter is a verb in its own right, unconnected with, and in no way 'supported' by, the participle to which the auxiliary belongs. Cf. *dā-m-īt.in-ē* 'I gave thee to them' (McK. 116) < 'it is they, to (*ē*) whom thou-wast-given by-me (*-m-*)', against *xwā dām-ī.n-ē* 'God gave me to you' < 'it is ye to (*ē*) whom I-was-given, God, by-him (*-ī*)' on the one hand, and *dāw-it-īn-ē.n* 'thou hast given us to them' < 'it is they to (*ē*) whom we-have-been-given by-thee (*-it*)' on the other.

26. The 3rd sing. of the copula is *identified* by its absence, regardless of whether it constitutes the main clause or acts as auxiliary. Again this seem harsh to us (see §21 n. 10), yet it makes sense that, if *lē-y sandin.īn* means 'he took them from us', then *lē-y sandin* (where the context excludes 'it is ye/they from whom he/she was-taken by-him/her', i.e. 'he/she took him/her from you/them') can only mean, as McK. 116 translates, 'he/she took them from him/her' < '(it is he/she) from whom they-were-taken by-him/her'. By the same token *dāmītē* (McK. 116), where the context excludes 'it is thou to (*ē*) whom he-was-given by-me', i.e. 'I gave him to thee', can only mean '(it is he) to whom by-me thou-wast-given', i.e. 'I gave thee to him'.

27. These remarks will suffice to enable interested readers to resolve bahuvrīhically *all* the Kurdish instances assembled by MacKenzie of 'an Indirect Affectee appearing as a verbal personal ending' (p. 114). We may therefore pass on to, and end with, the three Pahlavi examples which MacKenzie has the merit of having related to the prepositional Kurdish.[12]

28. The first is *az. . kēn ī dēwān abar burd hē* 'from the hatred which the demons have brought upon thee' < 'from the hatred which thou art the one upon (*abar*) whom by-the-demons it was brought'; the underlying *somāpahṛta*-type of bahuvrīhi (cf. §22) is *ī*(scil. *kēn*)*-abar-burd* 'one upon whom hatred has been brought'. The second Pahlavi example[13] is *ēd ī*(. . . .)*-m*(. .)*awiš guft*(. . .)*hē* 'this which I said to thee' < 'this which thou art the one to (*awiš*) whom by-me it-was-said'; the underlying bahuvrīhi is

[12] (§27). D. N. MacKenzie, "The 'Indirect Affectee' in Pahlavi", *Dr. J. M. Unvala Memorial Volume,* Bombay, 1964, 45–48.

[13] (§28). At least if one accepts, as I do, MacKenzie's analysis of it, which involves group inflexion. In Nyberg's analysis (see above, n. 2), 282, 7.2, the passage would not belong to our phraseology.

[14] (§28). It is not clear why MacKenzie, 47, would consider this 'ungrammatical'. Cf. in the same Volume (see n. 12) Mary Boyce, p. 50, middle.

ī(scil. *ēd*)*-awiš-guft* 'one to whom this has been said'. The third and last example is a little more complicated, because, as MacKenzie suggested without defining precisely, it suffered contamination. It runs: *-šān Ohrmazd pašt-ē abāg bē kard hēnd* 'Ohrmazd made a pact with (*abāg*) them'. The contamination is between the normal construction, without *hēnd* ('with them (*-šān*) by-O. a pact was made'),[14] and the bahuvrīhic construction, without *-šān* ('it is they, with whom by-O. a pact was made'). The bahuvrīhi underlying the latter phrase is *pašt-ē abāg kard* 'one with whom a pact has been made'. The intrusion of the perfectivizing particle *bē,* from the normal construction into the bahuvrīhic, is comparable to that of imperfectivizing *a, da* into Kurdish bahuvrīhic phraseology (see §19).

Jesus College *Ilya Gershevitch*
Cambridge, England

[14] See note 14 above.

CHARLES M. KIEFFER

RYTHMIQUE DE LA POÉSIE POPULAIRE DE LANGUE PERSANE: LE CAS DES VERS BURLESQUES DE ČARX-E LŌGAR

NOTES DE DIALECTOLOGIE AFGHANE

0. Ces notes portant sur un thème précis – celui de la rythmique telle qu'elle apparaît dans des vers burlesques relevés à Čarx-e Lōgar – se réclament du modèle proposé par le maître que nous honorons ici. Je pense tout particulièrement à l'étude que Georges Redard a consacrée au palmier à Khur et où il fixe les règles du genre: de telles notes doivent être «purement descriptives. En sont donc écartées les discussions étymologiques, comme y sont négligés des rapprochements d'autant plus hasardeux que devient plus grande la technicité du lexique et, par conséquent, plus lacunaire notre information» (Redard 1962, 214). Cependant, si, de temps en temps, apparaissent quelques manquements à ces règles, c'est simplement parce que je n'ai pas pu me résoudre à priver de l'information que je crois détenir, celui qui voudra développer ou approfondir cette recherche; mais je me contente de lui faire gagner du temps par des allusions dont la vanité ou la caducité ne m'échappent pas.

1. En octobre 1967[1], à Čarx-e Lōgar[2], au cours d'une veillée[3] chez Sayyed Golāboddīn Khān, *malek*[4] des *Sādāt*[5] persanophones[6], il fut beaucoup question des chauves *kal* et des moqueries qu'ils suscitent[7]. A

[1] Ce relevé dialectologique a été fait au cours d'une mission du Centre national de la recherche scientifique (C.N.R.S., Paris) destinée à recueillir des matérieux sur la situation linguistique de la région du Lōgar-Wardak (v. Bibliographie). M. S. Sana (ALA, Berne) a non seulement revu la transcription, la traduction et l'interprétation de ces vers burlesques, mais il m'a aussi fourni diverses données comparatives, ce dont je le remercie vivement. Mes remerciements vont aussi à mon maître de musique et ami, Marcel Maller (Cernay).

[2] *Čarx-e-Lōgar* (PGA 1, 218: 33° 48' N – 68° 27' E; QJA 2,55-56) est le chef-lieu d'un arrondissement de la province du Lōgar. Voie d'accès à partir de Caboul: *Pol-e ᶜAlam* (km 67), *Baraki-Barak* (km 76), embranchement de *Baraki-Rājān* (km 78), *Čarx-e-Lōgar* (km 101). Le bazar et les agriculteurs du centre, *Tājek* et *Saydān* (env. 3000 personnes) sont persanophones, mais parlent tous aussi le *paṣto*. Dans les environs vivent des éleveurs paṣtophones, des *nāqelīn* immigrants de plus ou moins fraîche date. Le dialecte persan *čarxi* présente dans son système phonologique, dans sa structure morphosyntaxique et dans son vocabulaire des particularités qui le distinguent nettement du persan *kâboli* et lui assignent une situation tout à fait à part. Le *čarxi* est connu grâce à des matériaux non encore publiés ou en voie de publication, en particulier un questionnaire (normal) de l'ALA (G. Redard, Berne), et divers relevés que nous y avons faits entre 1963 et 1967 (v. Bibliographie: Ch. M. Kieffer). La transcription utilisée est celle que nous avons établie pour l'ALA, sauf pour l'arabe où nous suivons celle de H. Wehr (1979).

[3] Ce relevé fait partie de ces matériaux «aléatoires» que l'on recueille au hasard d'une rencontre le long de la route, d'une conversation au bazar, ou d'une veillée chez un ami ou un informateur. La veillée, comme c'est le cas ici, joue un rôle très important dans l'enquête dialectologique: elle rétablit l'équilibre entre l'informateur et l'enquêteur. Elle apporte à l'informateur la compensation, le dédommagement, la récompense à la suite d'une longue journée où l'interrogatoire a été vécu comme une véritable agression, puisqu'il ne peut, en général ni la diriger, ni saisir l'itinéraire et la motivation de l'amas des questions qui lui sont posées; maintenant, à son tour, il peut poser des questions, conduire un interrogatoire («qui es-tu? quelle est ta tribu? quelle langue parles-tu chez toi? combien gagnes-tu? quelle est ta religion?» etc.) et enfin dire ce qu'il a envie de dire, raconter ce qui l'intéresse lui, et échapper ainsi à la sujétion au tyran-enquêteur. Mais l'enquêteur, de son côté, vit avec délice ces moments de relâche, de détente, d'abandon, où il se laisse diriger, où il retrouve son humilité en répondant à la curiosité légitime de ses hôtes et où il apprend, quand la conversation se débride, les mille choses intimes qu'un interrogatoire ne lui aurait jamais révélées. Toute une partie de ces confidences ne seront jamais publiées, parce qu'elles ne nous appartiennent pas, ou bien elles seront profondément remaniées dans leur contenu sémantique afin d'en sauver la forme linguistique. Cependant nous avons cru pouvoir donner ces distiques scatologiques ou grivois parce qu'ils appartiennent à la conscience populaire et non seulement à nos amis de Čarx-e-Lōgar.

[4] Le *malek* (ar. *malik* «roi, souverain», pl. *mulūk, amlāk,* < verbe *malaka i* «prendre possession») désigne en Afghanistan un chef de clan ou de village, sorte de maire rural, souvent grand propriétaire choisi par ses compatriotes, v. Kiseleva 667 (à ne pas confondre avec *mālek* «propriétaire terrien», v. Kiseleva 628, < ar. *mālik* «régnant; possédant; propriétaire», < même racine verbale). Ici il s'agit donc du chef des *Sādāt* (v. n. 5) dont l'autorité à la fois religieuse et civile en fait l'interlocuteur privilégié des autorités administratives. De fait il a localement beaucoup plus d'influence et à Caboul beaucoup plus de poids que le sous-préfet *ᶜalāqadār* représentant le Ministère de l'intérieur.

[5] Les *Sādāt* (pl. de ar. *sayyid* «maître; monsieur; etc», < verbe *sāda u* [S-W-D] «être ou devenir maître») ou *Saydān* (pluriel populaire de prs. *say(y)ed,* pop. *sayd*) sont les descendants (prétendus) directs du Prophète Moḥammad. Ils constituent en Afghanistan une caste dont le prestige était alors (avant la révolution de 1973) incontestable non moins que la désapprobation larvée qu'excitaient leurs prétentions et leurs privilèges.

[6] La koinè de l'Afghanistan est de plus en plus le persan, dialectalement très divers et dont la forme écrite, imprimée et universelle est le *dari*. Environ 20% de la population parle une variété de persan comme langue maternelle, plus de 60% le parle plus ou moins bien comme seconde langue. Le parler qui se propage le plus par le truchement des programmes populaires de radio, du service militaire, des fonctionnaires souvent originaires de Caboul, et le *kāboli,* le parler populaire de la capitale. Pour la dialectologie du persan en Afghanistan, v. Kieffer 1983, 505-510.

un moment donné, son fils Aḥmed J̌ān et quelques paysans du voisinage, stimulés par la gaieté ambiante, improvisèrent une véritable joute poétique *šēr-ǰengi*[8]: chacun des participants apporta sa contribution rimée, mémorisée ou improvisée, au thème burlesque et toujours désopilant du «chauve». Dans la joute poétique traditionnelle, telle que je l'ai vu pratiquer à Caboul par exemple, chaque participant cite un vers commençant par la dernière syllabe du vers précédemment évoqué. A Čarx-e Lōgar ce fut le mot *kal* «chauve» qui servit de départ sinon au premier hémistiche (six fois), du moins au second hémistiche (deux fois) des distiques produits. Une joute de ce type, considérée comme plus difficile que la traditionnelle, dure infiniment moins longtemps (un quart d'heure au lieu de deux heures), parce qu'elle associe deux conditions très différentes, l'une formelle, de commencer par le même mot, et l'autre thématique, de railler les chauves. Par contre, la joute ainsi pratiquée présente l'intérêt de grouper autour d'un thème unique tous les distiques cités tour à tour par les participants. Notons enfin que l'unicité du thème restreint la diversité et la fantaisie et tend à promouvoir l'imitation et le cliché au détriment de l'originalité et de la créativité. Mais tels qu'ils sont, ces distiques méritent d'être versés au dossier encore peu étoffé de la poésie populaire des Afghans persanophones[9], tout simplement parce que les matériaux dialectologiques doivent être publiés dans leur intégralité[10].

2. Le corpus soumis à analyse et à comparaison contient:

A) huit distiques recueillis à Čarx-e Lōgar (D. 1, 2, 4 à 9) et un distique du même type relevé à Caboul (D. 3), mettant tous en scène un chauve (v. le paragraphe 3.1.);

---

[7] Le cheveu joue un grand rôle dans les traditions populaires (pour l'Islam, v. Kriss 1960, 1962 Index) et le chauve a un statut tout à fait particulier (v. Kieffer, Le chauve...): il suscite non seulement la raillerie, mais aussi la méfiance sinon la crainte, comme aussi le *kōsa* Kiseleva 597 «l'homme à la barbe rare» (v. Kieffer, Textes...).

[8] Prs. *šeʿr-ǰangi,* kb. *šēr-ǰaṅgi* litt. «combat de poésie».

[9] La poésie populaire persane en Afghanistan n'est guère connue. La contribution la plus intéressante est celle de Farhâdi (1955, «les quatrains populaires de la région de Kābol»): il s'agit de *čārbaiti* Kiseleva 271 «quatrains» (de fait, poésies formées de quatre hémistiches) analysés du point de vue de la métrique. Mais on pourrait aussi en étudier la rythmique reposant sur la coïncidence des temps marqués du vers avec les accents des mots.

[10] Selon le quatrième principe énoncé par Jules Gilliéron, le fondateur de la «géographie linguistique» (ou mieux «linguistique géographique»: G. Redard, Paris, novembre 1986) et auteur du premier Atlas linguistique de la France. V. aussi Hotzenköcherle (1962).

B) des données comparatives de provenances et de thèmes divers:
– en kâboli populaire ou vulgaire:
  • un distique se moquant d'un «rompeur de jeûne» (D. 10);
  • un distique d'une grivoiserie toute gratuite, comme les aiment les jeunes gens de Caboul quand ils n'ont rien à se dire (D. 11);
  • une comptine parfaitement incohérente, comme il se doit (D. 12);
  • un distique raillant les *Kâboli*: c'est une moquerie que des enfants d'origine non *kâboli* adressent aux petits *Kâboli*; elle dénote, comme les deux distiques suivants, les tensions qui s'établissent entre *Kâboli* et nouveaux venus d'origine rurale ou nomade. Ce distique est souvent psalmodié par les petits *hazâra* en réponse à l'insulte qui leur est faite d'être des «mangeurs de souris» *Hazāra-ye mušxór* (D. 14);
  • un distique raillant assez agressivement les *Paštūn* (D. 15);
  • un distique raillant les *Ozbak* (D. 16);
  • un distique assez ambigu crié par les enfants de Caboul quand ils voyaient (il y a une quarantaine d'années) passer un avion dans le ciel (D. 17);
– en *dari* ou persan écrit d'Afghanistan:
  • un distique de type «classique» mettant en scène un chauve et un aveugle dont on évoque la complémentarité, comme celle de l'aveugle et du paralytique chez le fabuliste (D. 13);
– en persan populaire de Téhéran:
  • un distique lyrique, transcrit par P. N. Khānlarī (1959), évoquant l'arrivée concomitante de la pluie et de la belle (D. 18).

3.1. A. Distiques concernant le «chauve»

1. *kal ka*(1)[11] *az bum*(2) *ófta*(3) / *az kun-eš târ-e xum*(4) *ófta*
chauve quand du toit tomba / de cul-son fil-cru tomba
quand le chauve tomba du toit, du fil tomba de son cul

[11] Les numéros entre parenthèses se rapportent aux unités du *commentaire dialectologique* (v. l'appendice). Les accents rythmiques sont marqués par les conventions typographiques suivantes: un trait vertical sous la voyelle = ictus secondaire; deux traits = ictus principal; barre oblique = césure.

2. *kal ka az bŭrǰ*(5) *ófta / az kun-eš xalt(a)-ē*(6) *mŭrč*(7)
chauve quand de la tour tomba / de cul-son sac de poivre
ófta
tomba
quand le chauve tomba de la tour, un sac de poivre tomba de son cul

3. *kal ke*(8) *az ǰuyča*(9) *parid*(10) / *az kun-eš âluča*(11) *parid*
chauve quand de le ruisseau vola / de cul-son prune vola
quand le chauve sauta par-dessus le ruisseau, une (des) prune(s) vola (-èrent) de son cul

4. *kal ka az dareča*(12) *ófta / az kun-eš paraxča*(13) *ófta*
chauve quand de la lucarne tomba / de cul-son copeau tomba
quand le chauve tomba de la lucarne, des copeaux tombèrent de son cul

5. *kal ka az bumbuti*(14) *ófta / az kun-eš xumleti*(15)
chauve quand de l'édicule tomba / de cul-son pâte-vulnéraire
ófta
tomba
quand le chauve tomba de l'édicule (du toit), de la pate vulnéraire tomba de son cul

6. *kal ka kólča*(16) *mékan*(17) / *kun-eš-a*(18) *mórča*(19) *mékan*
chauve quand gâteau mordait / cul-son-(obj.) fourmi mordait
quand le chauve mordait dans un gâteau, une (des) fourmi(s) mordait (-aient) son cul

7. *aftaw ka da*(20) *tâlâq*(21) *óma*(22) / *kal-e pudalâq*(23) *óma*
soleil quand au sommet arriva / chauve branlant arriva
quand le soleil arriva au sommet, arriva un chauve branlant

8. *aftaw*(24) *da kal(a)-e*(25) *kó óma / kal-e kun-pŭr-gó*(26)
soleil au sommet du mont arriva / chauve au cul-plein-de-merde
óma
arriva
quand le soleil arriva au sommet du mont, arriva un chauve au cul plein de merde

9. *kal-e kal*(27) *kalân-e kal*(28) / *domb-e xar da*
chauve de(s) chauve(S) grand de(s) chauve(s) / queue d'âne dans
dân(29)*-e kal*
bouche du chauve

3.2. B. Données comparatives

10. Distique moqueur concernant un rompeur de jeûne (kb.)

rózaxór(30) *-e* *dózaqi*(31) / *kam buxór*(32) *ke*
rompeur-de-jeûne qui (iras) en enfer / peu mange que
métarqi(17)
tu-éclates
rompeur de jeûne damné, mange peu car tu risques d'éclater

11. Distique grivois (kb.)

asp *-e mâ- ra*(18) *jaw* *nadâd*(33) / *kér* *-e mâ- ra* *kŭs*(34)
cheval de moi (au) orge ne-donna / pénis de moi (au) con
nadâd
ne-donna
à mon cheval il ne donna pas d'orge, à mon pénis il ne donna pas de con

12. Comptine (kb.)

rawn -e mâ adal *badal*(35) / *sormadân*(36) *-e tâ* *-y*(37)
tour de moi changé changé / boîte-à-khôl de dessous de
bagal
l'aisselle
mon tour a changé, a changé, boîte à khôl de dessous mon aisselle

13. "Quatrain" du chauve et de l'aveugle (dari écrit)

kal *ō* *kōr-ē* *ke* *na-y*(38)*-arzad* / *ba* *jaw-ē*(39)
chauve et aveugle qui ne vale(nt) pas / pour un grain d'orge
un chauve et un aveugle ne valent pas un grain d'orge, (à moins)

kōr *dambura zanad* *ō* *kal* *x^{w}ānad* / *gazal-ē*(39)
aveugle guitare joue et chauve chante / une-ode
que l'aveugle ne joue de la guitare et le chauve ne chante une ode

Distiques de raillerie ethnique (kb.)

14. a) les Kâboli

Kāboli (*-ye*) *šóra-post*(40) / *kun-e* *qâq-et*(41) *mâ-ra*(42) *kost*
Kâboli (au) derrière-moisi,/ ton cul desséché nous (m') a tué

15. b) les Paštūn

Awgân(43)(*-e*)(44) *tabargân*(45) / *čamča-kŭs*(46)*-e*(44) *rógandân*(47)
Afghane (comme) une marmotte / con-louche comme une poêle

c.à.d. ... ton con (en forme de) louche est comme une poêle (pour) faire fondre la graisse

16. c) les Ozbak (S. Sana)

Ozbak kala-mantu(48) / *balâ-y-m*(49) *da/ba*(50) *sar-e tu*
Ozbak crâne-ravioli / mes malheurs sur ta tête
Ozbak au crâne en forme de ravioli, que mes malheurs retombent sur toi

17. Distique crié par les enfants quand il voient passer un avion dans le ciel (S. Sana)

kala-kat(*a*)(51)*-e bamba'ī*(52) / *ârd-a*(18) *bobar man=da'ī*(53)
gros crâne de Bombay *ou* de pompe / la farine porte au marché (aux grains)
gros crâne (d'Hindou) de Bombay *ou bien* gros crâne (gonflé avec) une pompe, porte la farine au marché aux grains

18. Distique cité par P. N. Khānlarī, 1959

dīšab ke bārūn(54) *ūmad*(55) / *yār-am lab -e būm*(55) *ūmad*
hier quand la pluie arriva / ma chérie (au) bord du toit arriva

S. Sana me signale un "quatrain" (= quatre hémistiches) kāboli qui est d'une inspiration comparable à celle du distique 18 de Téhéran:

dišaw ke bârân âmat / yâr-em da dâlân âmat
hier soir quand la pluie arriva / ma chérie dans le couloir arriva

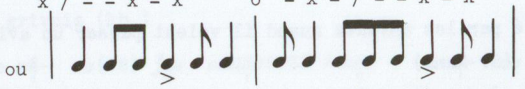
goftom bette yak bósa / čašmâyš ba griyân âmat
je lui dis donne un baiser / ses yeux à pleurer arrivèrent

(*dišaw* = *dīšab*; *âmat* = *āmad*; *bette* = *be-deh*; *čašmâyš* = *čašm-ha-y-aš*.)

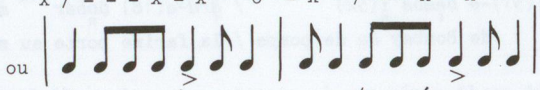
4. Typologie des rythmes

D. = distique; R. = rythme; ẋ =  = syllabe portant un ictus principal; x =  = syllabe portant un ictus secondaire; - = = syllabe non accentuée; / = pause; o = pause entre deux hémistiches.

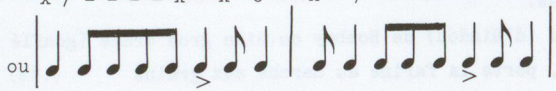
4.1. D. 1, 2: x / - - ẋ - x o - x - / - - ẋ - x

ou 

D. 3: x / - - - ẋ - x o - x - / - - ẋ - x

ou 

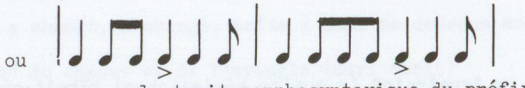
D. 4, 5: x / - - - - ẋ - x o - x - / - - ẋ - x

ou 

soit R. A: x - - (-) (-) ẋ - x o - x - - - ẋ - x

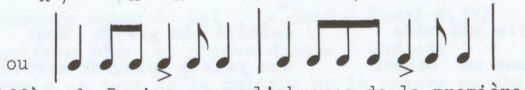
1 ictus secondaire + 1 ictus principal — 1 ictus secondaire + 1 ictus principal

D. 6: x / - - ẋ x - o x - - / - ẋ x -

ou 

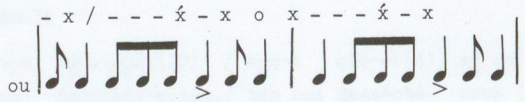
Ce rythme repose sur le trait morphosyntaxique du préfixe verbal du duratif *mē-* qui porte un ictus. De fait nous avons le plus souvent relevé le rythme suivant:

x / - - ẋ - x o x - - / - ẋ - x

ou 

qui ne diffère du R. A que par l'absence de la première syllabe non accentuée du deuxième hémistiche.

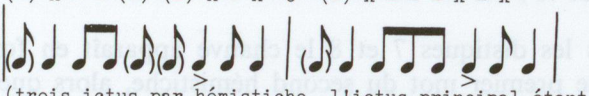
D. 7, 8: - x / - - - ẋ - x o x - - - ẋ - x

ou 

Ce rythme ne diffère du R. A que par la présence d'une anacrouse au début du premier hémistiche et par l'absence de la première syllabe non accentuée du deuxième hémistiche.

Nous pouvons donc poser l'hypothèse d'un premier modèle rythmique valable pour les distiques 1 à 8:

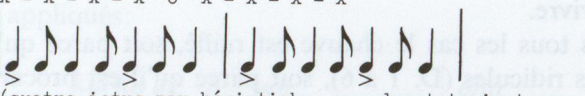
TYPE 1: (-) x - - (-) (-) x́ - x o (-) x - - - x́ - x

ou 

(trois ictus par hémistiche, l'ictus principal étant encadré par deux ictus secondaires).

4.2. D. 9: Ce distique détermine un second modèle rythmique:

TYPE 2: x́ - x - x́ - x o x́ - x - x́ - x

ou 

(quatre ictus par hémistiche, encadrant trois temps faibles).

5. Analyse thématique

Dès la première lecture apparaissent les caractères communs des distiques 1 à 9: ils sont tous burlesques et mettent en scène le chauve *kal*; la langue est populaire, les images sont vulgaires, le plus souvent scatologiques. Mais immédiatement apparaît aussi une différence. Les huit premiers distiques sont narratifs; ils racontent une aventure dont le chauve est le héros burlesque. Le neuvième est imprécatoire, c'est une apostrophe lancée au chauve, toujours burlesque, mais à l'évocation scatologique est substituée une situation plus loufoque encore. Ce distique apparaît comme une formule pseudo-apotropaïque: dans le premier hémistiche le chauve est magnifié, mais dans le second hémistiche l'intention est vexatoire, puisqu'on lui souhaite d'avoir dans la bouche la queue d'un âne. Après vérification il semble bien que dans la représentation populaire locale toute allusion à la fellation est exclue.

Dans les distiques 1 à 5 le chauve apparaît en fonction de sujet comme le premier mot du premier hémistiche. Il est mobile, il tombe, il vole. Ce faisant, comme par voie de conséquence, quelque chose (filasse, poivre, copeau, sinapisme) sort de l'un de ses orifices naturels (anus, oreille, nez, bouche), tous parfaitement interchangeables comme on nous l'a précisé à Caboul comme à Čarx. Il s'agit là probablement d'une allusion aux cas très fréquents de diarrhée *esâl* (ar. prs. *eshāl*), pop. *pēč*.

Dans le distique 6 à l'activité du chauve qui défourne correspond celle des fourmis qui lui «bouffent le cul», ce qui est une allusion aux cas très fréquents aussi d'hémorroïdes, pop. *mawåsil, mo-* (ar. prs. *bawāsīr,* pl. de *bāsūr*).

Dans les distiques 7 et 8 le chauve apparaît en fonction de sujet comme le premier mot du second hémistiche, alors que la proposition subordonnée temporelle antéposée commence par le mot *aftaw* soleil. A la montée du soleil dans le ciel correspond l'arrivée du chauve, ce qui est interprété par nos informateurs comme une allusion à l'arrivée inopinée d'un hôte pique-assiette, toujours redoutée chez des paysans qui ont juste de quoi vivre.

Dans tous les cas le chauve est raillé, soit parce qu'il lui arrive des aventures ridicules (D. 1 à 6), soit parce qu'il est brocardé à l'aide d'un déterminant outrageant. Le chauve est aussi associé à trois maux qui causent bien du souci aux gens du Lôgar: les maladies infectieuses et parasitaires de l'intestin, les affections des veines ano-rectales et le paupérisme endémique des masses rurales (V. L. Fischer 1968, passim).

Les allusions imagées aux excréments procèdent d'une véritable typologie où interviennent des facteurs de forme (fil: sac), de consistance (copeaux: pâte vulnéraire), de couleur (fil cru: prune), de quantité (sac: prune), étc. Cette obsession scatologique n'est pas indifférente: elle correspond à une société où le psychanalyste n'a pas manqué de noter de nombreux cas de développement interrompu au stade anal (G. Pascalis 1968). Le nombre des plaisanteries et des insultes impliquant d'une façon ou d'une autre le postérieur, les fesses, l'anus, etc. est également révélateur de cet état de chose.

Peut-être convient-il de noter aussi que le chauve, même quand il est impliqué dans un mouvement (chute, vol), apparaît comme passif. Là même où il est agent (D. 6: il mord dans un gâteau), il est passif dans la mesure où les fourmis lui infligent un traitement fort désagréable. Quand il est question de son arrivée (D. 7 et 8), il est affublé de déterminants qui se réfèrent plus à un état qu'à une action. Là encore le psychanalyste ne manquera pas de se demander s'il ne s'agit pas d'allusions à des pratiques homosexuelles, relativement courantes, chez les jeunes, dans une société où règne la stricte loi du *parda*, du «rideau» suspendu devant portes et fenêtres, qui symbolise les arcanes d'une éthique sexuelle si rigoriste dans sa réalité sociale (par ex. Kieffer 1977, 115).

Quant au chauve lui-même, à la façon dont il est perçu dans la société rurale et au symbole qu'il exprime, à la méfiance qu'il inspire, nous en parlerons ailleurs en utilisant d'autres matériaux encore (C. Kieffer, Le chauve...).

6. Analyse métrique

6.1. On constate d'abord que ar. *qāfiya* (pop. *qåfya*) «rime» et ar. *radīf* (pop. id.) «élément qui suit la rime et termine les deux hémistiches» sont rigoureusement appliqués:

Ex.					
	kal ka az	*b*	*um*		*óftå*
	az kun-eš tår-e	*x*	*um*		*óftå*
			qāfiya		radīf

N. B: dari *qāfiya* Kiseleva 555, ou *qāfya*; dari *radif* Kiseleva 400.

6.1.1. La rime, comme il se doit, s'établit entre fins de mots de racine différente et se compose soit d'une voyelle suivie d'une consonne: *(b)um* ~ *(x)um,* ou d'un groupe consonantique: *(b)ŭrǰ* ~ *(m)ŭrč,* soit d'une consonne suivie d'une voyelle: *(darē)ča* ~ *(parax)ča.* Mais elle n'est jamais constituée de mots entiers.

Les irrégularités ne sont qu'apparentes et s'expliquent aisément dans le contexte phonétique du parler de Čarx:

- par l'assourdissement régulier des finales *(b)ŭrǰ* > *(b)ŭrč* ~ *(m)ŭrč*;
- par la vélarisation régulière de *k* > *q* qui tend à neutraliser l'opposition /k/ : /q/ (v. C. Kieffer 1974, 22-24). Cela explique que nous ayons d'abord transcrit *tålåk* pour *tålåq,* mais nous aurions pu noter aussi *pudalåk* pour *pudalåq*;
- par des assimilations assez fréquentes du type *pŭrgó* > **pŭrkó,* ce qui explique la rime *(kala-e) kó* ~ *(pŭr)gó*;
- par les variantes *o*/*u* (*borǰ*/*burǰ* ~ *morč*/*murč*). En principe kb. *o* correspond à čarxi (et la plupart des parlers ruraux) *u,* mais la fréquente diglossie kāboli/čarxi qui engage le locuteur à glisser d'un registre à l'autre, et aussi l'inattention de l'enquêteur expliquent ces hésitations.

6.1.2. Quant au *radif*, il est constitué tout à fait normalement par des termes identiques: des formes verbales (*óftå*, *parid*, *mékan*, *ómå*) et une fois seulement (D. 9) par le substantif *kal.*

7. Analyse rythmique

Nous avions d'abord tenté d'analyser le rythme de ces vers en appliquant les règles de la prosodie traditionnelle kb. *óróz*, *-uz*, Kiseleva 518 *aruz*, ar-prs. *ʿarūḍ* basée sur la distinction des consonnes «mues» kb./ *motaḥarek*, ar. *mutaḥarrik*, accompagnées d'un son vocalique, et des consonnes inertes kb. *såken*, ar. *sākin*, sans son vocalique.[12] Nous avions constaté alors un parallélisme entre les dernières syllabes des deux hémistiches de chaque distique, mais il ne se dégageait aucun rythme commun à tous ces vers.

Par contre si nous prenons en considération les ictus principaux et secondaires, les syllabes non accentuées et les pauses nous aboutissons à une typologie cohérente qui reflète bien la récitation de nos informateurs. Le critère essentiel auquel nous avons fait appel est la coïncidence des temps marqués du vers avec les accents des mots. Nous arrivons ainsi à isoler les schèmes *sui generis* de la rythmique sur laquelle s'appuie la versification populaire.

7.1. Type rythmique 1 (A = premier hémistiche, B = deuxième hémistiche)

La rime porte toujours l'ictus principal.

Le *radif* comporte toujours deux syllabes dont l'une porte un ictus secondaire:
en général – x; une fois x – (D. 6), mais dans la récitation devenant parfois – x: *'mékan* > *mé'kan.* Dans le premier hémistiche deux, trois ou quatre syllabes non accentuées précèdent l'ictus principal et suivent un ictus secondaire lui-même précédé ou non d'une syllabe non accentuée, ce qui donne le schème suivant:

A = (–) x / – – (–) (–) x́/– x

Dans le deuxième hémistiche la situation est la même, avec la seule différence que les syllabes non accentuées placées entre le premier ictus secondaire et l'ictus principal sont toujours au nombre de trois:

B = (–) x/– – – x́/– x

[12] V. *Encyclopédie de l'Islam,* vol. I (nouv. éd.), 688-698, s.v. *ʿArūḍ.*

Autrement dit cette poésie populaire est caractérisée 1) par la présence de trois ictus (l'un principal porté par la rime, un premier ictus secondaire d'attaque, un second porté par le radif), 2) par un élément pré-rythmique facultatif (allemand «Auftaktsfreiheit») dans chacun des deux hémistiches, 3) dans le premier hémistiche par une certaine liberté de remplissage (all. «Füllensfreiheit») du segment compris entre le premier ictus secondaire ou ictus d'attaque et l'ictus principal allant de deux à quatre syllabes; il convient de l'interpréter dans la récitation par une accélération du débit d'autant plus grande que croît le nombre des syllabes non accentuées.

L'élément pré-rythmique apparaît soit dans A (D. 7, 8), soit dans B (D. 1 à 5). Le distique 6 n'en comporte aucun: il ne semble donc pas qu'il s'agisse d'un facteur pertinent. Par contre si nous introduisons les pauses qui décomposent les hémistiches en groupes sémantiques ou syntagmes, nous constatons l'apparition de véritables mètres constituant autant d'unités rythmiques organisées autour d'un ictus principal ou secondaire:

A) x/– – (–) (–) ẋ/– x B) – x –/– – ẋ/– x (D. 1 à 5)
A) x/– – ẋ/x – [ou: – x] B) x – –/– ẋ/x – [ou: – x] (D. 6)
A) – x/– – (–) ẋ/– x B) x – – – ẋ/– x (D. 7, 8)
Schème: A) (–) x/– – (–) (–) ẋ/– x
B) (–) x/– – – ẋ/– x

7.2. Type rythmique 2

Ce rythme n'a été relevé qu'une seule fois à Čarx-e Lōgar (D. 9):

A : ẋ – x – ẋ – x B : ẋ – x – ẋ – x.

Il n'est cependant pas rare. A Caboul, il apparaît dans des distiques très divers, destinés en général à être récités en chœur par des enfants.

Ses traits caractéristiques les plus frappants sont les suivants:
1) l'identité formelle des deux hémistiches, le second répondant au premier comme un écho;
2) la succession régulière d'un temps fort et d'un temps faible, les quatre temps forts encadrant les trois temps faibles.

Ces caractéristiques formelles font que ces distiques sont naturellement psalmodiés sur un ton uniforme et lancinant. Ce rythme convient

tout particulièrement aux comptines (D. 12) et à l'expression de la raillerie récitée en chœur: on se moque ainsi des mauvais musulmans qui rompent le jeûne du Ramadan (kb. *ramazân,* ar. *ramaḍān*) (D. 10), d'un groupe ethnique (D. 14); il sert aussi à l'expression de la grivoiserie pure et simple (D. 11).

Des rythmes comparables s'entendent chez les gamins de Caboul quand ils veulent se moquer des Paštūn (D. 15), des Ozbak (D. 16), ou même quand ils veulent saluer un avion qui passe dans le ciel (D. 17):

D. 15	A	– ẋ (–) x – ẋ	B	x – ẋ – x – ẋ
D. 16	A	– ẋ – x – ẋ	B	– ẋ – x – ẋ
D. 17	A	x – ẋ – x – ẋ	B	x – ẋ – x – ẋ

Dans D. 9 les ictus principaux sont placés en première et en troisième position, dans D. 15, 16 et 17 ils se trouvent en deuxième et en quatrième position: c'est du moins ainsi que nous les avons relevés. Mais dans tous ces distiques il est possible d'inverser la position des ictus principaux: on peut donc supposer que leur position ne constitue pas un trait pertinent du type rythmique 2.

L'alliage de la moquerie et de la grivoiserie dans la bouche des enfants dénote une société relativement permissive où l'adulte n'est pas hors de portée de la moquerie des plus jeunes et où les jeunes ont le droit d'exprimer des images scatologiques ou obscènes, strictement interdites aux adultes, du moins en princ

8. Conclusions

1. Notre corpus est insuffisant pour déterminer les modalités de l'apparition de l'élément pré-rythmique. On peut cependant noter qu'il n'apparaît jamais dans les deux hémistiches d'un même distique (D. 1 – 5, 7 et 8), et qu'il peut être absent dans l'un et l'autre hémistiche (D. 6).

2. La liberté de remplissage n'apparaît que dans le premier hémistiche et il semble reposer sur un principe de type musical. La possibilité fréquente de crases du type **kas = ka az* et *kal-'é kó* pour *ka'la-e kó* favorise cette liberté de remplissage.

3. Si l'on compare les rythmes 1 et 2, avec 3, celui tout à fait différent d'un distique dari (D. 13), et 4, celui assez semblable à 1, provenant de Téhéran (D. 18):

1 : (–) x – – (...) ẋ – x
2 : ẋ – x – ẋ – x
3 : x – (.)/– ẋ – x/– ẋ –
4 : x –/– – ẋ – x

il se dégage un schème commun:

(–) x^2(...) $ẋ^1$(...) x^3

c.-à-d. un ictus principal ($ẋ^1$) porté le plus souvent par la rime est encadré par un ictus secondaire d'attaque (x^2) et une autre porté par le *radif* (x^3). Elément pré-rythmique facultatif (–), et liberté de remplissage (...) procurent à la fois diversité et souplesse et par là même favorisent l'improvisation.

4. Un élément important de cette poésie populaire est l'allitération qui s'ajoute à l'effet semblable produit par la rime et le *radif:*
a) allitération consonantique *k(al)* : *k(un)* dans la première syllabe accentuée des deux hémistiches des vers 1 à 6;
b) allitération vocalique *(aft)a(w)* : *(k)a(1)* ; *(k)a(1)* : *(x)a(r)*; *(kol)ča* : *(mor)ča.*

Ainsi rime, *radif,* ictus, pause et allitération ou assonance donnent à cette poésie burlesque un cadre prosodique d'une rigueur assez inattendue qui mérite d'être précisée à l'aide d'autres matériaux. Si pour le moment un traitement de faveur semble être réservé aux chauves dans la création populaire en Afghanistan, nous pensons que des relevés ultérieurs permettront de retrouver des rythmes semblables dans des poésies à sujets très différents comme le suggère le thème galant du distique de Téhéran (D. 18).

Appendice

Commentaire dialectologique des matériaux relevés a Čarx-e lōgar (3. 1.) et des données comparatives (3. 2.)

Abréviations: ar. = arabe, ar-prs. = arabo-persan, č. = *čarxi,* kb. *kāboli,* prs. = persan, pš. *paštō*

1) Prs., kb. *ke* «que» (conjonction de subordination).

2) Prs. *bām:* N.B./ā/>/u/, trait caractéristique du č., cf. n. 4.

3) Prs. *oftād,* prétérit 3 du v. *oftādan:* N.B. -d/t>ø. Kb. *aftid.*

4) Prs. *xām;* cf. n. 2.

5) Prs. *borǰ:* N.B. prs., kb. *o*>prs. campagnard, č., etc. *ŭ.* Il s'agit de la tour d'une ferme fortifiée qal^{c}a.

6) Kb. *xalta* «sac» ^{c}Abdollāh 229 (<*xarīṭa),* Kiseleva 327 (*xalta* ou *xalṭa*), Bogdanov 118 MGD en turc oriental, v. DTO 313 *xalta* «chez les Kalmouks, cadeau, présent offert à un supérieur; sac»; Jarring 125; Räsänen 227 s.v. kzk. *kalta* (<prs. *xalīta*). Les lexicographes de langue persane évoquent une étymologie arabe X-R-Ṭ ou X-L-Ṭ sans toutefois lever les difficultés phonétiques et sémantiques.

7) Kb. *morč* «poivre» ^{c}Abdollāh 531, Kiseleva 647, Bogdanov 95 (*murč* = **mŭrč*); MGD, pš. *mrəč, mərčak,* urdu *mirč,* panǰābi *mirč, mirič,* ōrmuṛi de Kāṇigrām *muruč,* etc. dénotent une origine indienne, v. Turner 9875 *marīca-.* – N.B. dari *xal'ta-e* > *kb., č. xalt-'ē:* crase *-'a* + ezāfa *-e* > *-'ē.*

8) Distique kb., donc *ke* au lieu de č. *ka.* V. n. 1.

9) Kb. *ǰōy* «canal à ciel ouvert, rigole d'irrigation», Kiseleva 266, = č. *ǰuy* et donc *ǰuyča* «ruisseau» (cf. prs. *ǰū* même sens). N.B. en prs. campagnard le contraste *ǰuy* «canal»: *ǰuyča* «ruisseau».

10) *paridan az* «franchir en volant».

11) N.B. le contraste dari, kb., prs. camp., č. *ālu* «fruit à noyau»: *āluča* «prune, quetsche».

12) Kb. *dariča* ^{c}Abdollāh 254, Kiseleva 356 «petite porte, fenêtre, lucarne» (prs., kb. *rawzana*): c'est en général une petite ouverture (< *dar* «porte») pour l'air et le jour, pratiquée toujours à une hauteur suffisante au-dessus du sol pour empêcher les gens de regarder aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur; elle est souvent placée au-dessus d'une porte.

13) Kb. *paraxča* ^{c}Abdollāh 80, Kiseleva 156, Bogdanov 99 «copeau(x)», sing. à valeur collect. Sémantiquement très éloigné de prs. *paraxč* ou *paraxš* «croupe d'un cheval». Par contre cf. urdu *paraxče* Haq 171 «pieces; bits».

14) Kb. *bāmboti* ^{c}Abdollāh 39, Kiseleva 97 *bāmbōti* (sens douteux!). C'est un édicule en forme d'écoutille où aboutit un escalier intérieur donnant accès au toit-terrasse d'une maison: il permet de monter sur le toit, de le réparer, de le débarrasser de la neige et d'y entreposer du bois, du foin, des broussailles, du maïs à sécher, etc.

15) Kb. *xāmleti,* č. *xum-* (v. n. 2). Non attesté. 1) Kb. pâte à base de farine et d'eau qu'on applique sur les plaies et les furoncles; à Čarx cette pâte est à base de *šaxli,* une plante (épineuse? – cf. Desmaisons 2,365) considérée comme vulnéraire; mise dans un sac de tissu et chauffée au-dessus de la braise, elle est appliquée sur la partie du corps à soigner. 2) Kb. sorte de sauce blanche à base de farine de froment.

16) Kb. *Kolča* ᶜAbdollāh 459 «petit gâteau rond et sucré», Kiseleva 588. MGD dans le domaine du persan, cf. Desmaisons 3,112 *kolč* «miettes de pain», 3,119 *kolīčä, golīčä* «1) petit pain au beurre, petit gâteau..., 2) le disque de la lune ou du soleil»; ōrmuṛi *kolča* LPO «chose ronde, disque (fromage, beurre, savon, gâteau)»; Steingass 1045 *kulīča* «the disc or body of the sun or moon; a small buttered loaf;...».

17) Prs. dari *'mē'kand* imparfait 3 du v. *kandan* «creuser, arracher» et aussi kb. ᶜAbdollāh 467 «mordre (d'un serpent, d'un chien)». Son emploi, en parlant du chauve, est donc péjoratif: «il mordait dans un gâteau comme un serpent ou un chien». N.B. la place de l'accent: *'mēkan* > *mē'kan* peut être interprétée soit comme une licence poétique, soit comme un trait expressif. N.B. groupe consonantique final *-nd* > -n, cf. kb., v. Farhâdi 30 (57b). – Cf. n. 32.

18) La marque de l'objet déterminé, de l'attribution, etc. prs *-rā* > kb., prs. campagnard, č., etc. *-ra* (après voyelle) et *-a* (après consonne). Le suffixe possessif prs. *-aš* > kb., etc. *-eš.*

19) Prs. *mūr, mūrča* «fourmi» > kb. *mórča* ᶜAbdollāh 544: «1) fourmi, 2) rouille = *mūryāna*»; Kiseleva 673 *mur* «1) chenille, 2) fourmi», *murča* «1) fourmi, 2) rouille = *murčāna.* N.B. kb. /ó/~/u/ (=ū), hésitation présente aussi à Čarx-e Lōgar, ce qui justifie l'assonance /kólča ~ mórča/ alors qu'en dari /kolča/ et /mórča ou mūrča/ ne la permettrait pas ou, du moins, la réduirait à /-ča ~ -ča/.

20) Prs. *dar* «dans» amuissement de *-r,* v. Farhâdi 27 (50b).

21) Kb. *tâlâq* «partie supérieure du crâne, calotte du crâne, les pariétaux; sommet»; ᶜAbdollah 106, *tālāq: kōpī-ye sar* calotte du crâne, *sar ba tālāq gaštan* tomber sur la tête, *kasē-rā ba tālāq sowār kardan* tourmenter beaucoup quelqu'un, *kasē-rā ba tālāq gaštāndan* «honorer quelqu'un»; Kiseleva 193 *tâlâq* «sommet de la tête, sommet, raie (des cheveux)»; ~ *-e kōh* sommet de la montagne, *kasē-rā dar tālāq-e sar-e xōd nešāndan* litt. faire asseoir quelqu'un sur le sommet de sa propre tête, i.e. choyer quelqu'un; Sana *kasē-rā ba tālāq-e sar-e aw (*āb) dādan* litt. mettre de l'eau sur la tête de quelqu'un, i.e. tourmenter. – N.B. L'origine du mot reste obscure. Turc oriental *tālāq* DTO 203 «rate; vol», cf. Räsänen 457 s.v. *tāl,* est probablement à écarter à cause de la disparité sémantique. Par contre cf. persan hazāragi QH 300 *tarāġ* et 316 *tōlaġa* «= *tālāq*»: tous ces mots présentent la structure T-R/L-Ġ/Q qui permet de poser l'hypothèse d'une origine commune.

22) Kb. *åmad/t,* prétérit 3 du v. *āmadan.* N.B. č. *ómådan,* prét. 1 *ómådom,* 2 *ómådi,* 3 *ómå.*

23) Prs. *pūdä* Desmaisons 2, 422, «trame; pourri; amadou»; kb. ᶜAbdollāh 95 «pourri», ib. *pūdalāq* «creux, stupide». Pour *-lāq* cf. DTO 492 *lāq, lāġ*: «particule ... pour indiquer la place, la grande quantité...» et Phillott 412 *lākh* signifies «place» or «numerous, copious».

24) Prs. *āftāb,* kb. *aftaw* ᶜAbdollāh 14; v. Farhâdi 23 (36d).

25) Pour *ka'la-e* > kb., č. *kal-'ē,* v. supra n. 7.

26) Prs. **kūn-* anus *por-* plein *goh/gūh* excrément. Kb. *gō(h)*; *por* > č. *pŭr,* v. supra n. 5. N.B. Ce composé à trois éléments, représentant le syntagme **/kun-e por az gō/,* est relativement rare en persan d'Afghanistan.

27) N.B. l'emploi «superlatif» de l'ezāfa *kal-e kal* «chauve de chauve» ou «chauve parmi les chauves» (?); v. typologie des ezāfa in Phillott 52-54.

28) *kalån-e kal* peut être interprété de façons diverses: «grand (homme) chauve (*kalån* = substantif, *kal* = adjectif)», «grand et chauve (les deux termes étant des adjectifs)»; «grand (homme) parmi les chauves (les deux termes étant des substantifs)». Les explications données par nos informateurs nous ont semblé obscures et contradictoires: peut-être ne s'agit-il, comme pour l'expression précédente (v. n. 27), que d'une sorte de *tajnīs,* (v. Phillott 654, etc.), de paronomase (*kal/kalån*) ou même de calembour.

29) Prs. *dahān, dahan;* Kiseleva 383 *dahān,* kb. *dån.*

30) Prs. dari *rōza xōrdan* «rompre le jeûne».

31) Prs. *dūzax, dūsaxī,* dari *dōzax, dōsaxi* «enfer, infernal/damné». – Les trissyllabes comme *'dōza''qi* portent en général un ictus secondaire sur la première syllabe et un ictus principal sur la troisième. Ici, pour les besoins de la versification, les ictus ont été inversés.

32) Kb. *'boxór*: le préverbe *'bo-* (prs. *be-*) est accentogène, mais le rythme prime la syntaxe dans la récitation populaire. – Prs. *taraqqīdan* «éclater, exploser», dari, kb. *tarqidan.* N.B. préverbe dari *mē-* (prs. *mī-*) accentogène: *''métar'qi* comme trissyllabe porte deux ictus, le principal se trouvant régulièrement sur *mé-* (cf. n. 17).

33) La négation *'na-* est accentogène, mais le rythme prime (v. n. 32).

34) Prs., dari, kb., etc. *kos,* prs. camp., č. *kŭs,* pour *o* > *ŭ,* v. n. 5. Le mot est extrêmement vulgaire et souvent frappé d'interdit: ainsi à Téhéran pour le mot «cosmétique» nous avons relevé en 1965 *måtik* et notre informateur nous a précisé que «le mot complet» (c.à.d. **kosmåtik*) ne devait pas être prononcé.

35) *adal badal* est une formation allitérative ('jingle') de type inverse, puisque c'est le premier terme qui n'a pas de sens, v. Phillot 622-628; */badal adal/ est impossible à cause du radīf *badal/baġal.*

36) Cette évocation d'une «boîte à collyre» jaillissant de dessous l'aisselle constitue peut-être une allusion grivoise; en effet, le *sormadān* peut représenter le pénis, cf. Desmaisons 235: *sormadān-e ᶜāǰī* litt. «la boîte à collyre d'ivoire» = le membre viril.

37) *ta-y baġal* représente une 'allégroforme' (trois syllabes) pour *ta-ye baġal* (quatre syllabes) incompatible avec les exigences de la rythmique.

38) *-y-* est un glide paragogique.

39) *-ē,* prs. *-ī* est le *yā-ye waḥdat* des grammairiens, v. Windfuhr 34 ss.

40) Prs. *šūrä,* dari *šōra* «salpêtre, nitre, croûte (d'une blessure, terre salée (*šōrazār*), etc.», ᶜAbdollāh 386, Kiseleva 488. Desmaisons 2,429 *šūrä-pošt* «1) cheval rétif, 2) homme désobéissant, insoumis», ᶜAbdollāh 386 *šōra-pošt* «animal

dont le dos a une blessure qui ne guérit pas». Dans le parler populaire on comprend aussi «derrière-moisi».

41) Prs., dari, etc. *qāq* «sec», MGD, < turc, v. TM 2,393, Räsänen 223 *kak.* kb. *-et* = prs. *-at* suff. poss. 2ᵉ pers.

42) Kb. *må* = 1) *mā* «nous», 2) parfois aussi pour *ma* < *man* «je». Pour *-ra* (prs. *-rā*) v. supra n.18.

43) Dari *Afġān,* nom donné aux *Paṣtūn* par les non *Paṣtūn.*

44) N.B. l'emploi particulier (comparatif) de l'ezāfa.

45) Dari Kiseleva *tabarġān,* kb. ᶜAbdollāh 108 id. («hazāra»), hazāragi QH 292 *tabarġō* (haz. *-ō* = kb. *-ån*) «marmotte». La marmotte est bien connue pour sa fourrure, aussi tous nos informateurs y voient une allusion à la forte pilosité des femmes *paṣtūn.*

46) Prs. dari, etc. *čamča* «grande cuillère, louche», MGD, v. TM 3, 95-99 (v. aussi L. Ligeti, AOH 21, 1968, 119-130). Pour *kŭs* v. supra n. 34. L'interprétation «... en forme de louche» nous a été donnée par nos informateurs, mais il n'est pas exclu que la métaphore puisse être différente...

47) Prs. *rowġandān* Desmaisons 2,64 «vase ou bouteille qui contiennent de l'huile; boîte à onguent», Haïm 1,975 «lubricator, oil-can, etc.»; et dari, kb. *rōġandāġ* ᶜAbdollāh 297 «poêle avec queue pour faire fondre de la graisse» (Haïm l.c. = *rowġan-dāġ-kon*), Kiseleva 413 «récipient à huile». Nos informateurs interprètent kb. *roġandån* comme «la poêle à faire fondre de la graisse», mais il est possible que l'image évoquée soit plutôt celle d'un «récipient à huile».

48) Prs., dari, kb. *mantū* Desmaisons 3,806, Steingass 1322, MGD, n'est cité ni par Bogdanov, ni par ᶜAbdollāh, ni par Kiseleva: c'est cependant un mets bien connu de tous, même si la recette varie selon les régions et les groupes ethniques. Il s'agit tantôt d'un hachis enfermé et cuit dans un estomac de mouton (cf. le «haggis» des Ecossais), soit de segments de pâte à nouille farcis de viande hachée (cf. les ravioli), cuits à la vapeur. Dans la représentation populaire, c'est une spécialité ozbak. De fait c'est un mot turc, lui-même d'origine chinoise, v. TM 4,23. La forme souvent triangulaire du *mantu* de Caboul favorise l'analogie avec la tête humaine, large en haut (le turban), se terminant en bas en pointe (la barbe).

49) Ar-prs. *balā'* + glide euphonique -y- + suff. possessif *-am.*

50) Prs. *dar* ou *ba* sont des prépositions qui assument parfois la même fonction.

51) Dari Kiseleva 578 *katta,* kb., prs. camp., č. *kat(t)a* «grand, gros, fort», Bogdanov 84 *katta,* Jarring 165 id., ᶜAbdollāh 444 *kata* (nombreux composés *kata* ~, v. ᶜAbdollāh 444-445), MGD, ōrmuṛi *kata,* parāči *kaṭō-* (dans des termes de parenté), pš. *kaṭa,* etc.; considéré comme d'origine ind.

52) Adj. *bamba'ī* ambigu: 1) < ind. *bamba* «pompe», MGD, < portugais *pompa,* Kiseleva 122 *bamba,* 123 *bambayi,* ou bien 2) < *Bombay* ville de l'Inde, adj. *bombayi,* vulg. *bam-.* Les premiers avions et les premières pompes étant venus de l'Inde, nos informateurs (dont S. Sana) ne peuvent lever le doute.

53) Dari *manda'ī* «marché aux grains (différent du *bāzār*), < ind., MGD, cf. pš. Bellew 276 *manḍha-ī,* urdu Haq 736 *manḍī,* panǰābi PD 719 *maṇḍi.*

54) Prs. *bārān* «pluie». N.B. prs. Téhéran *ā* devant *n* > *ū*. V. n. 5.
55) Prs. *āmad*, prét. 3 du v. *āmadan*. N.B. *ā* devant *m* > *ū*. Id. *bām/būm*.

2, rue de Steinbach *Charles M. Kieffer*
F – 68700 Cernay *C.N.R.S., Paris*

ABRÉVIATIONS

ar. = arabe; ar-prs. = arabo-persan; č. = čarxi; D. = distique; haz. = hazāragi; ind. = indien; kb. = kāboli; litt. = littéralement; MGD = mot de grande dissémination; pop. = populaire; prs. = persan; prs-camp. = persan campagnard; prét. = prétérit; pš. = paštō.

BIBLIOGRAPHIE

ᶜAbdollāh — ᶜAbdollāh «Afġānī Nawīs»: Loġāt-e ᶜāmyānah-e fārsī-ye Afġānestān. Caboul 1340 (1961).
ALA — Atlas linguistique de l'Afghanistan (G. Redard, Berne).
Bellew — H. W. Bellew: A dictionary of the Pukkhto or Pukshto language. Lahore 1901 (1re éd. 1867).
Bogdanov — L. Bogdanov: Stray notes on Kābulī Persian. JASB (New Series) 26, 1930, 1-125.
Desmaisons — J. J. P. Desmaisons: Dictionnaire persan-français. 4 vol. Rome 1908, 1910, 1913, 1914.
DTO — A. Pavet de Couteille: Dictionnaire turk-oriental. Amsterdam 1972 (1re éd. Paris 1870).
Farhâdi 1955 — A. Gh. Farhâdi: Le persan parlé en Afghanistan. Grammaire du kâboli accompagnée d'un recueil de quatrains populaires de la région de Kâbol. Paris 1955.
Fischer 1968 — L. Fischer: Afghanistan. Eine geographisch-medizinische Landeskunde. Berlin 1968.
Haïm — S. Haïm: New Persian-English dictionary. 2 vol. Téhéran.
Haq — A. Haq: Standard Urdu-English dictionary. S.l.ni d.
Hotzenköcherle 1962 — R. Hotzenköcherle: Einführung in den Sprachatlas der deutschen Schweiz, A. Zur Methodologie der Kleinraumatlanten. Berne 1962.
Jarring — G. Jarring: An Eastern Turki-English dialect dictionary. Lund 1964.
Khānlarī — P. N. Khānlarī: Wazn-e šeᶜr-e fārsī. Téhéran 1345 (1966).
Kieffer 1974 — Ch. M. Kieffer: L'établissement des cartes phonétiques: premiers résultats. In Arbeitspapier 13, Institut für Sprachwissenschaft (G. Redard, Hrsg.), Berne 1974.

Kieffer 1977	—: Études Parāči. I. Les *Parāči* et leur environnement. In StIr 6, 1977, 97-125.
Kieffer 1983	—: (Afghanistan) V. Languages. In Encyclopaedia Iranica Vol. 1, Fasc. 5, 1983, 501-516.
Kieffer, Belle-mère ...	—: La belle-mère à Čarx-e Lōgar (à paraître).
Kieffer, Le chauve...	—: Le chauve à Caboul et à Čarx-e Lōgar (à paraître).
Kieffer, Femmes...	—: Femmes et enfants d'Afghanistan: une consultation médicale de plein air à Čarx-e Lōgar en 1966. In Oriens (à paraître en 1987).
Kieffer, Le persan...	—: Le persan de Čarx-e- Lōgar (à paraître).
Kieffer, Textes...	—: Textes ōrmuṛi (à paraître).
Kiseleva	L. N. Kiseleva, V. I. Mikolajčik: Dari-russkij slovar'. 21000 slov. Moscou 1978.
Kriss	R. Kriss – H. Kriss-Heinrich: Volksglaube im Bereich des Islam. 2 vol. Wiesbaden 1960, 1962.
LPO	Ch. M. Kieffer: Lexique phraséologique de l'ōrmuṛi (à paraître).
Pascalis 1968	Communication privée du Professeur G. Pascalis (Caboul 1968).
PD	M. Singh: The Panjabi dictionary. Delhi 1972 (1re éd. 1895).
PGA	A provisional Gazetteer of Afghanistan. 3 vol. Afghan Demographic Studies. Caboul 1975.
Phillott	D. C. Phillott: Higher Persian grammar... Calcutta 1919.
QH	Š. ᶜA. A. Šahrestānī: Qāmūs-e lahǰa-ye darī-ye hazāragī. Caboul 1361 (1982).
QǰA	Qāmūs-e ǰoġrāfyā'ī-ye Afġānestān. 4 vol. Caboul 1335 (1956), 1336 (1957), 1338 (1959), 1339 (1960).
Räsänen	M. Räsänen: Versuch eines etymologischen Wörterbuchs der Türksprachen. Vol. 1. Helsinki 1969.
Redard 1962	G. Redard: Le palmier à Khur. Notes de dialectologie iranienne, 1. In A Locust's Leg, Studies in honour of S. H. Taqizadeh, Londres 1962, 213-219.
Steingass	F. Steingass: A comprehensive Persian-English dictionary... Londres 1963 (1re éd. 1892).
LTM	G. Doerfer: Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen. 4 vol. Wiesbaden 1963, 1965, 1967, 1975.
Turner	R. L. Turner: A comparative dictionary of the Indo-Aryan languages. Londres 1966 (renvois au N° de l'entrée).
Wehr	H. Wehr: A dictionary of modern written Arabic. Edited by J. Milton Cowan. Wiesbaden 1979.
Windfuhr	G. L. Windfuhr: Persian grammar. History and state of its study. The Hague-Paris-New York 1979.

GILBERT LAZARD

L'ASPECT DANS LES LANGUES IRANO-ARYENNES

1. La famille iranienne ou, mieux, irano-aryenne[1], dont l'exploration doit tant à l'énergie et à l'érudition de Georges Redard, est d'une exceptionnelle diversité. Ces langues et dialectes représentent en effet sur bien des points des types profondément différents. Pour nous en tenir à des caractéristiques typologiques souvent évoquées, rappelons quelques traits de trois des principales langues, le persan, le pashto, l'ossète:

- l'ordre des termes de la proposition est SOV en persan et en pashto, mais SVO en ossète;
- l'ordre des éléments du syntagme nominal est déterminé-déterminant en persan, mais déterminant-déterminé en pashto et en ossète;
- le persan n'a pas de déclinaison, le pashto a une déclinaison à deux ou trois cas de type flexionnel avec plusieurs paradigmes et de nombreuses irrégularités, l'ossète une déclinaison à neuf cas régulière et unique de type agglutinant.

Le domaine de l'aspect manifeste une semblable diversité. Les pages qui suivent ne prétendent pas apporter de lumières nouvelles sur le problème général de l'aspect, mais seulement illustrer d'exemples pris au sein d'une même famille linguistique des types variés de fonctionnement des catégories aspectuelles: cette diversité de langues apparentées n'est peut-être pas sans intérêt pour la linguistique générale. On considérera les trois langues mentionnées ci-dessus, persan, pashto, ossète, et on se bornera aux oppositions qu'on peut classer approximativement sous l'étiquette perfectif/imperfectif ou ponctuel/duratif.

[1] Cette dénomination, étymologiquement pléonastique, a l'avantage d'éviter l'ambiguïté du terme «iranien», qui aujourd'hui le plus souvent réfère à l'entité politique appelée Iran. Elle respecte la sensibilité des iranophones non iraniens.

2. En persan la forme verbale la plus simple morphologiquement est l'aoriste (improprement appelée prétérit dans les grammaires), ex., du verbe «aller» (3e sg.), *raft*. Elle sert le plus souvent au récit d'événements passés, mais elle peut s'employer aussi dans un contexte de présent ou de futur: c'est une forme intemporelle. Elle s'oppose à des formes duratives, caractérisées par le préfixe *mi-*, présent *mi-rav-ad* «il va», passé *mi-raft* «il allait»[2].

C'est au passé que la différence de sens entre l'aoriste et le duratif se laisse saisir le plus nettement. Une suite de verbes à l'aoriste exprime une succession d'actions:

[1] *az jâ-y-aš boland šod, čand qadam-i râh raft va sepas xord zamin*
«Il se leva, fit quelques pas, puis tomba par terre.»

Le passé duratif (imparfait) peut exprimer l'action habituelle, l'action en cours à un moment du passé, l'action à venir par rapport à un moment de référence donné[3]: ces trois sens sont illustrés respectivement par les exemples [2-4].

[2] *har ruz be edâre miraft*
«Il allait au bureau tous les jours.»

[3] *man kâr mikardam ke u vâred šod*
«Je travaillais quand il est arrivé.»

[4] *har šab ahmad naqše-ye farâr-ešân-râ ... tekrâr mikard... agar šeš tumân-o čahâr qerân be dast miâvard, mitavânest yek gâv-e mâde... bexarad, ân-vaqt miraftand dar xâne-ye abbâs, ruz-hâ ânhâ kešt-o-derow mikardand, robâbe-ham šir midušid, mâst mibast...* (S. Hedâyat)
«Tous les soirs Ahmad redisait leur projet de fuite: ... s'il gagnait 6 tomans et 4 gherans, il pourrait acheter une vache; ils iraient alors chez Abbâs; dans la journée les hommes (litt. eux) travailleraient la terre; Robâbeh trairait la vache, ferait du fromage...»

---

[2] Le persan possède en outre des formes progressives, présent *dâr-ad mi-rav-ad* «il est en train (ou sur le point) d'aller», passé *dâšt mi-raft* «il était en train (ou sur le point) d'aller», évidemment marquées par rapport au duratif.

[3] Et aussi l'irréel, qui n'est qu'une extension du sens de prospectif passé.

Ces trois emplois sont relativement banals pour un passé duratif. Mais l'imparfait persan en possède un autre fort instructif: il peut être utilisé dans le cas d'une action qui dure jusqu'à un terme déterminé:

[5] *tamâm-e moddat-e mosâferat sohbat mikard*
«Il parla pendant toute la durée du voyage.»

Cet emploi a l'intérêt de faire apparaître avec précision la nature de l'opposition entre l'aoriste et le duratif. En effet dans une phrase telle que [5] on peut aussi employer l'aoriste:

[6] *tamâm-e moddat-e mosâferat sohbat kard*

Les phrases [5] et [6] forment une paire minimale. Elles peuvent se traduire de même, mais elles se distinguent par une nuance importante. Dans [6] le verbe n'est pour rien dans l'expression de la durée: celle-ci est seulement *dénotée* par le complément de temps (*tamâm-e moddat-e mosâferat*). Dans [5] elle est en outre *exprimée* par la forme verbale: on pourrait traduire, en forçant un peu, «il ne cessa de parler».

On voit en quoi consiste la différence sémantique entre l'aoriste et l'imparfait. Elle ne réside pas dans le fait que le premier impliquerait un terme de l'action et l'autre non (puisque [5] et [6] sont également possibles), mais en ce que l'aoriste présente le procès comme un tout insécable, tandis que l'imparfait le présente comme une succession de moments.

La comparaison de [5] et [6] permet encore une autre conclusion. Comme [5] convoie le même sens que [6], mais avec une nuance *en plus,* il est clair que [5] est marqué par rapport à [6]. Autrement dit l'aoriste est le terme non marqué de l'opposition. Cette conclusion s'accorde bien avec la morphologie: la forme la plus simple est aussi celle qui a le sens le plus neutre.

3. En pashto on pose ordinairement une opposition entre perfectif et imperfectif. Les formes imperfectives sont généralement plus simples; les formes du perfectif en sont dérivées par divers procédés, dont le plus important est la préfixation du morphème *wə-*, qui est toujours accentué. L'opposition traverse à peu près tout le système verbal: il existe au présent, au passé, au parfait, à l'impératif, des couples de formes, dont l'une est imperfective et l'autre perfective. Il en va de même en présence des particules d'éventuel (*bə*) et d'hortatif (*di*). Nous ne considérerons ici que les formes de passé.

Le passé perfectif est le temps du récit. Quand plusieurs formes de ce type se suivent dans le discours, elles décrivent une série d'actions successives[4]:

[7] *haγa halək loy šo, zalmay šo, xpəl kali kše ye sabaq xalās-kṛo, də mor na ye ejāzat wəγušto če də nor tālim dəpāra baγdād ta ʒəm*
«Le garçon grandit, devint jeune homme, arriva au terme de ses études au village; il demanda à sa mère la permission d'aller à Bagdad pour étudier.»

Le passé imperfectif exprime l'action habituelle ou l'action en cours à un moment donné. [8] est un exemple de ce dernier emploi.

[8] *če haγa ʒmā kara rāγay mā kār kāwə*
«Quand il est arrivé chez moi, je travaillais.»

Il peut aussi décrire une action commencée ou seulement projetée, mais finalement non exécutée:

[9] *də pə təlawār sara haγa ḍoḍey lare kṛəla aw če sāt ye lare kāwə məlmān pre wərāγay, sāt ye lare nə kṛāy šwəl*
«Il enleva le pain à la hâte, et comme il allait enlever le miel, son hôte entra: il ne put pas enlever le miel.»

Jusqu'ici les emplois des passés perfectif et imperfectif du pashto sont respectivement assez semblables à ceux de l'aoriste et de l'imparfait du persan. En revanche dans les phrases qui indiquent explicitement le terme du procès, le passé imperfectif pashto, à la différence de l'imparfait persan, est exclu; il faut employer le passé perfectif:

[10] *mā parosaẓkāl lə də sara dua myāste kār wəkəṛ*
«L'an dernier j'ai travaillé deux mois pour lui.»

Cependant le passé imperfectif peut s'employer dans des cas où le contexte indique indéniablement que l'action a été exécutée, et sans que rien suggère que le verbe exprime une durée.

[11] *wale me da kār kāwə, da ājəz be-heca halāk šo*
«(Le marchand fut pris d'une grande tristesse lorsqu'il vit cette

[4] Les exemples de pashto sont empruntés à S. Vogel, *Problèmes d'aspect en pachtou*, 1984, thèse de 3e cycle inédite soutenue à l'Université de Paris III.

affaire; ... il se blâma lui-même et dit:) pourquoi ai-je fait cela? ce malheureux est mort pour rien.»

Dans [11] *kāwə* est un passé imperfectif qui ne peut se traduire en français autrement que par un passé composé (ou à la rigueur un passé simple, mais non un imparfait).

Dans ces conditions il semble que l'opposition entre passé perfectif et passé imperfectif peut être décrite de la façon suivante. L'élément sémantique pertinent n'est pas comme en persan le fait que le procès est ou non considéré dans sa durée interne, mais celui qu'il est ou non regardé comme ayant un terme. Le perfectif implique qu'il a un terme; l'imperfectif n'implique ni qu'il a un terme ni qu'il n'en a pas: c'est ce que suggère son emploi aussi bien dans [9] que dans [11]. L'imperfectif est donc la forme non marquée, le perfectif la forme marquée. Ici encore la relation sémantique s'accorde avec la morphologie, puisque l'imperfectif est plus simple que le perfectif.

4. Si l'on entend par système verbal l'ensemble des «temps et modes» d'un même verbe, celui de l'ossète ignore l'aspect. On n'y trouve rien de semblable à l'opposition du duratif à l'aoriste en persan ou à celle du perfectif à l'imperfectif en pashto: il n'y a qu'un seul passé, un seul présent, un seul futur, un seul impératif. En revanche l'ossète possède un riche jeu de préverbes susceptibles d'exprimer des sens qui relèvent de ce qu'on appelle habituellement l'aspect. Ce jeu ressemble à celui qu'on trouve dans les langues slaves, en particulier en russe, et plus encore à celui du géorgien.

Les préverbes ont un sens propre spatial. Ce sens est évident avec les verbes de mouvement. Par exemple, à côté de *cœuyn* «aller», on a *acœuyn* «sortir, s'en aller (en s'éloignant du point de référence)», *bacœuyn* «entrer (*id.*)», *racœuyn* «sortir (en se dirigeant vers le point de référence)», *ærbacœuyn* «entrer, rentrer (*id.*)», *ærcœuyn* «descendre, arriver (*id.*)», etc. Avec d'autres verbes les préverbes produisent des variations sémantiques diverses. Mais dans la plupart des cas, avec les verbes de mouvement comme avec d'autres verbes, ils ont aussi un effet aspectuel. Que l'on compare [12] et [13][5].

[5] Les exemples d'ossète sont empruntés au texte n° 8 d'A. Christensen, *Textes ossètes*, Copenhague 1921.

[12] *fyd zydta ruxs kæcæj cyd*
«(Le père et le fils, perdus dans la forêt, ont aperçu une lumière.) Le père savait d'où venait la lumière.»

[13] *racyd sæ xæʒaræj wæjgutæn. ærcyd kæm nyuaxta jæ fydy urdæm*
«Il sortit de la maison des géants. Il arriva là où il avait laissé son père.»

Dans [12], *cyd*, litt. «alla, allait», désigne un mouvement indéfini qui se poursuit sans terme spatial ni temporel. Dans [13], *racyd* «sortit, sortait» et *ærcyd* «arriva, arrivait» expriment des actions ponctuelles par nature. Le changement de sens lexical dû à l'addition du préverbe va de pair avec une modification de la valeur aspectuelle.

Avec certains verbes cette variation aspectuelle est le seul effet de la présence du préverbe: c'est le cas, par exemple, avec *fycyn* «cuire».

[14] *uæl-art æxsævær fyxtis, ænæqæn saǰy ʒizatæ. ku sfyxtysty, uæd uæjgutæ duuæ jæ systadysty aǰy ajsynmæ*
«Sur le feu le dîner cuisait, les morceaux d'un cerf entier. Quand ils furent cuits, alors deux géants se levèrent pour soulever le chaudron.»

La différence, exprimée en français par l'usage de deux temps différents (et accessoirement ici par un changement de voix), l'est en ossète par l'emploi de deux verbes dont l'un dérive de l'autre par l'addition d'un préverbe: *fycyn* «subir la cuisson», *sfycyn* «parvenir à l'état d'aliment cuit». Il en va de même avec des verbes comme *zonyn* «savoir» et *bazonyn* «apprendre», *tærsyn* «avoir peur» et *fætærsyn* «prendre peur». Le propre de l'ossète et des langues du même type est d'user de moyens lexicaux pour exprimer des sens aspectuels qui sont rendus dans d'autres langues par des procédés grammaticaux[6].

Le fonctionnement des préverbes en ossète a été excellement résumé par Thordarson: "The Ossetic preverb has a double function: 1) It determines in some way the meaning of the verb, focuses the attention on some point in the course of the action or process expressed by the verb ... 2) The preverb has a grammatical function, distinguishing the perfective from the imperfective aspect ... In its aspectual function the

[6] Inversement, dans une langue à aspect grammaticalisé comme le français, le choix du «temps» peut infléchir le sens lexical du verbe: *il sut, il eut peur* signifient le plus souvent *il apprit, il prit peur.*

preverb may, at least to some extent, lose its semantic content, appearing as an «empty» marker of aspect only. As a rule, however, the preverb adds some semantic element to the verb, although this element can be difficult to define or to paraphrase. From the historical, as well as from the synchronic, point of view the aspectual (grammatical) function must be regarded as secondary, being derived from the function of determinacy (the semantic function)."[7]

En d'autres termes, le système de l'aspect en ossète est plus lexical que grammatical.

5. Récapitulons. Le persan et le pashto ont l'un et l'autre des distinctions aspectuelles entièrement grammaticalisées. Mais les deux systèmes sont différents par la nature de l'opposition, par son sens et par sa place dans le système verbal:

- l'opposition est en persan entre un aoriste qui présente le procès comme un bloc et un duratif qui en exprime la durée interne, en pashto entre un perfectif qui implique un terme et un imperfectif qui n'implique rien;
- s'il y a une affinité évidente entre l'aoriste persan et le perfectif pashto comme entre l'imperfectif pashto et le duratif persan, l'opposition joue dans les deux langues en sens inverse: le terme marqué est en persan le duratif, en pashto le perfectif;
- en persan l'opposition prend place dans un système comprenant quatre paradigmes aspectuels *parallèles,* aoriste, duratif, progressif, parfait[8]; en pashto elle se combine avec presque tous les «temps et modes», c'est-à-dire qu'elle *croise* les autres oppositions.

Quant à l'ossète, il se différencie profondément du persan et du pashto, puisque l'aspect n'y est que fort peu grammaticalisé.

Les trois langues cependant dérivent d'un même état de langue. La forme la plus ancienne du vieil-iranien, celle qu'attestent les gâthâs de l'Avesta, conserve le système qu'on restitue pour l'indo-européen, où un «présent» s'oppose à un aoriste (et à un parfait). Mais dès le vieil-iranien tardif, en vieux-perse et en avestique récent, ce système est détruit,

[7] F. Thordarson, "Preverbs in Ossetic", *Monumentum Georg Morgenstierne,* II, Leiden 1982 (Acta Iranica 22), 251-261, cf. p. 251.

[8] Cf. G. Lazard, "L'inférentiel ou passé distancié en persan", *Studia iranica* 14, 1985, 27-42; tableau du système p. 41.

l'aoriste ayant disparu[9]. D'autre part il existait en vieil-iranien tout un ensemble de préverbes qui devaient exprimer diverses nuances aspectuelles. L'ossète a conservé et revivifié deux ou trois de ces anciens préverbes, en a développé de nouveaux et s'est ainsi doté des moyens dont il use pour exprimer l'aspect.

C'est également à partir des préverbes que le pashto a bâti son système. Le préfixe *wə-*, instrument principal du perfectif, est sans doute un ancien préverbe, qui a perdu toute valeur lexicale et a été spécialisé dans cette fonction grammaticale.

Quant au système persan, il résulte d'une évolution plus poussée. Le préfixe *be-*, probablement identique à l'origine au *wə-* du pashto, a pu jouer un temps un rôle aspectuel, mais il a pris ensuite une valeur purement modale. En revanche une particule adverbiale a donné naissance au préfixe *mi-* et à la catégorie du duratif, recréant ainsi une opposition entre aoriste et duratif qui rappelle curieusement le système du plus ancien vieil-iranien et de l'indo-européen.

60, rue Henri-Barbusse *Gilbert Lazard*
75005 Paris

[9] Cf. J. Kellens, *Le verbe avestique,* Wiesbaden 1984, conclusion p. 431-433.

MAURICE LEROY

NOTULES ARMÉNO-IRANIENNES

Une des caractéristiques fondamentales de l'arménien classique est la part prépondérante que prend, dans la formation des noms, le procédé de la composition; à la suite des remarques décisives faites à ce sujet par Meillet dès 1914[1], Benveniste avait justement noté que «en tant que procédé morphologique, la composition est bien plus développée en arménien que dans d'autres langues anciennes, en latin par exemple, et surtout elle reste productive» et il constatait que la principale raison qui a conduit à développer la composition nominale en arménien est la pauvreté de la dérivation[2].

Un autre facteur qui a façonné de manière originale la structure de l'arménien est le rôle considérable qu'y a joué l'influence iranienne. Soumise pendant de nombreux siècles, avec de rares périodes d'indépendance, à une tutelle iranienne – qu'il s'agisse des Mèdes ou des Achéménides, des dynasties arsacide ou sassanide – l'arménien a vu entrer dans son vocabulaire un nombre d'emprunts tel que les premiers comparatistes s'y sont trompés et l'ont considéré comme un dialecte iranien; il a fallu l'article décisif publié par Hübschmann en 1877 pour en démontrer de façon incontestable l'autonomie[3]. Cette confusion était d'autant plus explicable qu'il est arrivé fréquemment que certains éléments iraniens

[1] Ant. Meillet, *De la composition en arménien* dans *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris,* t. XVIII (1914), pp. 245-270.

[2] Ém. Benveniste, *Le développement des mots composés en arménien classique* dans *Revue des études arméniennes* NS, t. IV (1967), pp. 1-14.

[3] Nous avons insisté à diverses reprises sur le rôle important joué par l'iranien dans la constitution de l'arménien classique; voir en dernier lieu *Emprunts iraniens dans la composition nominale en arménien classique* dans *Revue des études arméniennes* NS, t. XVII (1983), pp. 51-72.

empruntés se sont grammaticalisés et ont été employés avec la simple valeur d'un préfixe ou d'un suffixe.

C'est sur deux cas de ce genre que nous nous proposons de revenir ci-après en espérant que la modeste contribution que constituent ces notules auront au moins le mérite de témoigner de notre amicale admiration pour l'éminent linguiste et iranisant auquel elles sont dédiées.

1

Préfixes négatifs hérités et empruntés

C'est sous la forme du degré zéro *$n̥$- que la négation indo-européenne **ne* a été utilisée par l'arménien comme préfixe privatif selon un procédé que l'on retrouve dans la plupart des langues de la famille: véd. *a(n)-*, hitt. *an-*, gr. ἀ(ν)-, v. sl. *ę*, lat. *en-*, got. *un-*, etc. Le nombre de composés formés avec *an-* – aboutissement arménien de i-e *$n̥$-[4] – est considérable pour ne pas dire illimité puisque ce type de formation est resté productif dans toute l'histoire de la langue; on le trouve aussi bien dans des composés de détermination: *asun* «doué de parole, raisonnable»/*an-asun* «animal» (comparer pour le sens gr. anc. τὰ ἄλογα «les animaux», gr. mod. ἄλογο «cheval»), *iraw* «juste»/*an-iraw* «ἄδικος», que dans des composés de possession: *baw* «fin, terme»/*an-baw* «infini», *mit* «esprit»/*an-mit* «ἄφρων», ou encore avec, comme second terme, un nom verbal, soit de sens actif: *an-gēt* «ignorant» (*git-em* «je sais», cf. *gēt* «savant»), soit de sens passif: *an-arar* «incréé» (*arar-i* aoriste de *aṙnem* «je fais», cf. *arar* «œuvre, action»).

Si, parmi les composés à premier terme négatif, les formations en *an-* l'emportent de loin en fréquence, plusieurs autres types n'en ont pas moins été productifs.

La négation *oč'* – pour laquelle on n'a pas proposé d'étymologie sûre mais une origine iranienne est exclue[5] – est employée comme préfixe négatif sous la forme réduite proclitique *č'-*[6]: *gēt* «savant»/*č'-gēt* «igno-

[4] Rüdiger Schmitt, *Grammatik des Klassisch-Armenischen mit sprachvergleichenden Erläuterungen* (Innsbruck, 1981), p. 53.

[5] H. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, t. I (Leipzig, 1897), p. 481; H. Adjarian, *Hayerēn armatakan baṙaran* [*Dictionnaire étymologique arménien*], rééd. (Érévan, 1971-1979), t. III, pp. 561-562.

[6] Cf. R. Schmitt, *o. c.*, pp. 42, 162.

rant», *bari* «bon»/*č'-bari* «mauvais», *uteli* «comestible»/*č'-uteli* «non comestible», *kendani* «vivant»/*č'-kendani* «non vivant», etc.; la langue philosophique a largement utilisé ce procédé: *goy* «l'être»/*č'-goy* «le non-être», notamment dans la traduction des textes grecs: *ēr* «ὃ ἦν»/*č'-ēr* «ὃ οὐκ ἦν», etc.

Le préverbe *apa-* «loin de, à l'écart de», emprunté à l'iranien (v. p., av., phl. *apa-*) a été utilisé par l'arménien pour former des composés à premier terme négatif, du type *hawat* «foi»/*an-hawat* «infidèle» mais nous ne reviendrons pas ici sur ces nombreuses formations que nous avons eu l'occasion d'analyser par ailleurs[7].

Un autre préfixe employé en arménien avec valeur négative est *t-* qui, issu de **tu-* (le *-u-* est tombé en syllabe non accentuée), continue le préfixe péjoratif i-e **dus-* qui se retrouve en skr. *duṣ-*/*dur-*, en gr. δυσ-, en v. irl. *do-*, en got. *tuz-* ainsi que, on le verra dans un instant, en iranien. En face de *geł* «beauté», on a *t-geł* «laid» (traduisant σαπρός en *Eph.* 4:29); en face de *k'un* «sommeil», on trouve la forme suffixée *t-k'n-akan* «qui ne dort pas»; à côté de *an-gēt* «ignorant» que nous venons de citer, on a avec le même sens *t-gēt.* L'élément **xur* de *t-xur* «triste» se retrouve dans l'adjectif suffixé *xr-ax* (<**xur-ax*) «joyeux» ainsi que dans la forme parallèle *ur-ax* «même sens» dans laquelle le *x-* initial est tombé, vraisemblablement par dissimilation, d'où conservation du *u-* à l'initiale devant consonne simple[8].

Or, l'iranien a lui aussi hérité de ce préfixe: v. p. *duš-* (*duš-karta-* «mal fait»)[9], av. *duš-* ou *duž-* (*duš.manah-* mais gāth. *duž.manah-* «à la mauvaise pensée, hostile»)[10] qui a survécu sous les mêmes formes et avec le même sens en pehlevi et en persan (*duš-man* «ennemi»)[11].

L'arménien a emprunté à l'iranien plusieurs composés à premier terme *duš*/*ž-* dont certains étaient inanalysables, tels *džox-k'* «enfer» qui représente un étymon iranien **duž-ahva* (av. *daož.ahva-* phl. *dōšaxᵛ*) «mauvaise existence»[12]; *džxem* «méchant», phl. *duš-xēm* (*xēm* «caractère,

[7] Maurice Leroy, *Les composés arméniens à premier terme apa-* dans *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste* (Paris, 1975), pp. 367-373.

[8] Ant. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique,* 2ᵉ éd. (Vienne, 1936), pp. 20-21; R. Schmitt, *o. c.,* pp. 42-43.

[9] Roland G. Kent, *Old Persian* (New Haven, 1950), p. 192.

[10] J. Duchesne-Guillemin, *Les composés de l'Avesta* (Liège-Paris, 1936), pp. 40-41.

[11] H. S. Nyberg, *A Manual of Pahlavi,* t. II (Wiesbaden, 1974), pp. 68-69.

[12] Nyberg, *o. c.*, p. 65.

nature»)[13]; *džuar* «difficile, désagréable», phl. *duš-xᵛār* (*xᵛār* «agréable»); *dsrov* «blâme», phl. *dus-srav* «mal famé» < **duš-srav* (*srav* «réputation»)[14].

Dans quelques cas, la dentale sonore initiale est devenue sourde aspirée au contact de *š*: *tʿšuaṙ* «malheureux», phl. *duš- xᵛarr(ah)* (*xᵛarrah* «gloire, éclat»); *tʿšnaman-kʿ* «insulte», phl. *duš-nām* (*nām* «nom»); *tʿšnami* «ennemi», phl. *duš-man* (cf. av. *manah-* «esprit»)[15], ce dernier terme ayant en outre connu une métathèse des deux nasales, peut-être sous l'influence du précédent qui est assez proche pour le sens.

Bien que, dans les exemples que nous venons d'énumérer, le second terme ne fût pas reconnaissable en arménien, on ne pouvait hésiter sur la valeur péjorative du premier comme le montre le fait qu'à côté de *tʿšuaṙ* on a créé, avec le préfixe arménien *čʿ-*, la forme de sens équivalent *čʿuaṙ* alors que **uaṙ* n'a aucune existence indépendante. D'ailleurs, dans un composé comme *dž-kam-ak* «mal disposé» emprunté à l'iranien, cf. phl. *duš-kām* «même sens», dont le second terme, phl. *kām* «volonté» était passé en arménien avec le même sens sous la forme du plurale tantum *kam-kʿ*, la valeur de *dž-* ne pouvait faire de doute et c'est ce qui a amené ce préfixe à entrer en composition avec des seconds termes proprement arméniens (*echt-armenisch* selon la terminologie de Hübschmann) comme *dž-pateh* «inconvenant, déplacé» (*pateh* «opportun, favorable»), *dž-mit* «de mauvaise humeur» (*mit* «esprit»), *dž-goh* «mécontent» (*goh* «content»).

Il est arrivé aussi que le *d-* initial se soit assourdi comme dans *tž-goh* qui fait couple avec *dž-goh,* ou encore dans *tž-gin* «déprécié» (*gin* «prix, valeur») ou *tž-goyn* «décoloré» (*goyn* «couleur»).

On voit donc ici une fois de plus à quel point l'influence iranienne a joué en introduisant en arménien non seulement de nombreux mots du vocabulaire courant mais encore des éléments qui se sont grammaticalisés sous la forme de préfixes et ont, de plus, été employés concurremment avec les formes héritées. Car on constate que dans de nombreux cas, ces diverses formations, héritées ou empruntées, ont coexisté, contribuant à

[13] Hübschmann, *o. c.*, pp. 141-142.

[14] Cf. Hübschmann, *o. c.*, p. 145; Nyberg, *o. c.*, p. 68. Le pehlevi a assimilé *-šs-* en *-ss-* d'où le *-s-* de l'arménien; quant au *-a-* iranien, il a passé à *-o-* au contact de la labiale subséquente.

[15] Nyberg, *o. c.*, p. 68.

donner au lexique arménien une richesse qui évoque le foisonnement qu'a connu le vocabulaire du français médiéval. C'est ainsi que, dans ces formations à préfixes négatifs (*an-, t-, č'-* hérités, *dž-/t'š-/tž, apa-* empruntés), nous trouvons fréquemment des doublets, voire des groupes de trois ou quatre formes qui, le plus souvent, n'offrent pas de différences de sens appréciables. En nous bornant aux textes de l'époque classique, relevons quelques-unes de ces formes alternantes:

an-bari/č'-bari «mauvais» (*bari* «bon»);

an-kar/t-kar/api-kar[16] «faible» (*kar* «force»);

goyn «couleur» ne s'adjoint pas moins de quatre préfixes négatifs pour former des composés: *an-goyn/t-goyn/dž-goyn/tž-goyn* qui ont tous la même signification: «décoloré, pâle»;

an-baxt/dž-baxt «infortuné» (*baxt* «fortune»);

an-pateh/dž-pateh «inconvenant, déplacé» (*pateh* «opportun, favorable»);

an-goh/dž-goh/tž-goh «mécontent» (*goh* «content»);

an-gin/tž-gin «inestimable» (*gin* «prix»);

an-hawat/apa-hawat «infidèle» (*hawat* «foi»);

an-jayn/apa-jayn «muet» (*jayn* «voix»);

an-ǰan/apa-ǰan «négligent, paresseux» (*ǰan* «effort, travail»);

an-šuk'/apa-šuk' «sans gloire, vil» (*šuk'* «gloire, pompe»);

an-hark/apa-hark «exempt d'impôt» (*hark* «impôt»);

an-t'oyn/apa-t'oyn «non toxique» (*t'oyn* «poison»);

an-gorc/apa-gorc «désœuvré, inutile» (*gorc* «travail»);

am-parišt ou *am-barišt/dž-parist* «impie» (le simple **parišt* n'est pas attesté, cf. phl. *parist-ātan* «adorer»; l'arm. *paštawn* «culte, adoration» repose sur **parštawn* < iran. partic. moyen **parištamna-*)[17];

an-gēt/t-gēt «ignorant» (*git-em* «je sais», *gēt* «savant»); *an-git-ut'iwn/t-git-ut'iwn* «ignorance»; *t-git-ank'/č'-git-ank'* «même sens»;

an-hawan en face de la forme suffixée *č'-hawan-oł* «incrédule» (*hawanim* «je crois»);

an-vnasakar «inoffensif» mais l'abstrait correspondant est *č'-vnasakar-ut'iwn* «innocence» (*vnasakar* «nuisible»).

---

[16] La forme *api-*, à côté de *apa-*, repose sur le phl. *apē-*, lui-même forme élargie < **apāi-* < **apa-ăi-*; cf. M. Leroy, *Les composés arméniens à premier terme apa-* (cf. ci-dessus n. 7), p. 372.

[17] P. Horn, *Grundriss der neupersischen Etymologie* (Strasbourg, 1893), pp. 66-67; Adjarian, *o. c.*, t. IV, pp. 23-24; Nyberg, *o. c.*, p. 151.

Dans le cas des doublets que nous venons d'énumérer, il est difficile de déterminer ce qui a pu guider le choix du rédacteur. L'examen du vocabulaire de l'Ancien et du Nouveau Testament nous laisse sur notre faim: *anhark* et *apahark* sont attestés chacun une fois mais on ne voit pas pourquoi *anpateh* apparaît six fois et *džpateh* une seule. Il y a même parfois des disparités peu compréhensibles; ainsi, la Concordance relève dix-sept emplois de *tgēt* contre six de *angēt* alors que pour l'abstrait correspondant la proportion est inversée: on lit en effet quatre fois *tgitut'iwn* et dix-huit fois *angitut'iwn.*

Mais la langue a pu aussi utiliser ces formations concurrentes avec une intention de différenciation sémantique.

Si *č'-astuac* (*astuac* «dieu») signifie «faux dieu», *an-astuac* est employé dans le sens de «athée» tandis que l'abstrait «athéisme» est rendu par *ap-astuac-ut'iwn*;

an-ašxarh-ik (*ašxarh* «terre, monde») signifiant «étranger» se distingue de *č'-n-ašxarhik*[18] «surnaturel, divin»;

an-kam (*kam-k'* «volonté») «qui est sans volonté» est différent de *dž-kam-ak* «mal disposé» tandis que *č'-kam-ut'iwn* signifie «manque de volonté».

On trouve 42 attestations de *t-kar* (*kar* «force») dans les Livres Saints au sens général de «faible, impuissant» (ainsi *Matth.* 26:41 *hogis yawžar ē bayc' marmins tkar* «τὸ μὲν πνεῦμα πρόθυμον, ἡ δὲ σὰρξ ἀσθενής») tandis que *an-kar* n'apparaît qu'une seule fois mais c'est dans l'acception de «impossible»: *Matth.* 19:26 *i mardkanē ankar ē* «παρὰ ἀνθρώποις ἀδύνατόν ἐστιν».

Notons encore que *an-ban* (*ban* «parole») est employé dans le sens de «animal» (de même que *an-asun* que nous avons cité précédemment) et diffère donc de *apa-ban* «sans réponse, coupable»; en face de *an-jeṙn* (*jeṙn* «main») «qui n'a pas de mains» figure *apa-jeṙn* au sens de «pauvre, indigent».

---

[18] Le *-n-* de *č'-n-ašxarh-ik* est un élément de liaison semblable à celui qu'on trouve dans *yayt-n-i, nax-n-i* (cf. Ant. Meillet, *Altarmenisches Elementarbuch,* Heidelberg, 1913, p. 35) ou au *-m-* intercalé dans certains composés formés par redoublement comme *aɫx-a-m-aɫx, arh-a-m-arh,* etc. (cf. Maurice Leroy, *Le redoublement comme procédé de formation nominale en arménien classique* dans *La place de l'arménien dans les langues indo-européennes,* éd. Leroy-Mawet, Bruxelles, 1986, pp. 71-72); d'autre part, la nasale de la forme parallèle *an-ašxarh-ik* a pu aussi avoir une influence.

2

Le suffixe multiplicatif *-patik*

Les multiplicatifs sont caractérisés en indo-européen par des formations diversement attestées selon les langues; on a, par exemple, d'une part le type skr. *sa-kr̥t* «une fois», v. sl. *dŭva kraty* «deux fois», d'autre part celui que présentent le gr. ἁπλόος/ἁπλοῦς, le lat. *simplex,* le got. *ainfalþs* «simple», etc.

En arménien, à côté de quelques cas isolés[19], on trouve essentiellement des formations à l'aide des suffixes *-kin* et *-patik.* Pour le premier, dont l'origine reste peu assurée[20], citons *me-kin* (<**mi-a-kin*) «simple», *kr-kin*[21] «double», *erekʻ-kin* «triple», *čʻorekʻ-kin* «quadruple», *hge-kin* «quintuple», *vecʻ-kin* «sextuple», *ewtʻne-kin* «septuple», *tasne-kin* «décuple».

Mais la formation la plus usuelle et qui est restée vivante en arménien médiéval et moderne[22] est celle qui utilise le suffixe *-patik*: *erk-patik* «double», *eṙ-a-patik* «triple», *kʻar-a-patik* «quadruple», *hing-patik*[23] ou *hng-a-patik* «quintuple», *ewtʻn-patik* «septuple», *tasn-patik* ou *tasn-a-patik* «décuple», *yisn-a-patik* «cinquante fois», *hariwr-a-patik* «centuple», *hazar-a-patik* «mille fois», *biwr-a-patik* «dix mille fois» ou

---

[19] Comme *-ki* dans *miaki* «simple», *erkaki* «double», *eṙaki* «triple», ou encore *-wor*; ce dernier, nom verbal de *berem* «je porte», valeur encore bien reconnaissable dans des composés comme *tʻag-a-wor* (*tʻag* «couronne») «qui porte la couronne», c'est-à-dire «roi» ou *tig-a-wor* (*tēg* «lance») «δορατοφόρος» est devenu un suffixe extrêmement productif qui, en se généralisant, a pris des acceptions de plus en plus éloignées du sens original: c'est ainsi que nous le trouvons aussi employé pour former des multiplicatifs: *eresn-a-wor* «trente fois», *vatʻsn-a-wor* «soixante fois», *hariwr-a-wor* «cent fois», *hazar-a-wor* «mille fois», *biwr-a-wor* «dix mille fois».

[20] L'explication de L. Mariès – *-kin* serait né par fausse coupe de *krkin* «double» lui-même issu de **rki-rki-no* < **dwi-dwi-* – reste séduisante; voir en dernier lieu M. Leroy, *Le redoublement* . . . (cf. ci-dessus n° 18), p. 67, n. 19.

[21] A noter que *krkin* lui-même est employé comme suffixe multiplicatif dans *cʻorekʻ-krkin* «quadruple» et *hing-krkin* «quintuple».

[22] Cf. par exemple J. Karst, *Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen* (Strasbourg, 1901), p. 223; Art. Abeghian, *Neuarmenische Grammatik, Ost- und Westarmenisch* (Berlin-Leipzig, 1936), p. 51; Fr. Feydit, *Manuel de langue arménienne (Arménien occidental moderne)* (Paris, 1969), p. 163.

[23] Dans des cas de ce genre comme dans plusieurs autres que nous avons énumérés précédemment, le maintien du *-i-* en syllabe non accentuée comme l'absence du *-a-* de liaison (qui marque la soudure des deux termes en un mot simple) indiquent que la locution est encore sentie comme un juxtaposé.

«de nombreuses fois» (souvent employé au sens indéterminé de gr. μυρίοι, lat. *sescenti*); à cette liste, ajoutons *bazm-a-patik* «πολλαπλασίων» formé sur *bazum* «beaucoup».

On n'a pas proposé d'explication satisfaisante de *-patik*[24] mais, ici aussi, l'iranien peut intervenir. On connaît en effet en vieux-perse une pré- ou postposition *patiy* (correspondant à l'av. *paiti* et à l'homér. ποτί) qui se construit avec l'accusatif dans le sens de «vers, pour, contre» mais qui est surtout employée avec valeur multiplicative: on lit dans la grande inscription de Darius à Bisutun *patiy hyāparam* (DB III, 64-65) «de nouveau, une fois de plus», littér. «pour la seconde fois» (< *hya* et *apara-* «suivant, second», cf. skr. *apara-* «même sens») et aussi (DB III, 43) *hyāparam ... patiš* (avec *-š* adverbial); ce sens multiplicatif apparaît encore plus nettement avec les noms de nombre: dans le même texte, en effet, on relève trois emplois de *patiy duvitīyam* (DB II, 37-38, 57; III, 77) «pour la deuxième fois» et un de *patiy çitīyam* (DB II, 43) «pour la troisième fois»[25].

On conçoit donc que *patiy* ait pu passer en arménien dans la masse considérable des emprunts faits à l'iranien; comme il était surtout employé avec des noms de nombre, acquérant ainsi une valeur multiplicative, il s'est, muni de la caractéristique *-k,* spécialisé, concurremment avec d'autres suffixations (essentiellement *-kin*), comme suffixe multiplicatif sous la forme *-patik*; la finale *-ik*, qui sert notamment à former des diminutifs, a été fort productive et par là s'est souvent banalisée et a été utilisée sans connotation particulière[26].

On pourrait objecter qu'entre le vieux-perse et l'arménien il nous manque un chaînon car, si le mot est bien attesté en moyen iranien (prépos. *pat,* adv. *patiš*)[27], c'est avec le sens ancien «en, dans, sur» et non pour indiquer la multiplication. Mais les cas sont nombreux où l'arménien continue une forme de l'ancien iranien qui n'est plus attestée en

[24] Cf. J. Greppin, *Classical Armenian Nominal Suffixes* (Vienne, 1975), pp. 46, 126-127.

[25] Ant. Meillet et Ém. Benveniste, *Grammaire du vieux-perse,* 2e éd. (Paris, 1931), pp. 228, 233-234; R. Kent, *o. c.*, pp. 121, 122, 126. A noter que *apara-* (proprement comparatif en *-ra* formé sur *apa-,* préfixe de séparation) qui, dans le Meillet-Benveniste figurait encore avec un astérisque (pp. 158, 235), a été relevé dans l'inscription de Xerxès à Persépolis publiée en 1936: *tuva kā hya apara* (XPh 46-47) «toi, qui que tu sois, qui viendras ensuite» (jusqu'alors, on ne connaissait que le neutre *aparam* employé adverbialement).

[26] Meillet, *Altarmenisches Elementarbuch* (cf. ci-dessus n. 18), p. 32; Greppin, *o. c.*, pp. 98-99.

[27] Cf. Nyberg, *o. c.*, pp. 153-157.

moyen-iranien ou en iranien moderne (nous avons, récemment encore, attiré l'attention sur des mots comme *višap, varagoyr, paregawt, ...*)[28]: c'est là un aspect aujourd'hui bien connu des rapports entre l'iranien et l'arménien auxquels la présente étude ne fait qu'apporter une confirmation complémentaire.

Avenue du Roi-Chevalier 30 *Maurice Leroy*
1200 Bruxelles

[28] Dans notre article sur les emprunts à l'iranien cité à la note 3, nous avons eu l'occasion de rappeler sur ce point les recherches de nos prédécesseurs et nos travaux antérieurs; on pourra, en dernier lieu, se reporter à l'excellent exposé, muni d'un bon recensement bibliographique, de Rüdiger Schmitt, *Iranisches Lehngut im Armenischen* dans *Revue des études arméniennes* NS, t. XVII (1983), pp. 73-112.

Jan Peter Locher

NOMINALE DETERMINATION UND BASIS-FOCUS-GLIEDERUNG

Probleme der Umsetzung vom Litauischen ins Deutsche Texte von Mieželaitis, Bložė und Patackas*

Die Erfassung der Syntax natürlicher Sprachen in kommunikativer Hinsicht, d.h. unter dem Gesichtspunkt der funktionalen Satzgliederung bzw. der Strukturierung in *Thema* und *Rhema* – oder umfassender jetzt: in *základ* und *ohnisko,* d.i. *Basis* und *Focus* – hat sich seit den entscheidenden Impulsen von Mathesius 1924 ss.[1] ganz im Sinne von seinen Forschungsbereichen vor allem in der Slavistik und Anglistik zu einer weitverzweigten Forschungsrichtung entwickelt. Dies bezeugen, vertretend für eine Vielzahl von Untersuchungen, Arbeiten wie zuletzt jene von Keijsper 1985 oder Sgall 1986 mit ihren Bibliographien.

Ein Aspekt, der dabei bis heute eher nur marginal Berücksichtigung gefunden hat, ist jener der nominalen Determination im Rahmen der Basis-Focus-Fixierung, wie sie besonders die Konfrontation zweier syntaktischer Systeme in der Übersetzung aus einer Sprache ohne grammatikalisierten Artikel in eine andere *mit* solchem Artikel erkennen lässt. Die vorliegende, hier nur im Abriss vorgestellte, Untersuchung möchte Probleme und Lösungsansätze vorführen, die sich in solcher Perspektivik bei der Übersetzung vom Litauischen ins Deutsche ergeben. Sie schliesst

* Überarbeiteter Text eines Vortrags, der am 10. Oktober 1985 in Vilnius gehalten wurde. [Les caractères voulus n'étant pas disponibles, l'imprimeur a dû noter par un point souscrit le signe diacritique correspondant à l'ancienne nasalisation lituanienne. La rédaction des *Cahiers* regrette ce défaut typographique et prie les lecteurs, notamment lituanophones, de bien vouloir l'en excuser.]

[1] Dazu jetzt die umfassende Bibliographie in Mathesius 1982, 477–513.

methodisch an die Untersuchungen an, die vom Verf. erstmals 1983 in einem Vortrag in Stockholm vorgelegt worden waren.[2] Ambrazas hat 1982 gezeigt, dass erst in der modernen Schriftnorm des Litauischen eine klare Dominanz der Wortordnung SPO gegeben ist. In Weiterführung des Stockholmer Ansatzes bleibt die Überprüfung ihrer determinativen Implikationen in einem parallelen Textbereich dringend erwünscht. Wir benutzen dabei Kriterien, welche Sgall und Mitarbeiter für eine analoge Norm-Wortordnung SPO im heutigen Tschechisch erarbeitet haben.[3] Als Grunderfahrung gilt dort, dass das Verb die Grenze zwischen *základ* (Basis) und *ohnisko* (Focus) markiert (Sgall, Hajičová, Buráňová 1980, 16). Mit Gladrow 1979, 31 ss. ist weiter in Rechnung zu stellen, dass einer referentiellen Setzung grundsätzlich die generelle Auffassung oder Perspektivik gegenübersteht und dass darüber hinaus im Norm-Ohnisko die referentielle, merkmalhafte Determination im Deutschen durch den partikularisierenden unbestimmten Artikel *(ein, eine, ein)* erfolgt (Gladrow 1979, 58 ss. und 124 ss.).

Das zugrundeliegende originale Textkorpus besteht aus litauischen lyrischen Texten, das heisst Aussagen mit schwach ausgeprägter referentieller Konditionierung. Die Frage nach Art und Intensität möglicher determinativer Implikationen stellt sich darum besonders deutlich: Die der Lyrik innewohnende Tendenz zur subjektiven Autonomie der Aussage lässt systemimmanente syntaktische Bezüge und Eigenschaften deutlicher hervortreten, als dies bei Vorliegen einer starken, auf aussertextliche Vorgaben verweisenden referentiellen Einbettung der Fall wäre wie etwa in nichtliterarisch konditionierter Normprosa.

Die analysierten Texte – sie stammen alle aus den sechziger und siebziger Jahren des 20. Jahrhunderts – umfassen mehrere Gedichte drei verschiedener Autoren, die in bewusster Ergänzung zu den Textmustern der Stockholmer Analyse erneut andere determinative Einbettungen der zu untersuchenden Aussage erwarten lassen:

Eduardas Mieželaitis (*1919) vertritt in seiner anthropologisch-kosmischen Dichtung aus dem Umkreis des 1962 erschienenen Poems *Žmogus* („Der Mensch") eine Poetik, in der das lyrische Subjekt demiurgisch eine ganze Erscheinungswelt hervorbringt, ihr dann entgegentritt

[2] Vortrag Stockholm, Juni 1984: Probleme der nominalen Determinierung. Schriftliche Fassung im Druck.

[3] Grundlegend Sgall, Hajičová, Buráňová 1980. Weiterführende Ergänzungen in Sgall (ed.) 1984, darin besonders Plátek, J. Sgall, P. Sgall 1984, 63–97, bes. 72.

oder in ihr aufgeht und trotzdem als „ich" fassbar bleibt.[4] *Vytautas Bložė* (*1930) vermittelt umgekehrt eine episierende Sicht der Welt, in welcher das lyrische *aš* fast völlig zurücktritt, so dass der Leser über seine Stellung nur Vermutungen anstellen kann, unabhängig davon, ob die evozierten Ereignisse oder Erfahrungen als Objekt vorgegeben oder aber in der dichterischen Imagination allein beheimatet erscheinen.[5] *Gintaras Patackas* (*1951) schliesslich lässt seinen Adressaten nicht im Zweifel, dass seine Welt im Grunde immer eine offensichtlich objektiv vorgegebene und zugleich auch eine solche der idealtypischen Imagination seines lyrischen Subjekts ist, das zum Text Distanz hält. Eine derart kühne Ausgewogenheit wird freilich erst in *Pergamento kriauklė* („Pergamentmuschel"), 1985 wirklich erreicht; in Patackas' erster Gedichtsammlung *Atleisk už audrą* („Vergib mir das Gewitter") von 1976 erscheint sie eher „gesetzt" als völlig selbstverständlich impliziert.[6]

Mieželaitis. Im Gedicht *Upelis* („Bach"), 1964 in *Lyriniai etiudai* erschienen, wechseln in durchaus charakteristischer Manier[7] syntaktisch und zugleich in hohem Masse musikalisch-rhythmisch generierte Verse mit einem Mittelteil in Prosa. Das lyrische Subjekt ist Windungen eines Flüsschens entlanggezogen – Mieželaitis bestätigt diese Leseart, die der Leser schon hat antizipieren können, am Schluss des zweiten Rahmenstücks in Versen ausdrücklich mit der Signatur... *jų balso / klausausi / aš*... „Ihrer Stimme lauschte/ich..." Doch mitten auf diesem Gang ist das lyrische Ich offensichtlich stehen geblieben und entdeckt nun einen Unterwasser-Mikrokosmos. Er ist in einer Syntax festgeschrieben, welche sich durch den natürlichen Redefluss auszeichnet, den Areška 1983, 153 für Mieželaitis' klassische Nach-Žmogus-Periode als charakteristisch erkannt hat:

> vandens sidabre – maurelių giria, kur mūro pilaitėje kaip karalaitė gyvena sraigė ir nieko neveikia: iškėlusi racijos ūsų anteną, klauso informacijos visą dieną; praplaukia pro pilį ir grimzta į gylį ir saliutuoja laivai undinei sraigei, povandeniniai dygliukų laivai: pro pilį praeina jis – lydekos laineris...[8]

[4] Jetzt Areška 1983, 134–183, bes. 150 s.

[5] Vgl. Areška 1983, 330–333.

[6] Anders akzentuiert Areška 1983, 440–442.

[7] So auch z.B. wieder im meditativen Zyklus *Pasaka* (1980), wo allerdings nur schwer auszumachen bleibt, ob Prosapartien Verse umrahmen oder umgekehrt.

[8] Mieželaitis 1964, 36 s.

In *vandens sidabre – maurelių giria* kommt die Nominalaussage, wie längst zur Norm geworden, ohne die ein Vorhandensein lexikalisch bestätigende Fixierung durch eine sogenannte Kopula *yra* aus[9], es entfällt also das nach Sgall et al. 1980, 16 in der Normwortordnung Subjekt-Prädikat-Ergänzung Thema und Rhema bzw. *základ* und *ohnisko* trennende verbale Element des Prädikats. Trotzdem ist die binäre Gliederung so evident, dass über die Zuordnung von *vandens sidabre* = vorgegebener oder zurückverweisender *základ* und von *maurelių giria* = *ohnisko* kein Zweifel aufkommen kann – ganz im Sinne der in einer szenischen Einführung völlig geläufigen Umkehrung der Wortfolge *S P* in *P S* nach dem Muster von *(Es) war einmal ein König...* Wir werden also im Sinne der Erfahrung von Gladrow 1979, 124 s. zunächst interpretieren „im Silber des Wassers ist *ein* Wald von Entengrütze" und analog in der Fortsetzung für *(giria), kur mūro pilaitėje kaip karalaitė gyvena sraigė* setzen „...wo in einem aufgemauerten Bürglein wie ein Königstöchterlein lebt eine Schnecke...". Hier ist freilich zu bedenken: *kur... gyvena sraigė* ist mit Blick auf seinen Platz im Text, d.h. die Funktion im Textablauf nicht mehr eindeutig szenische Einleitung, in welcher das Subjekt in Endposition ohne Nachdruck partikularisiert verstehbar ist[10], im Gegenteil: *gyvena sraigė* leitet eine ganze Reihe von analog gegeneinander gestellten Akteuren ein, die in bewusster Kolonendposition durchaus mit Nachdruck gesetzt erscheinen: Auf *gyvena sraigė* folgt parallel *pro pilį laivai* – sogar epiphorisch wiederholt und damit zusätzlich determiniert in *povandeniniai dygliukų laivai,* dann ebenfalls epiphorisch sehr klar determiniert *praeina jis – lydekos laineris,* schliesslich nicht in eigentlicher Endstellung, dafür trotzdem erneut epiphorisch verdoppelt... *laumžirgis – žalias malūnsparnis – tupia;* dann wieder... *šoka baletą balta lelija: kilnoja koją baleto gėlė, diriguoja žaloji varlė* usw. Die einzelnen Akteure von *sraigė* bis *varlė* und darüber hinaus determinieren einander gegenseitig in der Aufzählung auf ganz natürlich Weise. Wir werden darum von *sraigė* bis *varlė* und weiter deutsch durch den bestimmten Artikel determinieren. Die Wortordnung ist zwar auch hier eine unverkrampft, selbstverständlich natürliche. Trotzdem überlagert sich dieser Grundvoraussetzung ein für Mieželaitis immer wieder konstitutiver, übergreifender Gesichtspunkt: Die kleinen Wasserlebewesen im Mikrokosmos des Baches

[9] Dazu jetzt auch Stepanov 1985, 4–13 mit reicher Bibliographie.

[10] Im Sinne der zitierten Feststellung „Es war einmal ein König..."

verkörpern eine Welt voll bestimmter Funktionen und Bezüge, nicht anders als es der Mensch im Sinne des exemplarischen Poems *Žmogus* auch tut. Auch hier erfasst das lyrische Subjekt im dahinströmenden Wasser des kleinen Flusses die Phänomene in einer vorgegebenen, darum determinierenden und gleichzeitig generell gültig gesehenen Bezogenheit. Deren Sinnstiftung geht letzlich auf das in absoluter Endposition des Gedichtes markierte *aš* „ich" zurück. Diese vorbestimmte, übergreifende Funktionalität der einzelnen Phänomene ist in einer Artikel-Sprache wie dem Deutschen durch den bestimmten Artikel zu fixieren: da lebt *die* Schnecke Königstochter vor sich hin, ziehen *die* Stichling-Unterseeboote salutierend vorbei, es fährt seinen Linienschiff-Kurs *der* Hecht, über dem Binsenwald setzt sich die Wasserjungfer mit ihren Helikopter-Motoren nieder usw. Die hier wie im Regelfall bei Mieželaitis aus einer dominierenden, präsupponierten Sicht des *aš* erwachsene Determination überlagert eine natürliche Thema-Rhema- bzw. *základ-ohnisko*-Gliederung zwanglos und eindrücklich. Ein solcher Befund liesse sich quer durch das reife Werk des Mieželaitis belegen[11].

Es sei allerdings keineswegs verschwiegen, dass im Spätwerk des Dichters eindeutig Ansätze auszumachen sind, in welchen die vorgegebene Konditionierung und Determinierung der Dinge durch das *ego,* das *aš* des lyrischen Subjekts in Frage gestellt wird, wie z.B. in einzelnen Gedichten des Zyklus *Asimetrija*[12], in welchen die determinierende Funktionszuteilung durch ein demiurgisches *aš* nicht mehr gewährleistet ist. Bezeichnend, dass z.B. in Gedicht Nr. 6 vom Globus, der gegen das Chaos zurückrollt, das *ego* des lyrischen Subjekts die Sicht der Dinge nicht mehr determiniert, sondern Weltzerfall selbst erleidet: *Negerai darai, pasauli! Baisiai negerai. De- / liriumiškas šio pasaulio galas* man *sapnuojas* „Du tust übel, Welt! Schändlich übel. De- /lirisches Weltende träumt mir / ..." und *Asimetrija pakirto* man *rankas ir kojas* – „Asymmetrie hieb Hände und Füsse mir ab..." Das Weltende bietet sich völlig autonom dar – *sapnuojas* –, die Opposition zwischen *základ* und *ohnisko* verliert hier ihre Funktionalität: bezeichnenderweise steht anstelle von *galas man sapnuojas* „Ende träumt mir" nicht ein logisch letztlich unangemessenes *sapnuoju galą* im Sinne von „ich erträume ein Ende": das mediale bzw. passive Genus entdeterminiert.

[11] Z. B. in *Viltys* „Hoffnungen" aus *Iliuzios bokštas*, Mieželaitis 1973, 201–203 usw. oder *Situacija* aus *Aleliumai*, Mieželaitis 1974, 107–115 oder *Vėjo malūnas* „Windmühle", ib. 116–121 usw.

[12] Mieželaitis 1983, 3–11.

Bložė. Die determinative Einbettung erfolgt aus einer Gegenposition zu jener des klassischen Mieželaitis heraus. Ein Text wie *Skalvių žemėse*[13], „Im Lande der Skalvier"[14] lässt jeden vorgegebenen Impuls eines demiurgischen, Funktionen zuordnenden lyrischen Subjekts vermissen. Da ist kein formal den Phänomenen ihren Platz zuweisendes Prinzip *aš* „ich", das der Welt prometheisch oder auch mit dem Mute der Verzweiflung gegenüberberträte. Die Dinge erscheinen vielmehr autonom, von einem höchstens indirekt, implikativ miteingebrachten *ego* in Bruchstücken festgeschrieben. Damit hängt zusammen, dass das für die determinative Qualität einer Aussage in hohem Mass verantwortliche finite Prädikat bisweilen nur in Andeutungen zu erfassen ist und darum innerhalb eines Aussagefragments nur bedingt determinative Zuweisungen erlaubt.

Konkret: Die einleitende Strophe

> skalvių žemėse / nuo eglių kvapo / nuo piliakalnio / nuo vandens – –
> „im Skalvierland (eigentlich weniger determiniert: in den Landstrichen der Skalvier), vom Fichtenduft her, vom Burghügel, vom Wasser her – –"

entlässt den Leser in ein Bündel vermeintlich determinierter, faktisch kaum determinierbarer Frühzeitassoziationen und lässt diesen mit seinen Vermutungen allein, es seien z.B. die szenischen, einleitenden Angaben Hinweis auf eine Feststellung „in den Landstrichen der Skalvier, vom Fichtenduft, vom Burghügel her..." *wehe eine Stimme auf uns zu und sie sei zu erhören.* Wir können, da selbst ein Prädikat offensichtlich fehlt, determinierende Zuordnungen nicht vollziehen. Die Dinge und erst recht Handlungen und Ereignisse werden auf ihre diffus wahrnehmbare Autonomie zurückgeworfen. In der Tat: Die zweite Strophe setzt, so scheint es, ganz anderswo ein. Ihre Aussagen wirken so, als wären Gegenstände (*puodai,* „Töpfe") und ein kollektives Subjekt durch einen Anruf schon erreicht, durch eine Erwähnung schon fixiert worden:

> jau tušti, be giesmių / įkapių / nusiplaukime / nuo širdies karčius pelenus
> „sind schon leer, über ihnen ertönen keine Litaneien, / die Grabspendentöpfe (*jau tušti, ... puodai:* so epiphorisch determiniert) / waschen wir und denn / die bittere Asche vom Herzen"

---

[13] Bložė 1971, 10.

[14] Ein altes baltisches *ethnos*, vgl. Zinkevičius 1984, 289–282.

Wenn wir unter solchen Bedingungen deutsch lexikalisch determinieren, d.h. *„die* bittere Asche vom Herzen" für *nuo širdies karčius pelenus* setzen, dann deshalb, weil wir uns auf ein intuitives, Hypothesen setzendes, übergreifendes Verständnis berufen: Das ganze Gedicht mag dann als ein Aufruf zu verstehen sein, beim Aufsuchen der archäologischen und imaginativ vorgestellten Überreste der *tėvų tėvai,* unserer Vorväter, emotionsfrei (*nusiplaukime / nuo širdies karčius pelenus*) zu uns selbst zu finden *išsilaisvinkit iš savęs:* „befreit euch von euch selbst!" Nur von daher lässt sich in einem Satz wie *nusiplaukime / nuo širdies karčius pelenus „die* bittere Asche" als die uns längst, bekannterweise, bedrükkende Asche verstehen – so im Gegensatz zu den Grundregeln der Basis-Focus-Analyse im Sinne von Sgall und Gladrow, die hätten partikularisieren lassen: „waschen wir uns denn / □□ bittere Asche vom Herzen".

Der weitere Verlauf des Gedichts zeigt erneut deutlich, dass das Fehlen einer finiten Verbalform in Prädikatsfunktion nur schwach ausgebildete Determinativität mit sich bringt. In *skalvių žemėse / tas nykus užmirštas kvapas // jau keltas...* wird deutlich, dass besonders eine prädikativ gesetzte passive Partizipialaussage die mit ihr zusammengehenden Nomina nur beschränkt zuzuordnen vermag. Dies bestätigt indirekt, dass umgekehrt das Subjekt in unserer Aussage, offensichtlich kompensatorisch, durch demonstratives *tas* zusätzlich lexikalisch determiniert erscheint. Im Deutschen ist darum zusätzlich explikativ zu fixieren mit Hilfe der finiten Kopula: „im Lande der Skalvier *ist* / dieser schauerliche vergessene Duft / schon emporgestiegen".

Wir brechen die Einzeldarstellung hier ab und stellen fest: Nur übergreifendes, aufs Ganze der Aussage bezogenes Verständnis ermöglicht uns, in einer lyrischen Aussage, in welcher weder ein zentrales, sinnstiftendes Subjekt, noch eine in ihren Voraussetzungen klar eingebettete Handlung oder ein funktionell entsprechendes Ereignis vorgegeben sind, Abstufungen der Determinativität – im nominellen wie im verbalen Bereich – einigermassen überzeugend zu fassen. Zugegeben: Bložė ist nicht überall so allusiv. Doch selbst in ihrem äusseren Ablauf so nachvollziehbare, vermeintlich einsehbare balladeske Gedichte wie *Toli nuo kunigaikščio,*[15] „Fern vom Fürsten", entziehen sich in ihren entscheidenden Aussagen einer zum vornherein eindeutigen Partikularisierung

[15] Bložė 1971, 20–21. Analoge Beobachtungen liessen sich machen in *Polifonijos,* Bložė 1981 oder *Žmonės,* „Menschen", Bložė 1984 passim.

und damit auch Determinierbarkeit des eigentlichen Geschehens. Warum kommt es in dieser Ballade überhaupt zum erzählten Mord? Blożė lässt diese Frage explizit offen, überlässt den Leser bloss Ahnungen: ist der Niedergeschossene ein Verräter oder ein Spion des Fürsten oder sind die beiden Musketensoldaten Verräter am Fürsten? Für jede Lesart scheint es Argumente zu geben. Damit entfällt freilich auch die Möglichkeit sicherer Determinierungen oder Indeterminierungen im Rahmen einer Analyse auf Thema-Rhema- bzw. *základ-ohnisko*-Basis. Die determinativen Zuordnungen bleiben daher in hohem Grade hypothetisch.

Patackas. Die mittlere Position, die im Hinblick auf determinative Einbettung dieser Autor zwischen Mieželaitis und Blożė einnimmt, ist wie oben S. 129 angedeutet, dadurch gekennzeichnet, dass der referentielle Horizont zweifach bestimmt wird. Die Bezugnahme auf eine von aussen vorgegebene Welt und eine subjektiv so und nicht anders gewollte Sicht, d.h. Aspekte der Welt als dichterischer Imagination halten sich hier die Waage.

Typisch sind bei Patackas Aussagen wie z.B. zu Beginn des Gedichtes *Taika,*[16] „Frieden":

> ... O aš savaip įsivaizduoju taiką: / Berniukas rankoj siūlo galą laiko – / Skraidina baltą aitvarą erdve, / Ir prijaukintas debesis jį vejas / Tarytum miniatūrinis tramvajus...
>
> „... Doch ich stelle mir Frieden so vor: / Ein Knabe hält das Ende einer Schnur in der Hand – / Lässt einen weissen Drachen im Raume fliegen, / Und eine gezähmte Wolke jagt ihm nach / Wie eine Miniatur-Strassenbahn..."

Įsivaizduoju taiką liesse von den Normansätzen nach Gladrow und Sgall bei neutraler Gewichtung der Aussage eigentlich erwarten: „... ich stelle mir *einen* Frieden so vor: / Ein Knabe hält das Ende der Schnur in der Hand fest – / ...", worauf das Bild der bekannten Kinderidylle beschworen wird, die freilich sehr rasch ins Gegenteil umschlägt: *Žolėj svirplių kulkosvaidžiai kalena* „Im Gras trommeln die Maschinengewehre der Grillen" und etwas später *Į širdį sminga žvilgsnis kaip kulka* „Ein Blick bohrt sich ins Herz wie eine Gewehrkugel" und man fragt sich: ist *das* Frieden? Der Schluss zeigt, dass über den partikulären Anlass hinaus eigentlich vom Frieden generell die Rede ist. Wir sind darum gehalten, in einem zweiten Durchgang zu entpartikularisieren und zu sagen „... Doch

[16] Patackas 1976, 16.

ich – offensichtlich im Gegensatz zu anderen, deren Vorstellungen mit jenen des *ich* nicht zusammenfallen – stelle mir □□ Frieden (also ohne partikularisierendes *einen*) so vor…" Analog werden wir für *Berniukas rankoj siūlo galą laiko* modifizieren: Trotz der durchaus merkmalhaften Endstellung des Verbs im Litauischen, die einen Augenblick lang erwägen lässt, ob denn die Aussage in Vers 2, da *vor* dem Prädikat, nicht Thema bzw. *základ* sein müsste – was die Wiedergabe von *siūlo galą laiko* durch „hält *das* Ende *der* Schnur" zur Folge hätte – ist doch deutlich: Auch in Zeile 2 dominiert noch der Charakter einer szenischen Einleitung (im Sinne der oben zitierten Formel *Es war einmal* ein *König* usw.), so dass eine Umwertung im Sinne der Generellsetzung sich noch nicht aufdrängt. Von der Schnur oder dem Faden her ist auf den sprichwörtlichen Kinder-Drachen noch nicht mit Sicherheit zu schliessen. Wir werden daher sagen müssen „Ein Knabe hält *das* Ende *einer* Schnur in *der* Hand". „*Das* Ende" und „in *der* Hand" sind thematisch tatsächlich vorgegeben, denn „*ein* Ende *einer* Schnur in *einer* Hand" würde so viel Partikularisierung voraussetzen, dass ein kontrastives Gegenstück nach Art von „in einer Hand *und in der zweiten*…" dringlich erforderlich wäre.

Anders liegt die Situation im übernächsten Vers. *Ir prijaukintas debesis*… liegt schon an der Grenze zwischen szenischer Einführung und thematischer Vorgabe. Man könnte durchaus erwägen, ob nicht zu setzen wäre „Und *die* gezähmte Wolke jagt ihm nach" – dies nun auch im Sinne einer von Patackas bewusst so und nicht anders determinierten Erzählperspektivik. Subjektiv neige ich zur Ansicht, dass in *Ir prijaukintas debesis,* besonders dank des einleitenden, einen weiteren Satz parallel setzenden *Ir* immer noch eine nachklappende szenische Einführung dominiert und deshalb zu übertragen wäre „Und *eine* gezähmte Wolke jagt ihm nach".

Die hier im Modellfall vorgeführten Beobachtungen liessen sich leicht im weiteren Verlauf des Gedichts erhärten – ebenso wie in anderen lyrischen Texten des Patackas.[17]

Wir halten in der Zusammenschau fest:

Die vorgegebenen litauischen Aussagen in lyrischer, d.h. tendenziell autonomer oder referenzarmer, kommunikativer Perspektive lassen Indi-

[17] Z. B. in *Ikaras*, Patackas 1976, 31, *Nebaigtas pokalbis su Istorija*, „Nicht zu Ende geführtes Gespräch mit der Geschichte», ib. 35 oder *Tvanas*, „Die Flut", ib. 42.

katoren eben dieser Perspektivik erfassen dank der Umsetzung in einen deutschen Metatext, dessen obligatorische lexikalisierte Nominaldetermination im Artikel ermöglicht, die subtilen Qualitäten kommunikativer Strukturierung im Litauischen, fussend auf Beobachtungen zur litauischen Basis (*základ*)–Focus (*ohnisko*) Gliederung wie in einem Vergrösserungsverfahren zu erkennen. Deutlich wird:

1. Eine Vorwegbestätigung der methodischen Vorgaben. Die Übertragung der Ansätze von Sgall und Gladrow hat sich wie schon in der Stockholmer Voruntersuchung[18] quer durch verschiedene syntaktische Kodierungen bewährt. Die von Ambrazas für frühere Sprachepochen des geschriebenen Litauisch nachgewiesene Wortordnung Subjekt – Objekt – Prädikat schlägt offensichtlich nicht durch.
2. Der schwach ausgebildete referentielle Horizont scheint auch innerhalb einzelner Aussagen nicht nur eine autonome, sondern auch eine generelle Kodierung zu fördern.
3. Mit verstärkter Rückbildung referentieller Aussagequalität hängt die Beurteilung einer im wesentlichen grammatikalisierten Nominaldetermination wie im Deutschen zunehmend von einer übergeordneten, gesamtheitlichen Kommunikationsperspektivik ab.
4. Die poetische Syntax des *Mieželaitis* einer klassischen *Žmogus*-Zeit (sechziger Jahre) ermöglicht zunächst mit ihrer offensichtlich dominant referentiellen Kodierung – ganz in Sinne eines „natürlichen" Erzählflusses (Areška) eine Fixierung der nominalen Determination in der deutschen Übersetzung im Sinne der Normaussage, zwingt aber in einem zweiten Durchgang regelmässig zu bedenken, ob nicht exemplarische Erhebung in eine generelle Ebene der Aussage in Rechnung zu stellen ist – mit all den Konsequenzen für die deutsche Artikelsetzung, weil die Welt als Objekt immer auch als Emanation des ständig demiurgisch aktiven lyrischen Subjekts verstanden wird.
5. Jene des *Bložė* erweist sich dagegen als erstaunlich unlyrisch, weil nicht bloss die Zurücknahme oder Abschwächung des lyrischen Subjekts als Aussage generierendes Prinzip festzustellen ist, sondern auch in hohem Grad das Fehlen finiter Funktion und Focus zuordnender Verbalaussagen. Nominale Determination erscheint unter solchen Voraussetzungen als hochgradig autonom und punktuell, d.h. von Fall zu Fall verankert. Bei der Umsetzung in einen grammatika-

[18] Anm. 2.

lisierten Metakode, wie jenen des Deutschen, ist Schritt für Schritt neu zu setzen, ohne dass eine übergreifende Aussageperspektivik sich ordnend aufdrängt.

6. Alle Anzeichen weisen darauf hin, dass sich die Aussagen bei *Patackas* zwischen den oben beschriebenen syntaktischen Polen bewegen. Zunächst narrativ einfach hingestellte Begebenheiten und Erfahrungen erweisen sich wie im Modellfall *Taika* trotz des Fehlens eines wirklich dominierenden lyrischen Subjekts als wohl idealtypisch gemeint und darum im deutschsprachigen Metakode öfter generell zu verstehen als es die litauischen Satzaussagen als solche – d.h. autonom für sich allein genommen – nahelegen könnten.
7. Die einzelnen poetischen Kodes übergreifend, lassen sich als Wirkungs- und Messbereiche für Indikatoren der syntaktischen Determination im Rahmen eines *zăklad-ohnisko*-Ansatzes im Litauischen wie im Deutschen erkennen – hier festgeschrieben mit Hilfe alternativer Pole:

- faktische Aussetzung eines handelnden Subjekts im Text vs. dessen Implikation,
- finite Verbalaussage vs. infinite, z.B. in partizipialen syntaktischen Einheiten,[19] in sog. Nominalaussagen,[20]
- affirmative vs. negative Aussagen,[21]
- Normwortordnung vs. aktualisierende „Inversionen",
- anaphorische und epiphorische Fixierung vs. autonome Parataxe;

auf anderer Ebene:

- satzübergreifende thematische Zentripetalität, d.h. zentrale inhaltliche Bezogenheit mehrerer Aussagen vs. allusive Reihung von Assoziationen.

Unsere Untersuchung legt weiter nahe, dass, mindestens im Ansatz, litauische Syntax dem jeweilen zweiten Pol innerhalb dieser Paradigmen von Indikatoren stärker zuneigt als jene eines möglichen deutschen Äquivalents, das stärker analytisch und relationell fixiert erscheint.[22] Deter-

[19] Z. B. in *Pokalbis apie metamorfozę*, „Unterhaltung über Metamorphose", Patackas 1976, 19.

[20] Vgl. *Bodlero naktis*, „Baudelairesche Nacht", Patackas 1976, 26 s.

[21] ib.

[22] Z. B. Ansätze zu consecutio temporum; im Grunde pleonastische Besitzzuweisungen u.ä.

minierung erfolgt im Litauischen offensichtlich verstärkt mit Hilfe textsyntaktischer Basis (*základ*)–Focus (*ohnisko*)–Vorgaben und deren Reflexen in der Wortordnung.

Quellenrain 35 *J. P. Locher*
CH 3063 Ittigen/Bern

Bibliographie

Ambrazas, V. Žodžių tvarka ir baltų kalbų sakinio tipo rekonstrukcija, *in:* Baltistica, Vilnius, 18, 2, 1982, 100-118.
Areška, V. Lietuvių tarybinė lyrika, Vilnius 1983.
Blažė, V. Žemės gėlės, Vilnius 1971.
— Polifonijos, Vilnius 1981.
— Žmonės, Vilnius 1984.
Gladrow, W. Die Determination des Substantivs im Russischen und Deutschen, Leipzig 1979.
Keijsper, C.E. Information Structure. With examples from Russian, English and Dutch, Amsterdam 1985.
Mathesius, V. Jazyk, kultura a slovesnost, Praha 1982.
Mieželaitis, E. Žmogus, Vilnius 1962.
— Lyriniai etiudai, Vilnius 1964.
— Upelis, *in:* Mieželaitis 1964, 36-37.
— Iliuzijos bokštas, Vilnius 1973.
— Aleliumai, Vilnius 1974.
— Pasaka, Vilnius 1980.
— Asimetrija, *in:* Pergalė, Vilnius 1983, 10, 3-11.
Patackas, G. Atleisk už audrą, Vilnius 1976.
— Pergamento kriauklė, Vilnius 1985.
Plátek, M., Sgall, J., Sgall, P. A dependency base for a linguistic description, *in:* Sgall 1984, 63-97.
Sgall, P. (ed.) Contributions to Functional Syntax, Semantics and Language Comprehension, Amsterdam, Philadelphia 1984.
Sgall, P., Hajičová, E., Buráňová, E. Aktuální členění věty v češtině, Praha 1980.
Sgall, P. Vlastní téma, diatéma a stupně dynamičnosti, *in:* Slovo a slovesnost, Praha, 47, 1986, 3, 193-207, mit umfangreicher Bibliographie.
Stepanov, Ju.S. Lit. *yra,* rus. *(on) i est', in:* Baltistica, Vilnius, 21, 2, 1985, 4-13, mit reicher Bibliographie.
Zinkevičius, Z. Lietuvių kalbos kilmė (Lietuvių kalbos istorija, 1), Vilnius 1984.

Anhang

LITAUISCHE ORIGINALTEXTE UND EINE DEUTSCHE ÜBERSETZUNG

Mieželaitis, Eduardas

1. *Upelis*

... palauke,
palauke,
palauke
atplaukia,
atplaukia,
atplaukia
vingiuotas,
raitytas
žalčiukas –
upelis,
upokšnis,
u–pe–liu–kas:

vandens sidabre – maurelių giria, kur mūro pilaitėje kaip karalaitė gyvena sraigė ir nieko neveikia: iškėlusi racijos ūsų anteną, klauso informacijos visą dieną; praplaukia pro pilį ir grimzta į gylį ir saliutuoja laivai undinei sraigei, povandeniniai dygliukų laivai; pro pilį praeina jis – lydekos laineris: viršum švendrių miško, tiesiai į upę, laumžirgis – žalias malūnsparnis – tupia; žalioje lapo rampoje vandenyje šoka baletą lelija: kilnoja koją baleto gėlė, jai diriguoja žalioji varlė; sietuvoje sustoti negali apskritoji vandens patefono plokštelė: ji blizga ir sukas saulei į taktą – skambus upeliukas, į muzikos, raktą surizgęs, kartoja smuikų balsą – groja man valsą, groja valsą, –

pro kojas,
pro kojas,
pro kojas
vyniojas,
vyniojas,
vyniojas
upokšnis,
upiūkštis,
upelis –
kaip magne-
tofono
juostelės,

kuriose
įrašyta
štrausų
ilgiausių,
skamblausių,
gražiausių
valsų –
jų balso
klausausi
aš...

Mieželaitis 1964, 36-37

Bach

... am Rand des Feldes,
Feldesrande,
Feldesrand
fliesst durchs Land,
hin durchs Land,
durchs Land dahin
sich schlängelnd,
sich windend,
Natter, sich ringelnd
der Bach,
das Bächlein,
das Bach – ge – rin – gel:

im Silber des Wassers – Wälder von Entengrütze, wo in einem aufgemauerten Bürglein wie ein Königstöchterlein die Schnecke lebt und gar nichts tut: sie hat die Fühlhörner ihrer Ratio als Antenne ausgestreckt und hört den ganzen Tag Information; es schwimmen an der Burg vorüber, senken sich in die Tiefe und salutieren vor der Schneckennixe Boote, kleine Stichlings-Unterseeboote; an der Burg zieht es vorbei – das Linienschiff Hecht; über dem Binsenwald, geradeswegs über der Wasserfläche lässt sich grüner Mühlflügel, die Wasserjungfer nieder; auf grüner Blattrampe im Wasser tanzt Ballett die weisse Lilie; es hebt ihren Blumenfuss die Balleteuse, sie dirigiert der grüne Teichfrosch; an der tiefsten Stelle kann nicht stillstehn die kreisende Platte des Wassergrammophons; sie flimmert und dreht sich für die Sonne im Takt – klingendes Bächlein, wirr in den Notenschlüssel verhängt, wiederholt der Geigen Ton – spielt mir Walzer, spielt Walzer

im Gleichmass,
im Gleichmass,
im Gleichmass

sich windendes Nass,
windendes Nass,
windendes Nass,
zieht das Bächlein,
der Bach
durchs Land
wie des Ton–
bandgerä–
tes Band,
worauf ein–
gespielt sind
Straussischste
längste,
klingendste,
schönste
Walzer –
ihrer Stimme
lauschte
ich, lauschte…

2. 6

Iš chaoso mėlynosios paukštės išriedėjęs
Kaip kiaušinis – šis gaublys vėl rieda į chaosą.
Stumia asimetrijos binomo išradėjas
Jį hirosimišką keptuvę. Ar sustos? A –
tėnų Partenono, Trojos ar Halikarnaso,
Tebų, Karnako, Ninevijos ir Babilono
Liekanos bei atminimas jau pirštu pagraso.
Bet jis smunka asimetriškai gilyn tolyn. O –
megos, t. y. kiaušinio, gaublio ar mėnulio
Formos paskutinė graikų alfabeto raidė
Vis artėja – nebedaug beliko iki nulio.
Negerai darai, pasauli! Baisiai negerai. De-
liriumiškas šio pasaulio galas man sapnuojas –
Lyg matyčiau Holbeino Bilder des Todes klišę.
Asimetrija pakirto man rankas ir kojas –
Tarsi Maratono čempionui finiše..

Mieželaitis, Asimetrija, 1983, 8

6

Aus dem Chaos wie ein Ei des Blauen Vogels
heruntergerollt rollt dieser Globus zurück ins Chaos.
Es stösst ihn der Erfinder des Asymmetriebinoms

In den Hiroshima-Schmortiegel. Wird er stillstehen? A –
thens Parthenon, Troja und Halikarnass,
Theben, Karnak, Ninive und Babylon –
Trümmer, mahnender Fingerzeig, sich ihrer zu erinnern.
Doch er gleitet asymmetrisch in die Tiefe fernab. Des O –
mega, d. h. des Eis, des Globus und des Mondes
Form, letzter Buchstabe des griechischen Alphabets
Kommt näher und näher – es fehlt nicht mehr viel bis Null.
Du tust übel, Welt! Schändlich übel. De –
lirisches Weltende träumt mir,
Als sähe ich einen Abklatsch von Holbeins *Bildern des Todes.*
Asymmetrie hieb Hände und Füsse mir ab,
Einem Marathonläufer im Finish…

Bložė, Vytautas

***

skalvių žemėse
nuo eglių kvapo
nuo piliakalnio
nuo vandens – –

jau tušti, be giesmių
įkapių puodai
nusiplaukime
nuo širdies karčius pelenus

ryto prieblandoj. Štai geležtė. Apgraibom
išsilaisvinkit iš savęs
prieš užmigdami
tėvų tėvai

skalvių žemėse
tas nykus užmirštas kvapas

jau keltas juos kelia į čia
ir kraujo žaizda
virš galvų
lyg suplėšytas nuometas

Bložė 1971, 17

***

im Lande der Skalvier
vom Fichtenduft her
vom Burghügel
vom Wasser – –

sind schon leer, über ihnen ertönen keine Litaneien
die Grabspendentöpfe
waschen wir uns denn
die bittere Asche vom Herzen

in der Dämmerung des Morgens. Sieh – eine Klinge. Tastend
befreit euch von euch selbst
ehe entschlafen
die Vorväter

im Lande der Skalvier ist
dieser schauerliche vergessene Duft

schon emporgestiegen und sie zieht er nach
und die blutige Wunde
an den Schädeln ist
wie eine zerrissene Haube

Patackas, Gintaras

Taika

... O aš savaip įsivaizduoju taiką:
Berniukas rankoj siūlo galą laiko –
Skraidina baltą aitvarą erdve,
Ir prijaukintas debesis jį vejas
Tarytum miniatiūrinis tramvajus,
Įkrautas aukšta, vaikiška srove.

Srovena virš gelsvų gėlynų dujos,
Tačiau visur atsilapoja durys,
Išleisdamos svečius – sudie, sudie.
Žolėj svirplių kulkosvaidžiai kalena.
... O tas malūnsparnis – kaip pelikanas
Ant kalno, zoologijos sode.

Nuo saulės bombų slepias į pavėsį
Ministrai ir gražutės pardavėjos.
Į širdį sminga žvilgsnis kaip kulka.
... Ir tyko mūs Istorija lyg spąstai,
Uždavus painų uždavinį spręsti,
Kodė kaip tik dabar yra taika.

Patackas 1976, 16

Frieden

... Doch ich stelle mir Frieden so vor:
Ein Knabe hält das Ende einer Schnur in der Hand –
Lässt einen weissen Drachen im Raume fliegen,
Und eine gezähmte Wolke jagt ihm nach
Wie eine Miniatur-Strassenbahn,
Aufgeladen mit Kinder-Hochspannungsstrom.

Es strömen Gase über gelbliche Blumengärten,
Dennoch werden überall Türen aufgeschlagen,
Lassen die Gäste hinaus – lebt wohl, adieu.
Im Gras trommeln die Maschinengewehre der Grillen.
... Doch dieser Hubschrauber dort gleicht einem Pelikan
Auf seinem Berg, im zoologischen Garten.

Vor den Bomben der Sonne verstecken sich im kühlen Schatten
Minister und hübsche Verkäuferinnen.
Ein Blick bohrt sich ins Herz wie eine Gewehrkugel.
.. Und es liegt auf der Lauer die Geschichte, gleich einer Falle,
Hat uns die verwickelte Aufgabe zu lösen gegeben,
Weshalb gerade jetzt Frieden sein soll.

O. Masson

LE MOT ΔΟΥΜΟΣ «CONFRÉRIE» DANS LES TEXTES ET LES INSCRIPTIONS

Un mot rare δοῦμος, désignant une association religieuse et mystique, n'a été enregistré qu'en 1940 dans les *Addenda* du Liddell-Scott-Jones (même entrée dans le *Supplement* de 1968), avec un exemple littéraire et deux attestations épigraphiques. Cependant, le premier exemple figurait depuis bien longtemps dans la tradition de l'*Anthologie,* mais avait été occulté dès le XVI[e] siècle par des corrections, tandis que la première pierre portant notre mot avait été copiée vers 1830. *Habent sua fata vocabula.*

M'étant intéressé au δοῦμος il y a de nombreuses années[1], en raison de ses connexions avec la Lydie et Hipponax, j'essaierai ici d'en retracer l'histoire à travers des témoignages qui sont assez variés.

1. Témoignages littéraires.

a) Le premier document à étudier est une intéressante épigramme funéraire, *AP* VII, 222. Elle est l'œuvre du philosophe et poète Philodème de Gadara (environ 110-40 avant notre ère), et fut souvent commentée, en raison de plusieurs problèmes de texte et d'interprétation. En résumé, il s'agit d'un exercice littéraire[2], l'épitaphe d'une femme nommée Trygonion, adoratrice de la Mère des Dieux. Telle est la tradition, confirmée par le lemme du poème, et sur laquelle il n'y aurait pas à revenir si certains modernes n'avaient pas soutenu que la défunte se nommait

[1] Il fit l'objet d'un petit exposé présenté en 1946 à une des conférences d'Emile Benveniste, du temps où le jubilaire et moi-même étions assidus aux travaux de l'Ecole pratique des Hautes Etudes (IV[e] section).

[2] On ne voit pas pourquoi W. Peek l'a reproduit parmi les documents épigraphiques dans ses *Griech. Vers-Inschriften,* I, 706.

Tryphéra[3], et si l'on n'avait pas imaginé plus récemment qu'il ne s'agissait pas d'une femme, mais en réalité d'un eunuque «très efféminé» dont le poète aurait parlé en employant le féminin, conjecture tout à fait inutile, mais qui a séduit de bons esprits[4].

Le nom de la femme Τρυγόνιον, quoique peut-être unique, est très clair, comme diminutif de τρυγών «tourterelle» et du nom correspondant Τρυγών[5]; comparer Πλαγγόνιον «petite poupée», Σταγόνιον «gouttelette», etc.[6] Cette «voluptueuse», τρυφερά, était une adepte de plusieurs cultes «orgiaques», ceux de Cybèle ou de la Mère des Dieux (v. 4), de Kypris (v. 5), de Bacchos (v. 7), avec leurs mystères.

Ici intervient le v. 3, qui commence ainsi: ᾗ καλύβη καὶ δοῦμος ἐνέπρεπεν «à laquelle plaisaient la chapelle (de Cybèle?)[7] et le *doûmos*». Or, toutes les éditions de l'*Anthologie,* jusqu'à 1957[8], ont remplacé le dernier mot par δοῦπος «tapage», correction attribuée à Scaliger († 1609), proposée aussi par Saumaise († 1653)[9]. Notre mot avait donc disparu[10].

Il reviendra au jour en 1898, lorsque sera publié le commentaire de l'épigramme présenté par K. Buresch[11], lequel disposait alors de deux exemples épigraphiques pour δοῦμος en Lydie: l'un (plus loin e)) découvert en 1830 à Maionia par Keppel, l'autre trouvé par lui-même (plus loin a)). Il justifiait ainsi pleinement le texte de l'*Anthologie.* Le thème fut repris plus tard par Louis Robert, qui fit en 1945 à Paris une communication[12] concernant notamment «le *doumos,* confrérie de la Mère des

---

[3] Il s'agit d'une épithète, non pas du nom propre. Cependant, cette version a été préférée par de bons critiques, tels Jacobs, ou plus tard Dübner. Du premier, le commentaire détaillé est toujours précieux: *Anthologia Graeca,* VIII (1799), 242-243.

[4] D'abord W. Paton, *Class. Rev.* 1916, 48, et dans son édition de l'Anthologie (collection Loeb); G. Luck, *Philologus* 100 (1956), 271-286; Gow–Page, *The Greek Anthology, The Garland of Philip,* 1968, I, 367 et II, 396.

[5] Bechtel, *Histor. Personennamen,* 591; *Attische Frauennamen,* 93, n. 1; cf. L. Robert, *J. Savants* 1971, 91.

[6] Bechtel, mêmes ouvrages, 599 et 114-115; le premier nom chez Chariton.

[7] Sens probable, déjà chez Jacobs, 243; voir aussi Buresch, cité n. 11, 63-64.

[8] H. Beckby, *Anthologia Graeca,* Munich (1957).

[9] Jacobs, 242-243 («etiam Jos. Scaliger in not. mst.»).

[10] H. Estienne, dans son *Thesaurus,* pensait à un allongement métrique de δόμος; de son côté, Toup songeait à κῶμος.

[11] *Aus Lydien. Epigraphisch-geographische Reisefrüchte...,* Leipzig, 1898, 58 sqq., surtout 62-66.

[12] *Rev. Et. Gr.* 58 (1945), p. xii (très résumé). Voir aussi *Hellenica* VIII (1950), 85, résumé d'un cours de 1942-43 (cette étude n'a jamais été publiée intégralement).

Dieux d'après les inscriptions de Lydie et de Thrace». Grâce à cette intervention, le mot a repris sa place dans les éditions du poème de Philodème[13], qui l'avait employé, probablement comme une *glôtta* érudite, au Ier s. avant notre ère.

b) L'histoire du second témoignage littéraire est assez complexe, mais nous entraîne plus haut, jusqu'au milieu du VIe s. En effet, on dispose d'un vers d'Hipponax, fr. 30 M, qui est connu par une citation tardive de Johannes Tzetzès, à travers deux manuscrits médiocres. Il se termine par la formule ἐν κατωτικῷ (sic) δούλῳ (sic). Chez les éditeurs du siècle dernier, il y eut deux propositions: soit écrire ἐν ... δούλῳ, ainsi Ahrens, en invoquant Hésychius δοῦλος· ἡ οἰκία ἢ τὴν ἐπὶ τὸ αὐτὸ συνέλευσιν τῶν γυναικῶν; soit corriger, ainsi Bergk, ἐν κασωρικῷ δόμῳ, en retrouvant un mot banal.

Cela n'était guère satisfaisant, et le lemme «δοῦλος» d'Hésychius était bizarre. C'est pourquoi, dans une première version de mon édition d'Hipponax (1943), je proposai d'expliquer de la même manière le «δοῦλος» d'Hipponax et celui d'Hésychius, en y retrouvant notre δοῦμος maltraité par les copistes. On aurait donc chez le poète ἐν ... δούμῳ, chez le lexicographe le nominatif (avec légère modification de l'ordre alphabétique). De même que le passage de Philodème fut très tôt «corrigé», le mot d'Hipponax fut défiguré par l'incompréhension des copistes et remplacé par un terme banal; même phénomène, à une étape indéterminable, dans la tradition d'Hésychius, chez qui le mot et son explication («réunion de femmes»...) doivent se rattacher à un commentaire hellénistique d'Hipponax pour le vers en question[14]. Plus tard, j'eus d'ailleurs le plaisir de constater que la même restitution de δοῦμος chez Hésychius avait été suggérée par J. Wackernagel (note manuscrite) et adoptée par K. Latte dans son édition de 1953[15]. Pour le fr. 30 d'Hipponax, ma correction a été acceptée notamment par Gow-Page, M. L. West, E. Degani: en dépit du mauvais état du fragment, il est d'ailleurs très probable que le mot s'appliquait déjà à quelque confrérie locale. Hipponax, poète né à Ephèse, bien informé de certaines réalités de

[13] Editions de Beckby et Gow-Page, citées plus haut.

[14] *Les fragments du poète Hipponax,* 122-123. Le mot précédent est difficile: κασωρικῷ Bergk, κατώγεῳ Meineke, etc.

[15] *Rev. Phil.* 1955, 289.

l'arrière-pays lydien, a dû l'emprunter à une langue de cette région, où plusieurs inscriptions nous conduisent plus tard.

2. Témoignages épigraphiques.

A. Lydie du Nord-Est. C'est dans ce canton de la Lydie, correspondant en partie à la Méonie des Anciens[16], que sont groupés une série de textes mentionnant le *doûmos*. Plutôt que de prendre l'ordre chronologique des publications[17], on suivra l'ordre topographique de P. Herrmann, dans le récent corpus des *Tituli Lydiae...*, *TAM* V. 1 (1981).

a) 179. Montagne appelée Toma, au-dessus de la rive Nord de l'Hermos. Dédicace découverte par Buresch, datée 172/3 de notre ère, sans nom divin, mais concernant une déesse[17a]. L. 2-3: προνοήσαντος τοῦ δούμου.

b) 449. Village Ayazviran, territoire de Maionia. Dédicace où est nommé un prêtre d'Artémis Anaïtis, trouvée par P. Herrmann. L. 2: Ὁ ἱερὸς δοῦμος.

c) 470a. Même région. Epitaphe, sans nom de divinité, trouvée par G. Petzl, L. 8-9: ὁ δοῦμος ὁ ἱερὸς καὶ ἡ φράτρα.

d) 483a. Même région. Epitaphe, sans nom de divinité. L. 5: ὁ ἱερὸς δοῦμος.

e) 536. Maionia. Dédicace à un Zeus local et à deux Mên. Première copie par le voyageur G. Keppel en 1830[18], d'où *CIG* 3439 et *LBW* 668, avec l. 2 ἱερὸς δοῦμος. C'est le premier témoignage épigraphique découvert: le parallèle avec 537, *CIG* 3438 et *LBW* 667, donnant la formule ἱερὰ συμβίωσις, a fait comprendre le sens de δοῦμος[18a].

Je ne connais actuellement pas d'autre exemple ailleurs en Lydie.

---

[16] Sur cette région, voir Ruge, RE, s.v. Maionia 1 (la région) et Maionia 2 (la ville du même nom, Menye, à l'est de Sardes).

[17] Ainsi dans la liste méritoire, mais aujourd'hui dépassée, de St. Wikander, *Feuerpriester in Kleinasien und Iran*, Lund, 1946, 1-7.

[17a] Cf. *Bull. Epigr.* 1968, 131: «... le nom de [Cybèle] ne figure pas dans la dédicace; l'attribution avait été déduite par Buresch de la localisation...»

[18] G. T. Keppel, *Narration of a Journey...*, II, Londres, 1831, 350-352 (texte de Leake, qui songeait à δόμος).

[18a] Comme le rappelle L. Robert, *J. Savants* 1983, 50, les termes *phratra, symbiôsis* et *hetaireia* se rapportent à la même institution.

B. Phrygie orientale (??).

a) Dans cette région, assez loin à l'Est de la Lydie, au site Kuyucak, entre Dorylaion et Nakolea, dans l'inscription *MAMA* V (1937), 183, une lecture δούμου proposée par W. M. Ramsay est probablement erronée[19] et le témoignage de ce fait irrecevable.

b) A Dorylaion même, on a retrouvé une inscription néo-phrygienne et grecque, 48 Friedrich. Dans la partie phrygienne, l. 7, une séquence ΔΟΥΜΘ a été lue δουμω par certains, en dernier lieu O. Haas[20], qui comprendrait *in ... tumulo.* Mais cette lecture n'est pas confirmée par d'autres arguments, et le sens postulé ne serait plus «association». Sur le problème de l'appartenance de δοῦμος au phrygien, voir d'ailleurs plus loin.

C. Pisidie.

Dans ce canton, au sud-est de la Lydie, au site de Beyşehir, une dédicace à la Mère *Ouegna* publiée en 1968 porte au début: Δο[ῦ]μος · οἱ περὶ Ερδιν ... καὶ Κοΐντον...[21]

D. Thrace, Serdica.

En quittant l'Asie Mineure, on trouve en Thrace, à Serdica, une inscription bilingue (latin et grec), datée sous Hadrien, en l'honneur de la Grande Mère des Dieux et d'Attis Menotyrannus. D'abord publiée par B. Filov en 1907, elle est reprise par G. Mihaïlov dans *IG Bulg.* IV, 1925. C'est la partie grecque (au verso), mutilée à gauche, qui après des listes où subsistent des noms de femmes, donne l. 20-21 [---- ἱε] ροῦ δούμου et [---- τα] ῖς μυστρίαις. Ce texte, malheureusement incomplet, est important, avec la même formule ἱερὸς δοῦμος qu'en Lydie et la mention de μύστριαι

[19] Elle était acceptée chez Wikander, o.c. 3-4, mais fermement repoussée dans *Bull. Epigr.* 1968, 131: «... la mention du doûmos y est très suspecte; ce n'est pas celle que les éditeurs ont préférée; nous dirons même qu'elle nous paraît exclue». On a plutôt [... ἀδελφι]-δοῦ μου *vel sim.*

[20] Notamment *Acta Antiqua Academ. Scient. Hungar.* 18 (1970), 38, avec une excellente photo d'estampage (pl. I).

[21] Publication par A. S. Hall, avec, dans *Bull. Epigr.* 1969, 575, l'indication que l'auteur a suppléé le mot sur le tirage à part.

«femmes mystes», mot inconnu ailleurs, qui confirme l'importance des femmes dans ces associations[22].

E. Scythie Mineure, Tomis.

Une inscription latine du territoire de Tomis, II^e ou III^e s. de notre ère, est probablement une dédicace à Cybèle, selon R. Vulpe[23]. On y trouve plusieurs fois la transcription latine *dumus:* l. 4-5 *Aur(elius) Valeria[nu]s pater dumi,* l. 6-7 *Fl(auia) Nona mater dumi,* l. 7-8 *sacratis dumi.* L'attribution à Cybèle ou à la Grande Mère, recommandée par l'éditeur, mais mise en doute par D. Pippidi, a été soutenue par L. Robert, qui écrivait: «Le rapport avec Cybèle est alors attendu...»[24].

F. Mésie, Novae.

Une inscription latine de Novae, en Mésie inférieure, du II^e s., concerne encore la Mère des Dieux[25]. C'est la dédicace d'un prêtre de cette divinité, *dendroforis* et *dumopiretis.* Les premiers ou δενδροφόροι sont bien attestés dans ce culte[26]; le second terme est un *hapax.* Il est raisonnable d'y reconnaître, avec L. Deubner, la juxtaposition de δοῦμος, *dumus,* et de *piretus* transcrivant πύραιθος, pour les πύραιθοι «adorateurs» ou plutôt «allumeurs du feu»[27], terme rare appliqué aux Iraniens par Strabon, 733.

On peut retrouver ici, avec Wikander[28], une preuve d'un syncrétisme opéré entre des cultes locaux d'Asie Mineure et les pratiques iraniennes qui sont attestées dans la même région.

On doit alors se demander quelle est l'origine de *doûmos* et à quelle langue de l'Asie Mineure occidentale il a pu être emprunté, à une date assez haute puisqu'il apparaît déjà chez Hipponax (milieu du VI^e s.).

---

[22] Voir par exemple la glose d'Hésychius citée plus haut, sous 1 b.

[23] R. Vulpe, dans *Akten des IV. Internationalen Kongresses für Griechische und Lateinische Epigraphik-1962,* Vienne, 1964, 411-420; ensuite D. Pippidi, «Cybèle ou Anaïtis» [en roumain], *Studii Clasice* 9 (1967), 226-228, avec *Bull. Epigr.* 1968, cité ci-dessous.

[24] *Bull. Epigr.* 1968, 131.

[25] G. Kazarow, *Arch. Anz.* 1927, 342-344; L. Deubner, *Jahrb. deutsch. Arch. Instituts* 44 (1929) 132-136.

[26] Liddell-Scott-Jones s.v., II, aussi dans le texte de Serdica déjà cité; G. Thomas, «Magna Mater and Attis», dans *Aufstieg und Niedergang der röm. Welt* XVII.3 (1984), 1529.

[27] Précision apportée par E. Benveniste, *J. Asiat.* 1964, 56-58.

[28] Wikander, *o.c.* 1, approuvant Deubner.

Le plus naturel est de regarder du côté de la Lydie: un «vieux mot lydien», disait déjà Waddington (en *LBW* 668). Effectivement, on trouve dans les inscriptions épichoriques de Sardes un radical *dum-* avec diverses désinences, notamment *dummś* dans l'inscription 22 Buckler, 2. Certains ont voulu y retrouver notre mot[29], tandis que d'autres considèrent *dum-* comme une conjonction, suivie de diverses particules[30], ce qui montre en tout cas à quel point l'interprétation des textes lydiens est encore peu avancée.

Une autre explication, plus répandue, consiste à considérer *doûmos* comme un emprunt au phrygien, ce qui ne serait pas impossible chez Hipponax. L'hypothèse, formulée d'abord par Fick et développée par Solmsen[31], ne trouve guère d'appui dans l'épigraphie phrygienne, l'exemple supposé à Dorylaion, ci-dessus B, b étant très fragile[31a]. Cependant, on voyait là la possibilité d'une étymologie indo-européenne, en rapprochant notamment le gotique *dōms* «jugement» et formellement le grec θωμός «tas», etc., et ces rapprochements ont été souvent acceptés[32].

Faute d'un élargissement de notre documentation, ces deux hypothèses demeurent fragiles. Une autre voie est peut-être possible, quoique purement théorique[32a]. On a vu plus haut que la majorité des témoignages épigraphiques de l'époque impériale ne se trouvent pas dans la Lydie centrale, autour de Sardes, mais dans la région de Maionia, au Nord-Est, c'est-à-dire dans l'ancienne Méonie. Or, nous savons, au moins par le témoignage explicite d'Hipponax, qu'il a existé une langue méonienne, distincte du lydien puisqu'il emploie précisément une fois l'adverbe μῃονιστί «en méonien» (fr. 3) et une autre le verbe λυδίζω au sens de

[29] R. Gusmani, *Lydisches Wörterbuch,* 1964, 99, renvoie à des articles de W. Brandenstein et P. Meriggi, qui reprenaient l'idée plus ancienne de W. H. Buckler, *Sardis* VI. II, Lydian Inscriptions, 1924, commentaire de 22; dans le supplément 1 à son *Wörterbuch,* 1980, Gusmani cite encore Meriggi, *Revue hittite* 72, 1963, 32 et 0. Carruba, *Athenaeum* 47 (1969), 55, lesquels n'apportent pas d'éléments nouveaux.

[30] C'est la position de Gusmani, *Wörterbuch* 99 sq., etc., en accord avec E. Vetter, *S. B. Wien* 232, 3 (1959) 26-28.

[31] Fick, *BB* 14 (1889) 51; Solmsen *KZ* 34 (1897) 53; cf. Kretschmer *Ath. Mitt.* 25 (1900) 446.

[31a] Soulignons aussi que Haas y voyait le sens matériel de *tumulus* (funéraire).

[32] Notamment dans les dictionnaires étymologiques: S. Feist, *Vergl. Wb. der got. Sprache*[3], 122 sq.; J. Pokorny, *Indogerman. etym. Wb.,* 258; Frisk, *Griech. etym. Wb.* I, 412, etc. J'ai naguère accepté tout cela dans *Fragments du poète Hipponax,* 123.

[32a] Une hypothèse thrace envisagée en passant par Vetter, *o.c.* 27, n'a aucun fondement.

«parler en lydien» (fr. 92, 1). C'est encore grâce au poète d'Ephèse que nous connaissons au moins un mot méonien, qui se laisse aisément interpréter avec des éléments indo-européens, l'épithète Κανδαύλας attribuée à Hermès (fr. 3) et glosée κυνάγχης «étrangleur de chiens» par le poète lui-même[33].

L'hypothèse que je présente ici avec la plus grande prudence, aurait l'avantage d'expliquer le maintien du mot dans l'ancienne Méonie[34], et elle permettrait de conserver l'étymologie «phrygienne» et indo-européenne, ainsi renouvelée. Cependant, je n'en dissimule pas la fragilité, le but essentiel de ces pages étant de retracer à grands traits l'histoire et la diffusion d'un terme marginal du vocabulaire des institutions religieuses antiques, du VI[e] s. avant au III[e] ou IV[e] s. après, de l'Asie Mineure jusque dans les Balkans.

95, boulevard Jourdan *Olivier Masson*
75014 Paris

[33] L'étymologie de **Kan-dau-lās,* cf. latin *canis,* etc., et la racine **dhau-* «étrangler», v.-sl. *daviti,* etc., remonte aussi haut que Georg Curtius. Pour les détails, je renvoie à mon édition d'Hipponax, 103-106.

[34] On a songé au méonien pour une inscription de Sardes apparue en 1963, dont l'écriture et la langue divergent du lydien «normal», R. Gusmani *IF* 69 (1964), 134-138, en conclusion (voir aussi G. Neumann, *Kadmos* 4, 1965, 157-164, qui ne se prononce pas sur ce point).

T.N. PAKHALINA

IRANIAN ETYMOLOGIES

This article is devoted to reinterpretation of several Avestan and Old Persian nominal stems and to interpretation of some nominal stems which have not been explained yet. The following stems are analysed here: Av. *Zaraϑuštra-*, Av. *saošyant-*, Av. *gəuš* (the Old Iranian root **gaw-*), Av. *pourušaspa-*, O. Pers. *d/tačara-*.

Av. *Zaraϑuštra-*

For nearly a century now the name *Zaraϑuštra-* has been interpreted as was suggested by Ch. Bartholomae. According to Bartholomae it resulted from the concretion of two stems: **zarant-* 'old' (O. Ind. *járant-*, Ossethian *zärond*) and **uštra-* 'a camel' (O. Ind. *úṣṭra-*). The stem *Zaraϑuštra-* was thus interpreted as 'one whose camels are old' (Bartholomae, 1904, S. 1670). We can not say that specialists have been comletely satisfied with this interpretation both semantically and in terms of historical phonology.

In the first place, Ch. Bartholomae's division of the stem *Zaraϑuštra-* into *zaraϑ-* + *uštra-* is phonetically somewhat far-fetched. The O. Ind. *járant-* 'old', which Ch. Bartholomae believe is reflected in the Av. *zaraϑ-*, could not have resulted in the O. Ir. **zaraϑ-*. The Old Indian adjective suffix *-ant* is usually reflected in the Old Iranian as **-ant* (Cf. the O. Ind. *bṛ̊hant-* and Av. *bərəzant-* 'big, high'). Even if we assume that the Old Indian had a variant suffix **-anth*, this would inevitably have turned into O. Ir. **-ant* (Cf. O. Ind. *pánthā-* and Av. *pantā-* 'a road'). This phonetic peculiarity was noted at the end of the past century by K. Brugmann

(Brugmann, 1897, S. 646). In this division of the name *Zaraϑuštra-* the first element *zaraϑ-* remains unclear.

The second consideration which is no less important, is that we view as absolutely improbable the meaning which Ch. Bartholomae ascribes to the name as 'one whose camels are old'. For an outstanding person like Zoroaster was among the Ancient Iranians such meaning of this name was to disparage his authority and to belittle his importance as the creator of a new religion. It is doubtfull that a man whose camels were old could hardly be revered. In view of all this we believe that Ch. Bartholomae's etymology of the name *Zaraϑuštra-* is hardly possible.

The recent achievements in the study of the history of consonantic correspondences of the Old Iranian and Indo-European (Pakhalina, 1983, pp. 200-204) allows us to suggest a new interpretation of the name *Zaraϑuštra-* and to make some corrections in the interpretation of some of its epithets.

We believe that the Avestan name *Zaraϑuštra-* could be divided into the following parts: **zara-* + **-ϑuštra-*. Let us begin with the second part, since it is the main. Its root element is **-ϑuš-*. Judging by the Pahlavi and New Persian variations of this word, i.e. *Zardu(x)št* in Pahlavi and *Zar(ā)d/tuš/st, Zārd/tu(h)št, Zarduč*t in New Persian, the root element of the second part could be reconstructed in O.Ir. **-d/t/ϑuš-* or **-d/t/ϑukš-*. The alternation of the voiced and voiceless occlusive is possible in the Old Iranian (Cf. O. Pers. *d/tačara-* 'a palace, a royal residence', Av. *pad/t-* 'to fall'). The Old Iranian had also the **d/ϑ* and **t/ϑ* alternation, cf., e.g. Av. *raod-* 'to grow', but *uruϑəm* 'growth' (I.-E. *leudh-*, O.Ind. *rod(h)-* 'to grow'; Av. *tak-*, O. Pers. *ϑak-* 'to flow' (I.-E. *tek̯u-*, O.Ind. *tak-* 'flow'); Av. *pad/t/ϑ-* 'to fall' (I.-E. *ped-*, O. Ind. *pad-* 'to fall').

Thus, the Indo-European correpondence of the Old Iranian root **d/t/ϑuš/s-, *d/t/ϑukš-* might have been the root **t(h)ĕu-s-, *t(h)ū-s-* (and **t(h)ĕu-ks-, *t(h)ū-ks-* as well). This root is found in the Indo-European and it has the following meanings: 'to be strong, mighty, diligent (physically and spiritually)', the reflexes of which are Old Icelandic *ϑjōstr* 'might, rashness' and Icelandic *ϑusumaδur* 'strong, rash, ardent man' (Pokorny, 1959, S. 1084). This Indo-European root has several reflexes in Avesta as well: *tav-* 'to be able', *tavah-* 'strength, power', *təvīšī-* 'the strength of the body', *ϑwaxša-* 'quick, rash, zealous', *ϑwāša-* 'quick, rash'. It is interesting to note that the form of the comparative degree

from the Av. *ϑwaxša-*, i.e. *ϑwaxšišta-* 'the most zealous', is the epithet of Zoroaster (Bartholomae, 1904, S. 794).

Thus, the Avestan element *-ϑuš-* in *Zara-ϑuš-tra-* is etymologically connected with the Avestan root *tav-* and therefore Av. *-ϑuštra-* has the following meanings: 'adherent, ardent protector, strenuous, strong spiritually'.

As to the first part *zara-* is probably the attribute of the second part. We believe that the Indo-European correlation of it might be the root **ǵher-* 'to lighten, radiate, glitter', O.Ind. *hára-* 'fire, flame', Russian *zarya* 'dawn'. The New Persian variants of this name, i.e. *Zarāt/dušt* and *Zarahtušt*, allow one to regard the first part of the name as a possessive Genetive, i.e. either as **zarā* Gen.Sg.f. from the stem **zara-*, or as **zarah* Gen.Sg.m.f. of the non-thematic stem **zar-* 'fire'.

Thus, on the whole the meaning of the Avestan name *Zaraϑuštra-* could be interpreted as 'the ardent defender of the fire', 'the strenuous protector of the fire', 'the adherent of the fire', or 'one given the supreme strength to the fire', 'the idolizer of the fire', 'the sanctifirer of the fire'.

This interpretation could be seconded by the New Persian word-building pattern *zärd-sär* 'a fire-worshipper' (Yagello, 1910) which could be reconstructed in Old Iranian **zarta-sara-* (or **zartāi* + **sarya-*). The first part of it is a case form of the stem **zarta-* 'fire' and the second part is the Present Participle from the root **sar-* 'to incline, to bend over' (Cf. I. = E. *kel-* 'to incline, decline').

As for the Greek variant of this name, Zoroaster, this latter could have evolved from **Zarahwastr.* It is known that in some Iranian languages, particularly Western, the lower pharyngeal *h* often appears in place of the O.Ir. **ϑ*. Therefore, the name **Zarahwastr* could have resulted from **Zaraϑwastra-*, which at the reduced grade was **Zara-ϑuš/stra-*.

Av. *saošyant-*

In the Avesta is mentioned a number of epithets of Zoroaster, one of which is *saošyant-*, which Ch. Bartholomae translates as 'about Zaratushtra as the Saviour'. He derives this stem from the Avestan root *sav-* 'to be fit, to be useful'. Besides this connection of the Avestan *saošyant-* and *sav-* is far-fetched semantically, but it also leaves the sibilant *-š-* unexplained.

Taking into account the possibility of the Old Iranian alternation not only **t/ϑ*, but also **t/ϑ/s* (Cf. Av. *tak-*, *sak-*, O. Pers. *ϑak-* 'to flow'; Av. *gaēϑ/sav-* 'curly-haired', New Pers. *gisu* 'a plait' – Indo-European *ghait-ā* 'curly hair'), we could reconstruct the stem *saošyant-* as **t/ϑ/saušyant-*. Grammatically this stem is an adjective with the suffix **-yant* from the root **t/ϑ/sauš-*. If we correlate this root with the corresponding I.-E. root *tĕu-, tū-, tĕu-s-, tū-s-* we shall find the meaning which is provided for this stem by Ch. Bartholomae, i.e. 'to save, to rid of'. The truth is that this meaning of the Indo-European root *tĕu-s-* has survived only in Greek, i.e. in σώζω 'to save' and σωτήρ 'the Saviour'.

As it was mentioned above the corresponding Old Indian root *tav-* means 'to possess power, to be powerful', while the Avestan *tav-* means 'to be able to', *tavah-* 'power'. There is nothing unusual about this semantic development: 'to have power, to be powerful' into 'to be able to' and to 'to save, to deliver'. Similar evolution can be exemplified by the Indo-European *g(h)al-* 'to be able to' which in Shughni is reflected in the stem *zi-gêr-* 'to save, to deliver'.

Consequently, Av. *saošyant-* 'saviour, deliverer' is historically connected with the Avestan root *tav-* 'to be able to' and not with the root *sav-* 'to be fit, to be useful', as was suggested by Bartholomae.

Av. *gəuš*

As it is known, Av. *gəuš* is the Gen.Sg. form of the Old Iranian root **gaw-* 'cow, ox' (Av. *gav-*). But in Gathas this word in some cases is used not in the usual meaning. It is rather doubtful that G. *gəuš* has the meaning 'an ox' or 'a cow' in such word-combination as *gəuš urvā* (Yasna, 29, 1) 'the ox's soul', *tašā gəuš* (Yasna, 29, 2) 'the creator of an ox'. The context often prompts that Zaratushtra himself is implied under the word G. *gəuš*. Some scholars (and V.I. Abaev among them) have already made a similar supposition. If we take into consideration that Gathas according to the legend had been created by Zaratushtra himself, such a way of exposition is quite possible.

We think that the word *gəuš* in this case could be interpreted otherwise, i.e. as Gen.Sg. form of the homonymous root **gaw-*, which could be compared with I.-E. *gŏu-, ǵhau-*, O.Ind. *háv-* 'to call, cry, appeal' O.Ind. *háva-* 'an appeal to praising' (Pokorny, 1959, S. 403, 413), Av. *gav-*

'appealing, crying', *zav-* 'to call, appeal (especially to God)'. There is also an Avestan agent noun *zaotar-* 'priest, the highest rank priest', 'appealing to the God' derived from this root (Bartholomae, 1904, S. 1652, 1653).

If we connect Av. *gəuš* to this root it means that Av. *gəuš* is the Gen.Sg. form of O.Ir. **gaw-* in the meaning 'prophet'. The reflex of the variant of this root with the initial voiceless plosive consonant apparently is present in Shughni *qīw* 'a call, an appeal' and Kurdi *qəwal* 'preacher'. If we accept such interpretation of Av. *gəuš*, the word-combination with this word could be interpreted in the following way: *gəuš urvā* 'the prophet's soul', *tašā gəuš* 'the prophet's creator'.

There is a probability that the same root is present in O.Pers. *Gaumata-* the name of a Median priest and also in Av. *gao-surā-* 'prophetic strength' (?), whose etymology remained unclear to Ch. Bartholomae.

Av. *pourušaspa-*

According to Bartholomae Av. *pourušaspa-* (the name of Zaratushtra's father) means 'der graue Rosse besitzt' (Bartholomae, 1904, S. 903) and therefore consists of two parts: *pouruš-aspa-*. But we believe that this name could be interpreted differently.

The name *pourušaspa-* by analogy with the name of Zaratushtra's daughter *pouru-čistā-* 'viel Einsicht besitzend' (Bartholomae, S. 899) can also be devided into two parts: *pouru-* + *šaspa-*. It might have been in Old Iranian **paru-(k)šaśwa-*. The first part as we know means 'much' (Av. *pouru-* 'much'). And the second part can be compared with I.-E. *sekᵘ-* and its derivative **ksekᵘos // *ksekᵘos* 'to see, to feel, to notice, to speak', cf. Greek θέσπις, θέσπιος 'clairvoyant, foreteller, soothsayer, prophet'. Hence Avestan name of Zaratushtra's father *pourušaspa-* might also have the meaning 'muchseer, allseer, foreteller, prophet'. From the point of view of reality the father-prophet fully might have the son-prophet.

O.Pers. *d/tačara-*

The meaning of this stem is 'a palace, a royal residence' (Bartholomae, S. 629; Brandenstein and Mayrhofer, 1964, S. 114). W.

Brandenstein and M. Mayrhofer referring to K. Hoffmann assume the connection of O.Pers. *d/tačara-* with Av. *tačar-* 'run, motion, way' from the Av. *tak-* 'to run'. Such a connection from the semantic point of view still seems to us hardly probable.

We suppose O.Pers. *d/tačara-* to be a composite-word, i.e. **d/tačara-*. The first part **d/ta-* is a reflex of the I.-E. **dem-*, **dm̥-* 'house' (Av. *dəmāna-, nmāna-* 'house'). The second part could be compared with I.-E. *kăl-* 'to be fenced in', O.Ind. *kāra-* 'a prison' (Pokorny, 1959, S. 524). On the whole Av. *d/tačara-* can mean 'a house-castle, a house- fortress' (cf. the semantics of the Russian *zámok* 'a palace, a fortress' and 'a prison' at the same time.

The reflexes of the I.-E. *kăl-* are also present in Pashto *kalā* (but not قلعه) 'a fortified castle' and in Kurdi *kəla* 'a fortress, a prison'. We believe that Tajiki *čor-* in *čor-boγ* 'a garden, a park' is the reflex of this root as well. The similar development of meaning can be seen in I.-E. *g/ǵherdh-* 'to fence in, to envelope', O.Ind. *gr̥há-*, Av. *gərəδa-* 'house', Gothic *gards* 'house', O.Icl. *garðr* 'fence, yard', O.Fris. *garda* 'garden', Russian *górod, ogoród, ográda*, Toch.B *kercīye*^{n} 'palace' (Pokorny, S. 444).

The reflexes of O.Pers. *d/tačara-* survived in modern Iranian and Non-Iranian languages: New Pers. *tazar* 'summer house, cottage', Taleshi *taǰar* 'portico, gallery', Armenian *tačar* 'temple', Georgian *tadzár-i* 'temple, cathedral'.

Institute of Linguistics *T.N. Pakhalina*
Ul. Semashko 1/12
Moscow 103009

REFERENCES

Bartholomae Ch., *Altiranisches Wörterbuch.* Strassburg, 1904.

Brugmann K., *Grundriss der Vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen.* Band I, Hälfte I. Strassburg, 1897, S. 646.

Pokorny J., *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch.* Bern, 1959.

Yagello I. D., *Polnii persidsko-arabsko-russkii slovar.* Tashkent, 1910.

Bakaev Ch. Kh., *Kurdsko-russkii slovar'.* Moscow, 1957.

Pakhalina T. N., *Issledovaniye po sravnitelno-istoricheskoi fonetike Pamirskikh yazikov.* Moscow, 1983.

JAAN PUHVEL

'ENGENDRER' ET 'ENFANTER' EN HITTITE

La racine verbale prolixe **ĝenE-/ĝnē-*, qui exprime la création d'êtres vivants aux sens à la fois physique et social et même juridique, et qui est attestée de façon multiple dans presque toutes les langues indo-européennes, n'a laissé aucune trace verbale en hittite. Cette absence ne signale aucune singularité «indo-hittite». Plutôt, le champ sémantique en question a subi toutes sortes de renouvellements et remplacements successifs (rappelons-nous seulement le latin *genere* > *gignere* > *generāre* > *ingenerāre* > *engendrer*); outre l'anatolien, le balte et le slave ont perdu les verbes de cette racine aux sens de 'faire naître' ou 'naître': le lituanien a pour 'naître' *gimti* de la racine **g^{w}em-* 'venir', et pour 'engendrer' le causatif *gamìnti*. Le slave a créé des verbes dénominatifs à partir du nom *rodŭ* 'descendant', qui a le même sens et la même origine étymologique que le hittite *hardu*. Le hittite emploie à l'occasion l'expression DUMU.MEŠ *iya-* 'faire des enfants', mais autrement c'est le verbe *has(s)-* qui a rempli le vide et qui nous occupera ici.

D'où vient ce verbe d'origine obscure? Avant d'en aborder l'étymologie, examinons ses significations précises. Il veut dire 'enfanter' au sens absolu, par exemple SAL-*za* (= *kuanza* < **g^{w}on-s*) *hāsi* 'la femme accouche', mais avec un objet les sexes se confondent totalement: *nu-za* DUMU.NITA *hasta* peut-être également 'il engendra un fils' ou 'elle mit au monde un fils'. En l'absence de genre grammatical féminin, seul le contexte, le sujet explicite, révèle la nuance précise. Il est donc clair que le sens de *has(s)-* a dû être aussi imprécis que celui de **ĝenE-*, mais avec des limitations sévères imposées par la grammaire même du hittite: pour des raisons obscures *has(s)-* n'a pas de formes finies moyennes ou passives, de manière que le hittite manque de verbe pour 'naître' à la façon du sanscrit *jā́yate* ou du grec γίγνεται ou du latin *nascitur*. Le participe est passif,

ainsi *hassant-* 'né', et il n'y a pas de nom d'agent qui corresponde au sanscrit *janitár-/jánitrī* ou au latin *genitor/genetrix,* donc pas de terme général pour les parents, seulement *attas annas* avec leurs variations d'ordre ou d'ellipse (un peu comme *los padres* en espagnol, vis-à-vis de *i genitori* en italien). L'outillage formel de ce verbe est donc assez défectif.

Quelques langues possèdent des termes spécifiques pour l'engendrement et l'enfantement, comme *genere/parere* en latin, *ussatjan/gabaíran* en gotique, *beget/bear* en anglais, *zeugen/gebären* en allemand, ou *avla/föda* en suédois. Le terme marqué féminin dans ces langues signifie proprement 'couver' (latin *parere*; cp. le lituanien *peréti* 'couver') ou 'porter' (germanique **beran*; cp. le latin *partum gerere*) ou 'nourrir' (le suédois *föda* a les deux sens de 'nourrir' et de 'donner naissance'). Le hittite ressemble plutôt au grec, où le verbe d'origine assez obscure τίκτειν, τεκεῖν a usurpé les emplois actifs et transitifs de l'indo-européen **ĝenE-* et s'emploie sans distinction de sexe: ὅς μιν ἔτικτε et ἥ μιν ἔτικτε se lisent dans l'Iliade à sept lignes d'intervalle (22: 421, 428) au sens de 'qui l'engendra' et 'qui l'enfanta'. En védique aussi, les deux verbes *jan-* et *sū-* s'emploient sans grande distinction pour le père et la mère, tandis qu'en Iran dualiste *jan-* exprime la bonne naissance, mais *hu-* est spécialisé pour la mauvaise création démoniaque. En accadien, la distinction est plus nette: *banū* est le verbe primaire pour 'engendrer', tandis que *alādu* signifie surtout 'enfanter'; les recouvrements (surtout *alādu* pour 'engendrer') sont plutôt secondaires.

D'autres traits de *has(s)-* se prêtent encore à la comparaison. Le verbe *has(s)-* même, comme son causatif *hassanu-,* a quelquefois le sens de 'faire naître', tout comme *ulludu* de *alādu* exprime en accadien l'activité d'une sage-femme (qui s'appelle en hittite *has[sa]nupallas*). Le nom abstrait *hassatar* 'procréation, enfantement' a un sens concrétisé 'descendants, famille', surtout 'famille noble, famille royale' (*salli hassatar* 'grande famille'), d'où aussi le nom *hassu-* pour 'roi', tout comme le préfixe vieil anglo-saxon *cyne-* 'royal', ou le vieux norrois *konr* 'prince' de **ĝn̥yos,* ou le mot germanique pour 'roi', **kuningaz.* Il s'agit de généalogie privilégiée: *hassant-* veut dire 'bien né', au sens emphatique, tout comme *asant-* signifie 'réellement existant, entièrement vrai'. Un prince *hassanza* fut non seulement engendré par le roi; il était aussi né de la reine même, donc au premier rang (*hantezzis*), au lieu d'être enfanté au second rang (*dan pedas*) de façon morganatique.

Mais *hassatar* comme synecdoque est à peu près 'matrice', synonyme de *sarhuwant-*. Ce processus de concrétisation rappelle le mot *genzu* qui signifie quelque organe intérieur abdominal des deux sexes mais a lui-même l'air d'une métonymie, car son sens alternatif est 'gentillesse, affection'; il constitue un reste de la racine **ĝenE-*, tout comme 'gentil' en français et 'kind' en anglais' (cp. le védique *jantú-* 'gens'). Lorsque Mursilis II décrit comment son père Suppiluliumas complut à la reine-veuve de Tutankhamen, il dit que *attas-mis genzuwalas ēsta,* ce qui se traduit très bien en anglais comme 'my father was a gentleman'. En illustration de ce sens de 'matrice' pour *hassatar,* citons le passage rituel *KUB* XXIV 13 II 14-16: *arha-ta-kkan ansan ēsdu alwanzatar* SAL-*annaza hassannaza* ^{UZU}SU-*za ginuwaz* 'que le sortilège soit essuyé de toi, de la matrice de la femme et du genou de la chair' (ce dernier est une expression pour le membre viril, tout comme *birku* 'genou' en accadien; les doubles ablatifs apparaissent par attraction pour un génitif suivi d'ablatif, comme par exemple *tuetaza memiyanaz* au lieu de *tuel memiyanaz* 'par ta commande').

L'autre nom d'action déverbatif, *hassumar,* s'est orienté vers l'acte sexuel même, envisagé du point de vue masculin; il figure dans le titre du rituel de la fête *hassumas* (*IBoT* I 29), où un jeune prince hittite, dans une initiation de puberté, mange et se couche assisté de douze prostituées. Des expressions comme *hassumar parkunumar* sont probablement aussi métonymiques pour 'lustration du phallus' (avec la même construction que par exemple *arkuwar tiyauwar* 'déposition d'appel'); pour ce mot le hittite dispose de nombreux synonymes, non seulement *genu* mais aussi *hapusa-, hurni-, lalu-* et *pisnatar,* ce dernier un nom abstrait concrétisé dérivé de *pesna-* 'mâle', qui est lui-même une métonymie du vieux mot indo-européen qu'on voit dans le latin *pēnis* (d'une racine **pes-* 'frotter' encore attestée en hittite). Donc les développements sémantiques font un chiasme: membre viril (**pesno-*) > mâle (*pesna-*) > masculinité (*pisnatar*) > membre viril. Au sens abstrait, DUMU.MEŠ-*tar hassumar* est 'l'engendrement de fils', tandis qu'un rituel contre l'impuissance se prescrit 'quand un homme manque de *hassatar*' (LÚ-*ni* [= *pesni*] *kuedani hassatar* NU.GÁL).

On sent bien que la notion de création charnelle est à la base du verbe *has(s)-*, davantage encore que dans la racine **ĝenE-*. Cette constatation oriente la recherche des origines. La variante *hansannas* et le louvite *hamsa-* 'petit-fils', correspondant au hittite *hassa-* 'descendant', montrent

que la proto-forme a été **hams-*. L'expression tant discutée *hassa hanzassa* doit être en partie du louvite hittitisé, contenant un adjectif génitival dans une sorte de figure étymologique, au cas directif, signifiant mot à mot 'à la descendance de la descendance', c'est-à-dire 'pour toute génération', à la façon itérative du latin *in saecula saeculorum* (*hassa* reflète le développement normal de **ms* ou **ns,* tandis que *hanzassa* < **hamsassa* montre le résultat hittite du même groupe de consonnes secondaire ou tardif, dans ce cas dans un emprunt au louvite).

La forme verbale *hasi* ou *hassi* remonte à **Homsey,* et le nom *hassa-* à **Homso-*; le vocalisme radical *a* est dû au degré *o* (comme en grec γέγονα et γόνος) et ne préjuge pas une coloration par la laryngale indo-européenne. Nous avons donc affaire à une racine suffixée trilitère benvenistienne **Hém-s-, Hm-és-*. Elle se rencontre ailleurs dans un nom-racine redoublé **Hme-H(m)s-* qui est le mot pour 'chair' (c'est le sanscrit *mā́s* ou thématisé *māṁsá-*, l'arménien *mis*, l'albanais *mish,* le gotique *mimz,* le vieux prussien *mensa,* le vieux slave *męso,* le tokharien B *misa*). Une extension hétéroclitique neutre **HmeHmsr̥* apparaît sous une forme thématisée dans le latin *membrun* (< **mēmsro-*) qui désigne à la fois les produits et l'outil de l'œuvre de chair. Le degré zéro **HmḪ(m)s-* (> **məs-*) a donné le latin *mas-* dans le diminutif *masculus* et le génitif *maris,* avec *mās* dû à l'allongement des monosyllabes. En latin, où la distinction de *genere* et de *parere* est rigide à l'époque archaïque, ce nom-racine d'agent pour 'créateur charnel' s'est polarisé du côté du mâle, vis-à-vis de *fēmina* 'celle qui allaite'. Nous avons donc une étymologie du mot 'mâle' à côté de 'femelle' qui est foncièrement transparente. En hittite, au contraire, le sens de cette racine est resté ambigu. Dans le contexte du mot 'membre', rappelons-nous le curieux passage *KUB* XLIII 60 I 22-23: *nu-ssi-ssan kue āssū* 8*-andas happesnas ser hāssan* 'les bonnes choses qui lui sont nées à la base de huit membres' (le mot *happessar* est d'ailleurs lui-même un nom abstrait concrétisé, 'attachement, joint', devenu 'partie attachée, membre'). Que signifie cette phrase? On pourrait amender le 8 du texte en ajoutant un neuvième petit coin au signe de nombre et lire ainsi 'neuf parties du corps' (ÚR.HI.A), expression toute faite qui se rencontre ailleurs dans des descriptions anatomiques hittites, sans égard au total qui est actuellement énuméré et qui peut être douze ou même treize. Mais il s'agit ici peut-être d'une formule différente de la phraséologie de l'accouchement, comparable à l'expression védique *aṣṭā́padī* 'à huit pieds' pour une vache grosse de veau. Les huit membres sont ceux de la mère et du fœtus pris ensemble, et

l'expression veut dire qu'il y a eu une bonne issue, que l'enfant est né bien formé avec quatre membres, et que la mère avec les siens est saine et sauve, toute d'une pièce. Ainsi *has(s)-* exprime plus que simplement 'faire naître'; il s'agit de la formation même de l'embryon, de la bonne création physique.

Department of Classics
University of California
Los Angeles, CA 90024

Jaan Puhvel

ERNST RISCH

BETRACHTUNGEN ZUR ENTWICKLUNG DER GRIECHISCHEN DIALEKTE

1. Die Entzifferung der Minoischen Linearschrift B hat neben manchem anderen auch für unsere Kenntnis der griechischen Sprachgeschichte unerwartete Perspektiven eröffnet und uns gezwungen, sich neu mit dem auseinander zu setzen, was wir bisher sicher zu wissen glaubten. Es sei jetzt daraus eine Frage herausgegriffen, nämlich die, wie die Ähnlichkeit und wie die Verschiedenheit zwischen dem Mykenischen und den Dialekten des 1. Jahrtausends, sowie dieser Dialekte untereinander zu beurteilen ist[1].

Dank der Entzifferung ist bekanntlich nur ein einziger Dialekt des 2. Jahrtausends, genauer aus dem Zeitraum erste Hälfte 14. Jahrh. (?) bis 1200, ans Licht gekommen, eben das mykenische Griechisch, das zwar einige interne dialektale Differenzen zeigt[2], aber doch erstaunlich einheitlich ist. Da es aber verschiedene Dialektmerkmale hat, welche nur einem Teil der späteren Dialekte eigen sind, kann mit Sicherheit daraus geschlossen werden, dass es damals auch andere Dialekte gab, denen eben diese Merkmale fremd waren. Weitaus am wichtigsten ist die Assibilation, nämlich der Wandel *t(h)i* > *si*, eine Neuerung, welche im

---

[1] Eine gute allgemeine Einführung ist immer noch M. Ventris and J. Chadwick, Documents in Mycenaean Greek, 1956, 2. Aufl. mit umfangreichen Nachträgen und völlig neuem Glossar von J. C. 1973. Eine sehr nützliche Übersicht mit verschiedenen (allerdings unterschiedlichen) Beiträgen ist Linear B: a 1984 survey, ed. by A. Morpurgo Davies and Y. Duhoux, BCILL 26, Louvain-la-Neuve 1985. Manche im Folgenden behandelte Fragen habe ich auch in meinem Aufsatz, Die Ausbildung des Griechischen im 2. Jahrtausend v. Chr., Rheinisch-Westfälische Akademie der Wissenschaften, Abh. 72 „Studien zur Ethnogenese" (1984), 165–187 besprochen (dort auch genauere Zitate und bibliographische Angaben).

[2] Vgl. E. Risch, Les différences dialectales dans le mycénien, Proceedings of the Cambridge Colloquium on Mycenaean Studies 1965 (1966), 150–157 (= Kl. Schr. 451–458), s. auch unten 3.2.

1. Jahrtausend für die „südgriechische" (auch „ostgriechisch" genannte) Dialektgruppe, also fürs Ionisch-Attische, fürs Arkadische und fürs Kyprische, typisch ist[3], während die nördlicheren Dialekte, nämlich das Westgriechische (Dorisch und NW-Griechisch) und das Äolische diesen Wandel nicht mitgemacht oder ihn schon früh wieder rückgängig gemacht haben. Weiter kann man etwa nennen die Temporaladverbien auf *-te* (myk. *o-te,* ion.-att., ark., kypr. ὅτε) gegenüber solchen auf -τα im Äolischen und auf -κα im Westgriechischen, ferner das enklitische Pronomen *-min* ‚ihn, sie (Akk.)' (myk. *-mi,* hom., ion. μιν) gegenüber dor. νιν. Doch wissen wir nicht, wie die entsprechenden Formen in jenen nördlicheren Dialekten vor 1200 lauteten[4].

2.1. Es ist schon früh bemerkt worden, dass das Mykenische einerseits in sehr vielen Fällen mit dem späteren Griechisch übereinstimmt, also in einem erstaunlichen Masse bereits griechisch ist, anderseits in vielen anderen Fällen vom späteren Griechisch abweicht und zum Teil sogar der indogermanischen Grundsprache näher steht als diesem. Man stellt dabei fest, dass das Mykenische vor allem auf dem Gebiet des Wortschatzes auf weiten Strecken „bereits griechisch", auf dem der Laute und Formen aber vielfach „noch nicht griechisch" ist. Es genügt wohl, einige besonders markante Beispiele zu nennen.

Beim Wortschatz etwa *te-o* /*the*^{h}*os*/ ‚Gott' wie später θεός, nicht wie bei fast allen anderen Indogermanen **deiwos*[5], *a-to-ro-qo* /*anthrōk*^{w}*os*/ ‚Mensch', später ἄνθρωπος, *da-mo* /*dāmos*/ etwa ‚(lokale) Gemeinschaft der Landbesitzer', später δᾶμος, δῆμος usw. Man kann beifügen, dass an sich ererbte Wörter bereits die typisch griechische Bedeutungsentwicklung zeigen, so *e-ke* /*h*$^{}$*ekhei*/ ‚er hat' (ἔχει), während die zugrundeliegende Wurzel **segh-* in anderen Sprachen (Aind., Germ.) ‚stärker sein, durch Sieg etwas gewinnen' bedeutet[6]. Ferner, dass *i-je-ro* wie später ἱερός bereits ‚heilig' bedeutet und nicht, wie man vom Altindischen und Kelti-

[3] Das sonst zu den äolischen Dialekten gehörende Lesbische hat ebenfalls, vermutlich durch ionischen Einfluss, Assibilation.

[4] Vgl. E. Risch, Die griechischen Dialekte im 2. vorchristlichen Jahrtausend, SMEA 20 (1979), 91–111 (= Kl. Schr. 269–289), s. auch A. Morpurgo Davies (s. Anm. 1), 96–98.

[5] Vermutlich ist im Mykenischen wenigstens eine Ableitung von diesem idg. Wort erhalten: *de-wi-jo* /*deiwijos*?/ PY An 519.10, Aq 218.10 (Personenname, bzw. Patronymikon?), reichlich unklar (mit etwas abweichender Schreibweise) Dat. Pl. *de-u-jo-i* KN Fh 352, 5502.

[6] Siehe M. Meier-Brügger, Mus. Helv. 33 (1976), 180 f.

schen her erwartet, ‚kräftig, rasch'. Beim Wort für ‚Pferd', idg. **ekwos* (= aind. *áśva-*, lat. *equos* usw.) zeigt bereits das Mykenische im Stamm den unerwarteten Vokal *i*, nämlich *i-qo /ikk^{w}os/*, später ἵππος (s. unten 3.2).

Sehr wichtig ist, dass bereits auffallend viele Kulturwörter fremder Herkunft in genau gleicher Form wie später bezeugt sind, so *ku-ru-so /khrusos/* ‚Gold', *e-re-pa /elephans/* ‚Elfenbein' (mit Adj. *e-re-pa-te-jo /elephantejos/*), *ku-wa-no /kuwanos/* ‚wertvoller blauer Stoff (κύανος)' usw., auch *se-ri-no /selinon/* ‚σέλινον', *ku-mi-no* ‚κύμινον', *sa-sa-ma* (Pl.) ‚σήσαμον', *mi-ta /minthā/* ‚μίνθη', *a-sa-mi-to /asaminthos/* ‚Badewanne', *ki-to*, Plur. *ki-to-ne /khitōnes/*, att. χιτών, ion. κιθών usw. Manche von ihnen stammen offensichtlich aus dem Semitischen (χρυσός, κύμινον, σᾶσαμον, χιτών), wobei sie im Semitischen selbst zum Teil aus anderen Quellen wie z.B. dem Sumerischen entlehnt sind. Die Annahme, dass diese Wörter von den Phöniziern zu Beginn des 1. Jahrtausends zu den Griechen gebracht worden sind, hat sich also als falsch erwiesen[7]: sie waren jedenfalls bereits ein halbes Jahrtausend vorher da. Dass ein Wort später nochmals entlehnt wurde, kommt vor, ist aber selten: so der parallel mit Gold, Elfenbein und κύανος genannte Stoff *pa-ra-ku-* (mit Adj. *pa-ra-ku-ja, *56-ra-ku-ja* [**56* = pa_3]) aus akk. *barraqtu* ‚Smaragd', später σμάραγδος[8].

2.2. Anzuschliessen sind auch verschiedene Beispiele aus der Wortbildung, so die typisch griechischen Maskulina auf *-(e)tās*, z.B. *e-re-ta* ‚Rudẹrer' (ἐρέτης), *i-ke-ta* (Personename; ἱκέτης), *me-ta-ki-ti-ta /metakti-*

[7] Es ist sehr bedauerlich, dass noch in neuester Zeit unter den sicheren oder auch nur angeblichen Entlehnungen aus dem Semitischen zu Anfang des 1. Jahrtausends Wörter genannt werden, die bereits im Mykenischen bezeugt sind.

[8] Vgl. Documents (s. Anm. 1) 340, dazu J. Melena, Tractata Mycenaea, Proceedings of the 8th International Colloquium on Mycenaean Studies. Ohrid 1985 (im Druck), mit weiteren Beispielen für Wechsel von **56* (pa_3, d.h. *pha, ba*) mit *ma*, z.B. *tu-*56-da-ro* und *tu-ma-de-ro*, beides Personennamen. Ein vergleichbarer Wechsel zwischen β und μ liegt auch vor in κυβερνάω neben kypr. *ku-me-re-na-i* ICS 264.4, bisher als Inf. *kumerēnai* verstanden, nach G. Neumann, Kadmos 13, 1974 (1975), 146 ff. aber 3. Plur *kumerna^{h}i* ‚sie steuern', nach A. Heubeck, Würzburger Jahrbücher 4 (1949/50), 211 Anm. 8 (= Kl. Schr. 108) jedoch *ku-me-re-⟨ne-⟩na-i*, d.h. Inf. *kumernēnai*. Überzeugender ist m.E. der Vorschlag meines Schülers Richard Epprecht (in seiner Lizentiatsarbeit): *ku-me-re-na-⟨na-⟩i*, d.h. *kumernānai*. Vgl. ferner apers. *Bardiya*, aber gr. (Hdt.) Σμέρδις. Zu nennen ist auch myk. *mo-ri-wo-do /moliwdos* (?)/ ‚Blei', später μόλιβδος, μόλυβδος, μόλιβος, μόλυβος (s. Chantraine, Dict. s.v. μόλυβδος, vgl. auch R. Viredaz, BSL 74 (1979), 261 ff.). – Dagegen kann sich eine Diskrepanz wie myk. *di-pa /dipas/* ‚Humpen' – hom. δέπας aus innermykenischen Sonderformen erklären, s. unten 3.2.

tās/ ‚Mitsiedler' (vgl. hom. περικτίται), *ku-na-ke-ta* /*kunāgetās*/ ‚Jäger' (κυνηγέτης), *ko-to-ne-ta* /*ktoinetās*/ ‚Inhaber einer *ktoinā* (bestimmtes Landgut)', später rhod. κτοινέτας ‚Angehöriger einer κτοίνα (was etwa einem attischen δῆμος entspricht)' usw.[9], oder die Berufs- und Standesbezeichnungen auf *-eus*, z.B. *i-je-re-u* ‚Priester' (mit Fem. *i-je-re-ja*), *ka-ke-u* /*khalkeus*/ ‚Schmied', *ke-ra-me-u* ‚Töpfer', *ka-na-pe-u* /*knapheus*/ ‚Walker' usw.[10].

2.3. Dagegen zeigt das Mykenische in der Grammatik beträchtliche Unterschiede gegenüber dem späteren Griechisch. So ist auf dem Gebiet der Laute zwar das *s* im Anlaut vor Vokal und im Inlaut zwischen Vokalen zu *h* geworden (z.B. **seǵhō* >ἔχω, s. oben 2.1), ein Vorgang der offenbar bereits vor der Einwanderung der Griechen (Anfang 2. Jahrtausend) stattgefunden hat[11]. Ebenso sind die Aspiratae schon früh, vermutlich bald nach der Einwanderung, stimmlos geworden[12]. Aber noch sind die Labiovelare erhalten, z.B. *qe-to-ro-po-* /*kʷetropod-*/ 'Vierfüssler' usw.; noch wird das konsonantische *i̯ (j)* wenigstens teilweise geschrieben, z.B. relatives *jo-* neben *o-*, *e-re-pa-te-jo* /*elephantejos*/ (s. oben 2.1) neben seltenerem *e-re-pa-te-o* usw.: offenbar wurde es nur noch schwach ausgesprochen und war daran zu *h* zu werden oder ganz zu schwinden[13]. Es spricht auch manches dafür, dass im Mykenischen palatalisierte Konsonanten vorhanden waren, also *ḱ* (<*kj*), *ǵ* (<*gj*), *d'* (<*dj*), *ŕ* (<*rj*) usw., wobei die genaue Aussprache offen bleiben muss, vermutlich auch nicht immer und überall gleich war[14]. An spezielleren Erscheinungen kann man

---

[9] Vgl. A. Leukart, Zur Herkunft der griech. Nomina vom Typus ἀγρότης, οἰκέτης und περι-κτίτης, κυν-ηγέτης, in: Flexion und Wortbildung, Akten der V. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft, Regensburg 1973 (1975), 175–191, etwas abweichend E. Risch, Wortbildung d. hom. Sprache ²1974, 31 ff.; BSL 69 (1974), 112 ff. (= Kl. Schr. 179 ff.).

[10] Vgl. J.-L. Perpillou, Les substantifs grecs en -εύς (1973), besonders 150 ff. (die mykenischen Belege).

[11] Vgl. E. Risch, Colloquium Mycenaeum, Actes du 6ᵉ Colloque International... à Chaumont sur Neuchâtel 1975 (1979), 273 f., 276 (= Kl. Schr. 555f., 558); „Studien zur Ethnogenese" (s. Anm. 1), 171, 173 m. Anm. 18, 183; auch M. Lejeune, Phonétique historique du mycénien et du grec ancien (1972), 89 ff.

[12] Vgl. M. Lejeune (s. Anm. 11), 30; H. Rix, Historische Grammatik des Griechischen (1976), 84 f.; E. Risch (s. Anm. 1), 171. Der Wandel zu stimmlosen Aspiraten, der auch in den italischen Sprachen vorausgesetzt ist, erklärt sich wohl durch Wirkung eines mediterranen Substrates (Lejeune loc. cit. m. Anm. 4).

[13] Über die Stoffadjetive auf *-ejos* s. E. Risch, Festschrift L. R. Palmer (1976), 309–318 (= Kl. Schr. 517–526).

[14] Vgl. die Diskussion darüber am Colloque Chaumont (s. Anm. 11), 239–281, aus neuester Zeit A. Morpurgo Davies (s. Anm. 1), 79 f. und 105 f.

nennen, dass in *a_3-ka-sa-ma /aiksmā/* ‚Lanzenspitze' (hom. αἰχμή) das *s* noch erhalten war[15] oder *lewo-* (<*$lewh_3$-*) ‚waschen, baden' (erhalten in *re-wo-to-ro- /lewotro-/* ‚Bad', hom. λοετρόν) noch nicht zu λο*F*ε- umgestellt war[16].

In allen Dialekten des 1. Jahrtausends sind die Labiovelare beseitigt, und zwar grosso modo in gleicher Weise, nämlich meist zu Labialen geworden. Nur in bestimmten Positionen, vor allem vor hellen Vokalen, wurden sie zum Teil verschieden behandelt. Allerdings hat die grosse Mehrzahl der späteren Dialekte vor *e* und *i* einen Dental, z.B. τετράποδ-, τίς <*k^wis* usw. Nur das Arkadische zeigt teils durch ein besonderes Zeichen, teils durch τζ, ζ eine offenbar ältere Zwischenstufe (etwa */t'/*, */d'/* ?) an. Stärker weichen das Äolische und das Kyprische ab, indem hier der Labiovelar auch vor *e* zu Labial wird (z.B. πετρο-, πείσει) und nur vor *i* eine Sonderbehandlung zeigt. Ebenso ist das alte *j* im 1. Jahrtausend überall als selbständiges Phonem verschwunden; auch sind die palatalisierten Konsonanten weitaus in den meisten Fällen entpalatalisiert worden, z.B. **al'l'os* (< **aljos*) > ἄλλος.

2.4. Ähnliches ist auf dem Gebiet der Morphologie festzustellen. Das mykenische Nomen hat mindestens einen Kasus mehr, nämlich den Instrumental, der wenigstens zum Teil auch ablativische Funktion hat, was an die italischen Sprachen erinnert. Die Paradigmen zeigen im Plural noch Formen, welche den grundsprachlichen oder jedenfalls den indoiranischen und den baltoslavischen sehr nahe stehen, nämlich beim Instrumental der *o*-Deklination *-ois (-ōis?)*, der athematischen Deklination *-phi* und der *ā*-Deklination *-āphi*, beim Dativ-Lokativ thematisch *-oi^{h}i* (mit lautgesetzlichem Wandel von *s* zu *h*), athematisch *-si* und bei der *ā*-Deklination *-ā^{h}i*, vgl. aind. Instr. *-aiḥ* (<*-*ōis*), aber *-bhiḥ, -ābhiḥ*, Lokativ *-eṣu (<*-oisu)*, *-su, -āsu*. Dagegen haben alle späteren Dialekte das typisch-griechische Fünfkasussystem mit einem synkretistischen Dativ, während vom selbständigen Instrumental auf -φι sich nur ganz schwache Reste erhalten haben. Auch sind die Kasusendungen im Dat.

[15] Siehe dazu R. Viredaz, **s* entre occlusives en mycénien, SMEA 23 (1982), 301–322.

[16] Vgl. M. S. Ruipérez, Problemas de morfología verbal relacionados con la representación en griego de las raices disilábicas set, Emérita 18 (1950), 386–407: dort Nachweis, dass z.B. στορε- auf *στερο- *(*sterh$_3$-)* zurückgeht. Doch ist dieser Wandel vielleicht nicht lautgesetzlich, sondern morphologisch.

Plur. stark umgebaut, nämlich teils -οις (alter Instr.?), -αις, teils -οισι, -ᾶσι (-αισι, -ησι) mit restituiertem σ[17].

Über das mykenische Verbum sind wir nur mangelhaft unterrichtet; doch sind hier Formen wie *ki-ti-je-si /ktijensi/* ‚sie bebauen', was aind. (RV) *kṣiyánti* genau entspricht, im späteren Griechisch aber keine Fortsetzer mehr hat, die mediale Primärendung *-toi,* z.B. *e-u-ke-to /eukhetoi/* ‚sie erklärt feierlich' gegenüber hom. usw. εὔχεται[18], und das mit *-woh-* (<*-*wos-*) gebildete Part. Perf. Akt., z.B. *a-ra-ru-wo-a /ararwo^{h}a/* (Ntr. Plur.), aber hom. ἀρηρότα usw., bemerkenswert.

2.5. Viele allen griechischen Dialekten gemeinsame und daher gerne als „urgriechisch" betrachtete Erscheinungen sind also evident nachmykenisch[19]. Eine allen gemeinsame Neuerung ist auch die neue Konjunktion ‚und', die sich offenbar aus dem Adverb **kati,* bzw. **kasi* ‚zusammen, zur Seite', vgl. thess. κατίγνειτος, lesb., hom., kypr. κασίγνητος ‚Bruder' (eigtl. ‚cognātus'), entwickelt hat, s. unten. Auch haben alle Dialekte seit der 1. Hälfte des 1. Jahrtausends den bestimmten Artikel ὁ ἡ τό.

Mindestens ebenso wichtig ist, dass manche dieser Neuerungen zwar nicht alle Dialekte des 1. Jahrtausends, aber die meisten umfassen. Bereits genannt war der Wandel des Labiovelars vor *e* und *i* zu Dental, z.B. att. τέτταρες, ion. τέσσερες, westgr. τέτορες. Zu nennen wäre auch, dass die primäre Medialendung -τοι (so mykenisch, s. oben) sich nur im Arkadischen und Kyprischen erhalten hat, sonst aber überall nach der 1. Sing. -μαι durch -ται ersetzt ist, vgl. kypr. *keimai,* aber *keitoi.* Als Konjunktion ‚und' findet sich nur im Kyprischen und in Resten im Arkadischen κάς (< *κασί, vgl. ark., kypr. πός – myk. *posi* [ion.-att. πρός]), während sonst καί steht, das an ποί statt ποτί in westgriechischen Dialekten erinnert. Hier ist wohl auch das *a* aus *$\underset{\circ}{r}$* oder **$\underset{\circ}{m}$* zu nennen, z.B. στράτος/στάρτος, τέταρτος gegen στρότος, τέτορτος, ἑκατόν gegen ἑκοτόν (vgl. lit. *šimtas* ‚100') zu nennen. Formen mit *o* finden sich in grösserer Zahl nur im Mykenischen, Arkadisch-Kyprischen und Äolischen, im

[17] Vgl. J. Moralejo, „Dativo" del plural en griego antico, Athlon, Satura grammatica in honorem F.R. Adrados I (1984), 339–364, über Restitution des *s* 344 f.; dazu auch E. Risch (s. Anm. 1), 176, vgl. auch P. Chantraine, Morphologie historique du grec (1961), 294 ff. über die sukzessive Restitution des *s* bei den Medialformen der 2. Sing.

[18] Dass *-toi* (ebenso *-soi, -ntoi*) als grundsprachlich anzusetzen sind, hat M. S. Ruipérez, Emérita 20 (1952), 8–31, also noch vor dem Bekanntwerden des Mykenischen, auf Grund theoretischer Überlegungen nachgewiesen.

[19] Siehe vor allem A. Morpurgo Davies (s. Anm. 1), 76 ff.

Ionisch-Attischen höchstens in Reliktformen wie εἴκοσι und διακόσιοι usw[20].

Zu nennen sind endlich auch die Verba vocalia, die in den meisten Dialekten als -έω, -άω und -όω oder vielmehr in daraus kontrahierten Formen erscheinen, im Thessalischen, Lesbischen und Arkadischen – soweit feststellbar – als -ημι, -ᾱμι, -ωμι, zum Teil wie im Lesbischen auch als Mischparadigmen. Restformen für -ᾱμι, -ωμι kommen auch sonst vor.

3. Solche Feststellungen sind an sich nicht neu. Es fragt sich aber, wie es zu erklären ist, dass der mykenische Wortschatz (inklusiv Wortbildung) sich in erstaunlich reichem Masse mit dem späteren deckt, während auf dem Gebiet der Laute und Formen, also der Grammatik in vielen Fällen ein scharfer Bruch zu beobachten ist, indem hier alle oder wenigstens die meisten Dialekte gemeinsame Neuerungen durchgeführt haben, die offenbar nachmykenisch sind. Rechnet man nämlich mit einer mehr oder weniger natürlichen gleichmässigen Entwicklung, müsste auf allen Gebieten etwa gleich viel Bewahrung und Veränderung festgestellt werden.

3.1. Nun ist der Wortschatz sehr stark, jedenfalls viel stärker als andere Bereiche der Sprache, von der natürlichen, sozialen und kulturellen Umwelt abhängig. Dass die Kultur der mykenischen Paläste auf die übrigen Griechen, wie auch Nichtgriechen gewirkt hat, ist bekannt. Auch nach dem Untergang der Paläste lässt sich vielfach eine Kontinuität feststellen. Es ist a priori wahrscheinlich, dass mit den Gegenständen und Einrichtungen auch deren Benennungen übernommen wurden. Vor allem für die sog. Kulturwörter, die ohnehin oft fremder Herkunft sind, ist das zum mindesten sehr wahrscheinlich. Gold, Elfenbein und Kyanos kannte das gewöhnliche Volk kaum vom alltäglichen Gebrauch, sondern vor allem vom Hörensagen aus dem „goldreichen" Mykene und anderen Palästen. Bei der an verschiedenen Kultplätzen nachgewiesenen Kontinuität ist verständlich, dass sich überall θεός, ἱερός und ἱερεύς in dieser oder lautlich nur geringfügig umgebildeter Form (θιός, ἰαρός u.ä.) durchgesetzt haben. Bei der auf weitgehende Spezialisierung ausgerichteten, vom Palast dirigierten Wirtschaft benötigte das Mykenische sehr

[20] Vgl. E. Risch, La posizione del dialetto dorico, in: Le origini dei greci: Dori e mondo egeo, ed. D. Musti (1985), 28 f.

viele spezielle Berufsbezeichnungen, die nach dem Zusammenbruch dieses Systems bald vergessen wurden. Doch blieben die wichtigsten in der Form, wie sie schon im Mykenischen geläufig war, so χαλκεύς (trotz Übergang zur Eisenzeit!), κεραμεύς, κναφεύς u.a.[21].

3.2. Wenn auch eine solche Übernahme aus dem Mykenischen besonders bei kulturell wichtigen Wörtern als wahrscheinlich bezeichnet werden kann, so ist ein Nachweis nur in besonderen Einzelfällen möglich. Ich denke an Wörter, die eine im Mykenischen mehr oder weniger normale, den übrigen griechischen Dialekten aber fremde Lautform zeigen. Es ist das im Normalmykenischen verbreitete *o* nach einem Labial statt *a* (<*ə, *ṇ), also *pe-mo /spermo/* ‚Saat' (im Sinne von ‚Getreide', auch zur Feststellung der Grösse eines Grundstückes) neben seltenerem *pe-ma /sperma/* (im „mycénien spécial"), *e-ne-wo-pe-za* ‚neunfüssig' u.a.[22]. Hierher auch *a-mo /armo/* (Dual *a-mo-te,* Plur. *a-mo-ta,* Dat. Pl. *a-mo-si*) ‚Rad', hom. ‚ἅρματα ‚Wagen'[23]. Ein davon abgeleitetes Verbum mit Part. Perf. Med. *a-ra-ro-mo-te-me-na /ararmotmenā/* ‚zusammengefügt', d.h. ‚mit Zubehör ausgestattet (von einem Wagen)' ist im Mykenischen, jedenfalls was den Vokal *o* betrifft, problemlos. Beim genau entsprechenden ἁρμόζω, att. ἁρμόττω kann aber das *o* höchstens durch umständliche Kunstgriffe erklärt werden. Am einfachsten ist die Annahme, dass es sich um einen aus dem Mykenischen entlehnten terminus technicus handelt[24].

Ähnlich wie *o* statt *a* zeigt das Normalmykenische *i* statt *e,* diesmal allerdings vor einem Labial oder Labiovelar, z.B. *Artimis* neben *Artemis* (s. Anm. 22). Bei myk. *i-qo /ikkʷos/* statt **ekkʷos* ‚Pferd' ist also das *i* verständlich[25], nicht aber beim späteren ἵππος. Auch hier liegt die

---

[21] Vgl. A. Morpurgo Davies, Terminology of Power and Terminology of Work in Greek and Linear B, Colloque Chaumont (s. Anm. 11), 87–108, F. Gschnitzer, Vocabulaire et institutions: la continuité historique du deuxième au premier millénaire, ebd. 109–134 (mit Diskussion). Über die Organisation der Wirtschaft s. J. Killen, in: Linear B: a 1984 survey (s. Anm. 1), 241–305.

[22] Siehe Anm. 2, über das Schwanken *a/o* S. 152 f. (= Kl. Schr. 453 f.), das von *e/i* S. 153 ff. (= Kl. Schr. 454 ff.).

[23] Die Form mit *a* ist im Mykenischen bei diesem Wort nicht bezeugt, doch könnte sie im Personennamen *a-ma-to-wo* PY An 115.3 (*/Arma-thowos/*?) vorliegen.

[24] Vgl. P. Chantraine, Dict. s.v. ἅρμα.

[25] Ob daneben im Mykenischen auch *e-qo-* vorkommt, ist unsicher, beim Nebeneinander von *i-qo-na-to-mo /ikkʷōn arthmos* (?)/ PY Eq 146.11, Dat. Plur. *i-za-a-to-mo-i /ikk(ʷ)jā-* (?)/ PY Fn 50.8, *e-qe-o a-to-mo* PY Aq 64.8, *e-qe-a-o a-to-mo* KN V 56.b aber

Annahme einer Entlehnung aus dem Mykenischen aus lautlichen Gründen am nächsten. Auch darf man nicht vergessen, dass das Arbeitstier des Bauern neben dem Ochsen der Esel war, während das Pferd die kunstvoll zusammengesetzten (*ararmotmenā*!) zweirädrigen Wagen der hohen Herren zu ziehen hatte. Bei beiden, ἁρμόζω und ἵππος, stützt sich die Annahme einer mykenischen Herkunft sowohl auf lautliche wie auf sachliche Argumente.

Ein eigenartiges Wort ist βασιλεύς, myk. *qa-si-re-u* /*gʷasileus*/. Im Mykenischen bezeichnet es einen mittleren Beamten, den lokalen Vertreter des Königs (*wanaks*), bzw. der Palastverwaltung, später, und zwar bei allen Griechen, jedenfalls auch in Kypern, den ‚König' oder ‚Fürsten', in Athen einen der neun Archonten, an einigen Orten ist das Wort im Plural die Bezeichnung einer Behörde (Elis, Mytilene, Chios). Die Herkunft des Wortes ist unsicher; nichts spricht dafür, dass es ein „urgriechisches" Wort für ‚König' ist, dagegen fügt es sich in den Rahmen der verschiedenen, etymologisch öfter unklaren mykenischen Beamtenbezeichnungen ein. Mit dem Zusammenbruch der Herrschaft der grossen Paläste um 1200 gewannen die lokalen Machthaber automatisch grösseres Gewicht und wurden de facto ‚Stadtkönige'[26].

Als letztes Wort, das m.E. vermutlich aus dem Mykenischen entlehnt ist, nenne ich att. ταλασίᾱ ‚zur Bearbeitung zugewiesenes Quantum Wolle' oder ‚Wollbearbeitung' selbst. Die Gleichsetzung mit myk. *ta-ra-si-ja* /*talansijā*/ ist hinsichtlich Form und Bedeutung ‚zur Bearbeitung überlassene Menge Bronze (in Pylos), bzw. Wolle (in Knossos)' einwandfrei[27]. Bei der raffinierten Organisation der industriellen Arbeit im Bereich der mykenischen Paläste liegt hier eine solche Bezeichnung viel näher als in einem wesentlich einfacheren und kleineren Haushalt der späteren Zeit.

---

nicht unwahrscheinlich. Doch sind diese Ausdrücke (vermutlich Berufsbezeichnungen) reichlich unklar.

[26] Zur Frage des Übergangs vom *gʷasileus* zum βασιλεύς vgl. L. Godart in: Le origini dei greci (s. Anm. 20), 188 ff.

[27] Beim Ansatz *talansijā* (abgeleitet von *talanta* ‚Waage', das im Mykenischen zwar nicht direkt bezeugt, aber durch durch das Ideogramm *118, das eine Waage darstellt und die höchste Gewichtseinheit, etwa 29 kg, bezeichnet, gesichert ist) müsste man beim attischen, nur in Prosa bezeugten Wort ταλᾶσία annehmen; das Adj. ταλασήιος bei A.R. und späteren Dichtern beweist für die Quantität des attischen Wortes nichts.

3.3. Es spricht also vieles dafür, dass sich die überraschend weitgehende Übereinstimmung im Wortschatz[28] wenigstens teilweise durch direkte Übernahme mykenischer Wörter durch andere Griechen sei es in mykenischer oder sei es in nachmykenischer Zeit erklärt. Man kann also sagen: Nicht ist der mykenische Wortschatz auf weiten Strecken bereits griechisch, sondern der spätere griechische Wortschatz ist vielfach noch mykenisch.

4.1. Ganz anders ist es beim Sprachbau. Dass sich sowohl auf dem Gebiet der Laute als auch der Morphologie und Syntax tiefgreifende Änderungen gerade in den Jahrhunderten unmittelbar nach dem Sturz der mykenischen Paläste vollziehen, ist schon früher festgestellt worden. Möglich, dass sich einige Umgestaltungen schon im Mykenischen abzeichnen; für den Schwund des *j* oder dessen Wandel zu *h* lässt es sich direkt nachweisen (s. oben), das Verstummen des intervokalischen aus *s* entstandenen *h* ist wahrscheinlich[29]. Für anderes aber gibt es kaum Anzeichen, z.B. dafür, dass die Labiovelare vor hellen Vokalen anders behandelt würden als sonst, oder etwa für die Beseitigung des Instrumentals. Bezeichnend ist, dass bei diesen Umgestaltungen alle griechischen Dialekte in gleicher oder ähnlicher Weise betroffen wurden. Man wird nicht fehlgehen, wenn man diese Veränderungen in der Sprache mit den grossen Umschichtungen und Wanderungen in Zusammenhang bringt, die gerade in diesen Jahrhunderten stattfanden und bei denen Gruppen wichtig wurden, welche mit früheren herrschenden Schichten nur wenig gemein hatten. Dass dabei alle Dialekte, sogar – wenn auch zum Teil in etwas geringerem Masse – das Kyprische, davon betroffen wurden, spricht dafür, dass bei diesen Umschichtungen und Wanderungen engere Kontakte zwischen den verschiedenen Stämmen bestanden.

4.2. Wenn man sich überlegt, woher diese Änderungen ausgegangen sein könnten, stellt man fest, dass bei allen diesen Neuerungen das Dori-

[28] Natürlich gibt es auch Unterschiede. Unserem Verständnis der mykenischen Texte sind u.a. gerade dadurch Grenzen gesetzt, dass manche Wörter später nicht mehr oder höchstens in abgelegenen Gegenden bekannt sind, wie z.B. die Gefässbezeichnung *pa-ko-to,* später φάκτον· μέτρον παρὰ Ἀρκάσιν (s. Chantraine, Dict. s.v.).

[29] Zur Frage, ob im Mykenischen im Wortinnern noch *h* gesprochen wurde, s. E. Risch, Res Mycenaeae. Akten des VII. Internationalen Mykenologischen Colloquiums Nürnberg 1981 (1983), 385 ff.

sche auf alle Fälle mitbeteiligt ist. Dazu kommt, dass die Form καί eigentlich nur dorthin passt, wo ποί aus ποτί möglich ist, d.h. in den dorischen oder NW-griechischen Bereich. In den anderen Dialekten, z.B. im Ionisch-Attischen, weitgehend auch im Arkadischen wird es von dort eingedrungen sein[30]. Auch -ται kann nicht aus den südgriechischen Dialekten stammen, da hier das ererbte -τοι nicht nur durch das Mykenische, sondern auch das Arkadisch-Kyprische gesichert ist (s. 2.5); damit ist auch hier Herkunft aus dem Westgriechischen (oder allgemein Nordgriechischen) wahrscheinlich[31]. Auch die offene Aussprache des aus $m̥$ und $r̥$ entstandenen Vokals, also z.B. ἑκατόν, στράτος usw., passt als allgemeine Tendenz ebenfalls am besten zum Westgriechischen, wo auch sonst die Öffnung der mittleren Vokale verbreitet ist, z.B. ἰαρός statt ἱερός (NW-griech. auch φάρω < φέρω usw.), Ἄρταμις statt Ἄρτεμις, κα, γα statt κε, γε. Man darf daraus schliessen, dass zum mindesten bei einigen, vielleicht sogar bei den meisten Umgestaltungen der Einfluss des Westgriechischen, speziell des Dorischen entscheidend war[32]. Das aus der Sprache Erschlossene deckt sich mit dem, was die Alte Geschichte zeigt, nämlich dass gerade in dieser Zeit die mit den NWgriechischen Stämmen aufs engste verwandten Dorier ihren Bereich gewaltig ausdehnten und vor allem auf dem Festland, aber auch auf den südlichen Inseln eine führende Stellung errangen[33].

Während also der Wortschatz u.a. deswegen relativ einheitlich ist, weil er wenigstens teilweise auf dem mykenischen basiert, ist bei der Grammatik die Ähnlichkeit der Dialekte dadurch begründet, dass in den Jahrhunderten Ende des 2. und Anfang des 1. Jahrtausends viele gemeinsame Neuerungen durchgeführt wurden, bei denen zum mindesten zum Teil das Dorische führend war. Man darf beifügen, dass umgekehrt beim

[30] So überzeugend Verena Lüttel, Κάς und καί. Dialektale und chronologische Probleme im Zusammenhang mit Dissimilation und Apokope (Ergänzungshefte zur KZ 29, 1981).

[31] Hier ist immerhin parallele, aber unabhängige Umgestaltung denkbar.

[32] Einzig bei der Neuerung ἐνς m. Akk. statt ἐν m. Akk. (wohin), die dem NW-Griechischen fremd, dafür aber auch lesbisch ist, würde man den Ausgangspunkt eher im ionisch-attischen Bereich suchen.

[33] Vgl. allgemein zum Problem „Dorier" die auf ein internationales Kolloquium über „Dori e mondo egeo" (Rom, April 1983) zurückgehende, von D. Musti herausgegebene Sammelschrift: Le origini dei greci (s. Anm. 20).

Wortschatz kaum Dorismen nachweisbar sind[34]. Vielmehr haben die Verbalabstrakta von vereinzelten Spezialfällen abgesehen überall die Form -σις und nicht die im Dorischen erwartete Form -τις. Ebenso herrscht überall der Namenstypus Ἀναξι(μένης)[35].

5. Zum Schluss noch eine kurze Bemerkung: Wenn man bedenkt, dass die Einwanderung in Griechenland offenbar bald nach 2000 erfolgte, dass spätestens dann eine Differenzierung in verschiedene Dialekte einsetzte, dass ferner in einigen Gebieten seither kaum grössere Veränderungen bei der Bevölkerung anzunehmen sind, hat man Grund darüber zu staunen, wie gering alles in allem die Unterschiede der Dialekte in der Mitte des 1. Jahrtausends sind, und zwar auch dann, wenn man damit rechnet, dass bei unseren für manche Gegenden unzureichenden Kenntnissen die Unterschiede an verschiedenen Orten doch grösser waren. Ein Vergleich mit den Dialekten, welche sich in der Romania etwa seit der Mitte des 1. Jahrtausends n. Chr., also in einem vergleichbar ähnlichen Zeitraum aus der spätlateinischen Umgangssprache (sog. Vulgärlatein) entwickelt haben und bei denen oft gerade auf kleinstem Raum beträchtliche Unterschiede möglich sind, zeigt uns, dass a priori auch im griechischen Raum Ähnliches möglich gewesen wäre. Dass es nicht dazu gekommen ist, ist zum Teil dadurch bedingt, dass die Ausstrahlung der mykenischen Kultur jedenfalls beim Wortschatz für eine gewisse Einheitlichkeit gesorgt hat, und anderseits die verschiedenen weitgehend gemeinsamen, wenigstens zum Teil vom Dorischen ausgehenden Neuerungen offenbar eine beträchtliche Annäherung der bestehenden Dialekte bewirkt haben. Auf dieser verhältnismässig ähnlichen Basis konnte sich im 1. Jahrtausend die so eindrucksvolle griechische Kultur entwickeln, welche durch die Verstärkung der gegenseitigen Kontakte eine weitere Annäherung der Dialekte, zuletzt unter Führung des Attischen, gebracht hat.

Böndlerstrasse 61 *Ernst Risch*
8802 Kilchberg

[34] Abgesehen von bestimmten Spezialgebieten wie Sport und sportliche Wettkämpfe oder Militär (z.B. λοχᾱγός). Schwer abzuschätzen ist, welche Rolle der dorische Wortschatz etwa in der Chorlyrik spielt.

[35] Bezeichnend ist, dass immerhin die älteste alphabetische Inschrift aus Kreta den Namen Ἐρπετίδαμος zeigt; s. O. Masson, Festschrift L.R. Palmer (1976), 169 ff.

EDDY ROULET

APPROCHE PRAGMATIQUE DE QUELQUES LOCUTIONS ADVERBIALES DONNÉES COMME SYNONYMES PAR LES DICTIONNAIRES DU FRANÇAIS CONTEMPORAIN

Je me propose d'examiner dans ce bref essai deux ensembles de locutions adverbiales qui sont traitées de manière paradoxale dans les dictionnaires du français contemporain: les locutions de chaque ensemble sont présentées comme synonymes, sans que soient explicitées leurs propriétés communes, et alors que les signifiants qui les constituent véhiculent manifestement des signifiés différents. Il s'agit, si je retiens les formes les plus courantes, d'une part de l'ensemble réunissant les locutions *de toute manière*, *de toute façon* et *en tout cas*, et d'autre part de l'ensemble réunissant *en fait*, *en réalité*, *au fond*, *en somme*, *après tout*, *somme toute*, *tout compte fait*, *tout bien considéré*, *en fin de compte*, *finalement* et *en définitive*.

Je vais tenter tout d'abord de montrer, en me référant au modèle développé dans Roulet & al. (1985), que le point commun à toutes ces locutions adverbiales tient à leur rôle de connecteur pragmatique, plus précisément de connecteur reformulatif, dans l'articulation du discours. J'esquisserai ensuite une répartition de ces locutions adverbiales dans différentes sous-classes de connecteurs reformulatifs, en tenant compte à la fois de la manière dont les lexèmes indiquent explicitement certains aspects de l'opération de reformulation et de leur rôle dans l'articulation du discours.

Si on consulte un des premiers dictionnaires du français contemporain élaboré par des linguistes: le *Dictionnaire du français contemporain* (Paris, Larousse, 1966; abrégé dorénavant DFC), on constate qu'il tisse tout un réseau de relations, directes ou indirectes, de paraphrases et de synonymies entre les locutions adverbiales de chacun des deux ensembles susmentionnés.

Pour le premier ensemble de locutions, c'est de *en tout cas* que le DFC donne la définition la plus complète: «de toute façon, quoi qu'il en soit (pour présenter une affirmation en opposition à une hypothèse, à une éventualité quelconque)»; cette définition nous conduit à celle de *de toute façon*, qui explicite la relation de synonymie entre les deux locutions: «quoi qu'il en soit, quoi qu'il arrive (syn.: en tout cas)». Pour *de toute manière*, le DFC donne simplement la paraphrase: «quoi qu'il arrive», déjà présente dans la définition de *de toute façon*; cela permet d'établir indirectement une relation de synonymie entre ces deux locutions, voire entre les trois, compte tenu de la relation explicitement indiquée par ailleurs entre *en tout cas* et *de toute façon.*

Relevons, en passant, le caractère peu systématique des définitions: pourquoi donner explicitement un synonyme seulement pour *de toute façon*? la relation serait-elle univoque? pourquoi restreindre les paraphrases «quoi qu'il en soit» à *en tout cas*, et «quoi qu'il arrive» à *de toute manière*, alors que les deux sont données pour *de toute façon*?

Quant au second ensemble de locutions adverbiales, le DFC donne de *en définitive* la définition suivante: «marque une conclusion, le terme de considérations contradictoires; syn.: en fin de compte, tout compte fait, tout bien considéré, finalement». Suivons, parmi les options offertes, la piste de *finalement*; le DFC indique simplement «en fin de compte». En revanche, pour cette dernière locution, traitée conjointement avec *tout compte fait*, le DFC est curieusement plus prolixe: «une fois l'ensemble examiné, tout bien considéré (pour exprimer une conclusion logique); syn.: après tout, somme toute, finalement». Passons sur le terme de conclusion logique, peu clair (s'oppose-t-il à la simple conclusion indiquée pour *en définitive*?) et de toute manière peu approprié pour caractériser nos locutions, qui n'indiquent pas une déduction logique (cf. Jayez 1983), et suivons la piste *après tout*; le DFC donne seulement la définition: «tout bien considéré»; pour cette dernière locution, qui n'apparaît que dans un exemple sous l'entrée *considérer*, on trouve curieusement l'indication: «(syn.: étudier, peser)».

A première vue, notre jeu de pistes s'arrête là, mais nous pouvons revenir en arrière et exploiter une des voies ouvertes par les synonymes de *en fin de compte* et de *tout compte fait* que nous avions laissée de côté: *somme toute*. Pour cette locution, traitée conjointement avec *en somme*, le DFC donne la définition: «en définitive, tout compte fait; syn.: au fond», qui nous conduit à *au fond*: «si on considère la vérité ultime des

choses; syn.: en fin de compte, en réalité, finalement». Pour *en réalité*, le DFC indique simplement: «en fait», ce qui nous conduit à la dernière locution de notre ensemble, avec la définition: «introduit une idée qui s'oppose à ce qui précède».

Ce rapide parcours, qui n'épuise pas toutes les pistes indiquées, suffit à mettre en évidence le réseau complexe de relations synonymiques et paraphrastiques, directes ou indirectes, établies par le DFC entre toutes les locutions adverbiales de ce second ensemble, alors même qu'il donne des définitions parfois nettement différentes (comparer celles de *en définitive*, de *au fond* et de *en fait*).

Les informations données par le DFC sur ces locutions adverbiales sont insatisfaisantes au moins sur deux points: d'une part, elles gomment les propriétés sémantiques distinctives de ces locutions, d'autre part elles n'indiquent pas ce que ces locutions, au delà de ces différences sémantiques, ont en commun pour qu'on puisse aussi aisément les substituer les unes aux autres.

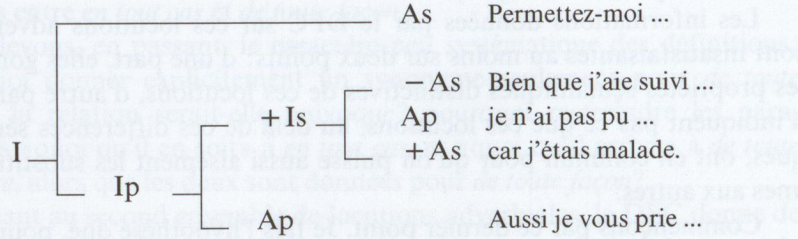
Commençons par ce dernier point. Je fais l'hypothèse que, pour saisir ce que ces locutions adverbiales ont en commun, il faut dépasser une approche étroitement lexicale pour examiner, dans une perspective pragmatique, leur rôle dans l'articulation du discours.

Dans Roulet & al. (1985), j'ai présenté une conception du discours, fondée sur le concept de négociation, où je pose que la structure et la clôture des constituants du discours sont régies par deux types de contraintes: la complétude interactive pour les constituants monologiques (les interventions) et la complétude interactionnelle pour les constituants dialogiques (les échanges).

Qu'implique la contrainte de complétude interactive pour le discours monologique, le seul à nous intéresser ici? Il suffit d'examiner des lettres ou des éditoriaux de presse pour se rendre compte qu'ils ne se réduisent pas à un seul acte de langage. Pour répondre à l'attente du lecteur, l'auteur s'efforce d'être complet en préparant et en justifiant le mieux possible l'information, l'opinion ou la requête qu'il veut transmettre. Ainsi dans l'exemple suivant, fabriqué:

> Permettez-moi de vous adresser la requête suivante. Bien que j'aie suivi régulièrement le séminaire pendant tout le semestre, je n'ai pu participer à la dernière séance, car j'étais malade. Aussi je vous prie de bien vouloir m'envoyer la bibliographie que vous avez distribuée ce jour-là.

l'acte principal (Ap) de requête est précédé d'une intervention subordonnée à fonction d'argument (+Is) à laquelle il est relié par le connecteur consécutif *aussi*; cette intervention subordonnée est elle-même formée d'un acte principal entouré de deux actes subordonnés de rejet de contre-argument (−As), introduit par le connecteur contre-argumentatif *bien que*, et d'argument (+As), introduit par le connecteur argumentatif *car*; l'intervention ainsi formée (Ip) est elle-même précédée d'un acte subordonné de préparation (As). La structure hiérarchique de l'ensemble peut être représentée par le schéma suivant:



J'appelle *mouvement discursif* une intervention I de ce type qui se donne comme autonome à un certain point du déroulement du discours (cf. Roulet 1986).

Je ne m'arrêterai pas à la structure des mouvements discursifs simples et aux connecteurs argumentatifs qui marquent celle-ci, car ils ont fait l'objet de nombreuses descriptions (voir en particulier Ducrot & al. 1980, Roulet & al. 1985 et Moeschler 1985).

Il ne suffit pas toujours de préparer et de justifier une assertion ou une requête pour satisfaire à la complétude interactive. Souvent, l'auteur d'une lettre ou d'un éditorial ne parvient pas à satisfaire à cette exigence en un mouvement discursif: le point de vue peut être difficile à exprimer, ou les attentes du destinataire, seul juge de la complétude en dernier recours, difficiles à évaluer. L'auteur est amené alors à formuler différemment le point de vue exprimé dans un premier mouvement discursif; il dispose, pour marquer cette opération, d'instruments linguistiques comme *en fait*, *au fond*, *en tout cas*, *finalement*, qui ont principalement pour fonction de subordonner rétroactivement un mouvement discursif antérieur à une reformulation du point de vue.

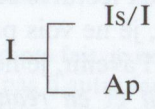
Ainsi, Michel Tournier conclut dans un premier temps un article du Nouvel Observateur (12-18.9.86. p. 39) par cet énoncé:

> Je crois sincèrement qu'on ira vers une révolution de ce genre dans l'érotisme.

puis il reformule ce mouvement discursif en le subordonnant à un nouvel acte principal, qui clôt l'article:

> En tout cas, je ne vois pas d'autre façon d'en finir avec le sexe qui tue.

On peut illustrer cette structure par le schéma suivant (où / marque l'intégration d'un mouvement discursif dans un mouvement de rang supérieur):



Michel Tournier aurait pu utiliser, à la place de *en tout cas*, pour indiquer qu'il subordonnait le mouvement discursif antérieur et reformulait son point de vue, n'importe laquelle des locutions adverbiales de nos deux ensembles: *de toute manière*, *en fait*, *au fond* ou *après tout*. Je poserai donc, en conclusion de cette première partie, que la propriété commune à toutes les locutions adverbiales étudiées ici est la fonction de connecteur reformulatif dans l'articulation du discours.

Si toutes ces locutions adverbiales ont une propriété commune: la fonction de connecteur reformulatif, elles ne sont pas synonymes. Le texte de Michel Tournier reçoit manifestement des interprétations différentes selon qu'on y insère *en tout cas*, *de toute manière*, *en fait*, *au fond* ou *après tout*. Aussi vais-je, dans la seconde partie de cet essai, tenter de cerner certaines des propriétés distinctives de ces locutions adverbiales.

Je pars de l'observation, banale mais guère exploitée jusqu'ici à ma connaissance, même par les lexicographes, que ces locutions indiquent explicitement certaines caractéristiques de l'opération de reformulation qu'elles marquent.

Si on caractérise l'opération de reformulation comme un processus *p* appliqué à un constituant de discours *A* et aboutissant à un constituant de discours *B*, selon le schéma *A p B*, on peut établir une distinction entre les connecteurs reformulatifs selon qu'ils indiquent explicitement le statut de *A*, celui de *B* ou la nature du processus *p*.

Trois connecteurs reformulatifs: *en tout cas*, *de toute manière* et *de toute façon*, soit les locutions adverbiales de notre premier ensemble,

indiquent le statut qui doit être attribué à *A*, c'est-à-dire au mouvement discursif antérieur, dans l'opération de reformulation. Ils introduisent en effet un nouveau point de vue, dont la validité est présentée comme indépendante de celle du précédent.

S'il est difficile de distinguer *de toute façon* de *de toute manière*, ces deux connecteurs ne sont pas synonymes de *en tout cas*. Ce dernier présente la validité du nouveau point de vue comme indépendante de la vérité de ce qui précède, alors que les deux premiers la présentent comme indépendante de la manière dont on envisage ce qui précède. Dans l'exemple de Tournier, on obtiendrait les deux lectures suivantes: «qu'on aille vers une révolution de ce genre ou non, je ne vois pas...», opposée à «quelle que soit la manière dont on envisage l'avenir, je ne vois pas...» [1].

Deux connecteurs reformulatifs: *en fait* et *en réalité*, indiquent le statut attribué à *B*, au nouveau point de vue exprimé. Je ne m'arrêterai pas à ces connecteurs, décrits par Danjou-Flaux (1980, 1982) et Charolles (1984), sinon pour préciser qu'ils n'opposent pas des faits à des apparences (on trouve parfois la séquence: *en fait* ou *en réalité, il semble que*...), mais qu'ils présentent le nouveau point de vue comme plus conforme à la réalité que le précédent.

Les autres connecteurs reformulatifs indiquent explicitement certains aspects du processus permettant de passer de *A* à *B*:

- *en somme* et *au fond* indiquent explicitement uniquement la nature du processus: ils présentent la reformulation comme le résultat d'une simple addition ou d'un examen approfondi des éléments envisagés précédemment; à noter que, pour *en somme,* ces éléments sont en principe concordants (car il faut entendre ici addition dans le sens commun d'addition d'éléments de même signe);
- *somme toute*, *tout bien considéré* et *tout compte fait* indiquent explicitement à la fois la nature du processus et la portée de celui-ci; la reformulation est présentée comme le résultat de la prise en compte de la totalité des éléments envisagés précédemment; cela autorise pour *somme toute*, à la différence de *en somme*, la prise en compte d'éléments discordants;

[1] L'espace imparti à cet essai ne me permet pas de développer les commentaires et de produire des exemples; je renvoie le lecteur à Roulet (à paraître) pour une description plus approfondie des connecteurs reformulatifs.

– *finalement* et *en définitive*, qui indiquent explicitement la dernière étape du processus, présentent la reformulation comme le dernier d'une succession de points de vue, souvent discordants;
– *en fin de compte* indique explicitement à la fois la nature et le terme du processus; il présente la reformulation comme le résultat final de la prise en compte des éléments envisagés.

Arrivé à ce point, on ne peut manquer de relever des recoupements entre les indications donnés par les connecteurs des trois dernières sous-classes; qu'on modifie l'exemple de Tournier de l'une ou l'autre des manières suivantes:

> Tout compte fait, je ne vois pas d'autre façon d'en finir ... Finalement, je ne vois pas d'autre façon d'en finir ... En fin de compte, je ne vois pas d'autre façon d'en finir ...

les différences sont faibles; mais cela n'est pas surprenant si l'on tient compte des relations d'implication réciproque qu'on peut observer entre les indications données par ces connecteurs: l'indication de la totalité des éléments pris en compte dans un processus renvoie à l'indication des phases successives de celui-ci, et vice-versa.

En revanche, *après tout* a un statut très particulier, car il indique explicitement le terme et la portée de l'opération, mais sans spécifier celle-ci. Ce vide sémantique a sans doute permis d'associer à ce connecteur un processus de reformulation plus complexe que ceux liés aux connecteurs formés autour de *somme* ou de *compte*; en effet, si les connecteurs des trois sous-classes précédentes peuvent être facilement substitués les uns aux autres sans modifier de manière sensible le sens de l'énoncé, *après tout* introduit une dimension supplémentaire, qu'on peut qualifier, avec Jayez (1983, 43) de polémique. Si Tournier avait utilisé ce connecteur dans son texte:

> Après tout, je ne vois pas d'autre façon d'en finir...

il aurait présenté le point de vue exprimé comme prenant le contre-pied de l'opinion du lecteur ou du public en général. Mais ce connecteur exige manifestement, et beaucoup plus que les précédents, une description plus élaborée que celle que je peux esquisser ici.

J'ai tenté de montrer, dans ce bref essai, que, si on veut saisir la propriété commune à certaines locutions adverbiales données comme

synonymes par les dictionnaires et mettre en évidence les différences entre celles-ci, il est nécessaire de dépasser une approche étroitement lexicale ou grammaticale pour étudier la fonction de ces locutions dans l'articulation du discours. Les hypothèses présentées ici seront reprises, approfondies et illustrées par de nombreux exemples dans une étude ultérieure (cf. Roulet à paraître).

Chemin de la Ruelle 4 *Eddy Roulet*
CH 1224 Chêne-Bougeries

Références

Charolles, M. (1984): «*En réalité* et *en fin de compte* et la résolution des oppositions», *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques* 47, 81–111.

Danjou-Flaux, N. (1980): «A propos de *de fait, en fait, en effet* et *effectivement*», *Le Français Moderne* 48, 110–139.

Danjou-Flaux, N. (1982): «*Réellement* et *en réalité*: données lexicographiques et description sémantique», *Lexique* 1, 105–150.

Ducrot, O. & al. (1980): *Les mots du discours*, Paris, Minuit.

Jayez, J. (1983): «La 'Conclusion': Pour quoi faire?», *Sigma* 7, 1–47.

Moeschler, J. (1985): *Argumentation et conversation. Eléments pour une analyse pragmatique du discours*, Paris, Hatier.

Roulet, E. (1986): «Complétude interactive et mouvements discursifs», *Cahiers de Linguistique Française* 7, 193–210.

Roulet, E. (à paraître): «Complétude interactive et connecteurs reformulatifs», *Cahiers de Linguistique Française* 8.

Roulet, E. & al. (1985): *L'articulation du discours en français contemporain,* Berne, Lang.

CLAUDE SANDOZ

ASPECTS DU VOCABULAIRE INDO-EUROPÉEN DE LA PARENTÉ

Depuis la monographie centenaire de Delbrück, de très nombreux travaux ont été consacrés à des éléments ou à l'ensemble du lexique indo-européen de la parenté[1]. L'histoire de la recherche montre tout le profit d'un intérêt croissant des linguistes pour l'anthropologie. En effet, dans les dernières décennies, l'observation directe des sociétés vivantes a procuré des systèmes de références à l'analyse proprement linguistique[2]. On s'est beaucoup intéressé aux structures de la parenté chez les Indiens Omaha, installés dans une réserve du Nebraska (U.S.A.), au confluent du Missouri et de la rivière Platte; et des analogies sont apparues avec les faits indo-européens. Par exemple, la règle d'assimilation du frère de la mère au grand-père semble commune aux deux cultures (cf. lat. *auunculus,* dérivé de *auus*). Le corollaire en est la confusion terminologique entre le fils de la sœur et le petit-fils (cf. lat. *nepōs*)[3]. En tout état de cause, des groupements se révèlent, à l'intérieur du réseau de la parenté, dans la configuration du vocabulaire. Tantôt un terme unique se rapporte à des

[1] L'article de B. Delbrück s'intitule: *Die indogermanischen Verwandtschaftsnamen. Ein Beitrag zur vergleichenden Alterthumskunde:* Abhandlungen der königlichen Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, philol.-hist. Classe, Bd. XI, V, 1889, 381-606. Il faut citer ensuite Eduard Hermann, *Sachliches und Sprachliches zur indogermanischen Grossfamilie:* Nachrichten von der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philol.-hist. Klasse 1918, 204-232. Pour les études plus récentes, une riche bibliographie a été rassemblée par H. P. Gates, *The kinship terminology of Homeric Greek:* Supplement to International Journal of American Linguistics 37/4, 1971, 82 p. Voir aussi O. Szemerényi, *Studies in the kinship terminology of the Indo-European languages,* in: Acta Iranica. Troisième série: Textes et mémoires VII, Téhéran – Liège 1977, 240 p. A compléter par M. Bettini, Pater, avunculus, avus *nella cultura romana più arcaica:* Athenaeum 62, 1984, 468-491.

[2] La dette de la linguistique à l'anthropologie est manifeste, par exemple, chez P. Friedrich, *Proto-Indo-European kinship:* Ethnology 5, 1966, 1-36, E. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes,* Paris 1969 et H. P. Gates, *Op. cit.*

[3] Cf. H. P. Gates, *Op. cit.,* p. 41.

relations distinctes (l'indo-européen, par exemple, appliquait le nom du frère aux frères et aux cousins[4]), tantôt des termes différents, mais porteurs d'une marque commune, définissent une classe (cf. la série en *-in-law* de l'anglais ou les préfixés par *beau-* du français pour la désignation des parents par alliance). Il y a parfois des symétries dans l'expression (type angl. *father* → *step-father, mother* → *step-mother* ou lat. *fīlius* → *fīlia*), révélatrices de conceptions sur la famille. Mais parfois aussi, et surtout dans les langues anciennes du groupe, des proches reçoivent des dénominations hétérogènes (cf. i.-e. **sūnús* «fils» et **dhugh(ə)tēr* «fille»; i.-e. **bhrā́tēr* «frère» et **swesor* «sœur»). Les raisons de ce supplétisme lexical, aboli dialectalement à la faveur d'un renouvellement du vocabulaire (cf. lat. *fīlius, fīlia* et gr. ἀδελφός, ἀδελφή), ne sont pas entièrement claires[5]. Quoi qu'il en soit, les faits linguistiques reflètent un système de représentations fort complexes. Des relations de différents ordres s'y croisent: il y a des termes réciproques, comme «parents» et «enfants» ou «mari» et «femme» (A et B s'impliquent l'un l'autre) et des termes complémentaires, comme «fils» et «fille». Il y a aussi la distinction entre la parenté homostathmique (entre membres d'une même génération) et la parenté hétérostathmique (entre membres de générations différentes)[6]. Au plan de la langue, ces relations sont parfois manifestées par un morphème spécifique. Ainsi, en français, les classificateurs *grand* et *petit* signalent des parents distants de deux générations à partir d'ego (type *grand-père* et *petit-fils*). L'indo-européen ancien procède par suffixation: E. Benveniste a mis en lumière, par exemple, la fonction de **-wo- / -wyo-*, dénotant la proximité homostathmique[7]. On a donc skr. *pitṛ-* «père» → *pitṛvya-* «frère du père». Comme le suffixe du dérivé jouit d'une certaine extension en dehors du vocabulaire de la parenté, sa définition repose sur l'exploitation d'un matériel suffisamment varié. Des termes comme skr. *pitṛvya-* (: gr. πάτρως, lat. *patruus*) ou skr. *bhrātṛvya-* «fils du frère» reçoivent du vocabulaire général un éclairage précieux. L'analyse s'avère plus difficile, en revanche, dans le cas des désignations de base: **pətḗr* et

[4] Selon E. Risch, *Betrachtungen zu den indogermanischen Verwandtschaftsnamen:* Museum Helveticum 1, 1944, 118.

[5] Le phénomène du supplétisme règne, on le sait, dans le champ sémantique de notions familières: voir H. Seiler, *Die primären griechischen Steigerungsformen* (Diss. Zurich), Leipzig 1950, p. 32.

[6] Cf. E. Benveniste, *Op. cit.*, t. 1, 261.

[7] *Ibid.*, p. 262.

**bhrā́tēr.* Avec **mātēr* et **dhugh(ə)tēr,* ces mots forment le noyau du système et se caractérisent par un élément **-tĕr- / -tr-* propre au lexique de la parenté. La diffusion de ce morphème se limite, en effet, à une partie des termes du champ sémantique de la famille.

C'est, en dernier ressort, de ce groupe en **-ter-* que Benveniste rapproche des noms du type lat. *gener* «gendre, beau-fils»: «Le 'gendre' est en sanskrit *jāmātar-,* en avestique *zāmātar-.* La forme correspondante dans les autres langues comporte aussi une finale en *-r,* bien que le thème ait subi des altérations variées: latin *gener,* grec *gambrós.* Quelle que soit l'histoire particulière de ces formes, elles procèdent toutes du même radical augmenté d'un suffixe *-er* ou *-ter...* On voit que la formation en *-ter* ou en *-er* est dès l'origine attachée à maints noms de parenté.»[8] L'appartenance des noms du beau-fils à une racine commune *(*gem-)* n'est pas certaine, mais possible. Dans cette perspective, la forme attendue en latin, **gemer,* aurait été remplacée par *gener* sous l'influence de la famille de *gignō*[9]. En ce qui concerne la formation, toutefois, les données indo-iraniennes, d'une part, et gréco-latines, de l'autre, nous semblent irréductibles. Il s'agit de reconnaître un suffixe **-ter-* ou **-er-* athématique (pour **-er-,* cf. **daiwer* «frère du mari»), et un suffixe **-tero-* ou **-ero-* thématique et fonctionnellement différent. La forme **-(t)ero-* ne représente pas simplement un rajeunissement de **-(t)er-,* et son domaine d'emploi s'étend bien au-delà du vocabulaire de la parenté. De fait, c'est en dehors de ce système lexical que le morphème a eu la plus grande fortune: **-(t)ero-* a fourni avant tout un type de formation du comparatif, répandu en indo-iranien et en grec (exemples: skr. *priyá-tara-* «plus cher», av. *aka-tara-* «plus méchant», gr. σοφώ-τερος «plus sage»). D'autres langues en ont conservé des traces, comme le latin (cf. *ex-terus* «extérieur», recaractérisé par le suffixe vivant *-ior* dans *ex-ter-ior*) ou le hittite (cf. *kattera-* «inférieur»). Mais la fonction comparative n'est pas la plus ancienne. Comme E. Benveniste l'a montré de façon éclatante, **-tero- (*-tro-)* s'applique à des «positions»; sa valeur est séparative, différentielle dans des couples de notions opposées (type gr. σκαιός / δεξιτερός lat. *laeuos / dexter*; gr. ὑμός / ἡμέτερος)[10]. A l'origine, le suffixe ne s'attache

[8] *Op. cit.,* p. 256.

[9] Cette interprétation est évoquée chez H. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch* I, Heidelberg 1960, p. 287 (s.v. γαμβρός).

[10] Voir E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen,* Paris 1948, 115-125.

qu'à un seul terme de l'opposition binaire. C'est ainsi que, dans le lexique de la parenté, «*matertera* 'sœur de la mère, tante maternelle' ne doit pas être mis directement en rapport avec *mater,* en tant que 'la presque mère', mais bien opposé à *amita* 'sœur du père, tante paternelle'; le terme de base est *amita,* désignant la 'vraie' tante et dont se différencie *matertera* qui signifie 'la (tante) du côté maternel'»[11]. Valable pour l'axe paradigmatique, cette analyse trouve confirmation au plan syntagmatique. En effet, les deux noms se trouvent associés dans un témoignage du juriste Gaïus, *Inst.* 1,63: amitam et materteram uxorem ducere non licet «il n'est pas permis d'épouser la sœur de son père, ni la sœur de sa mère». Quoique déjà dans Plaute, *matertera* n'est pas très ancien, car la comparaison indo-européenne ne montre pas d'accord, même partiel, pour les noms des tantes. On a donc affaire à une création de date latine.

Au dossier des termes de parenté en **-(t)ero-* figure une autre donnée relativement récente: lat. *puer* (thème *puero-*) «enfant». On n'a pas prêté assez d'attention à ce mot sous le rapport de sa formation et de sa place parmi les expressions de la filiation. Les indo-européanistes ont donné libre cours à la spéculation étymologique au détriment d'un regard objectif sur les conditions réelles de l'emploi[12]. Il convient d'abord de fixer la chronologie des sens du terme. Tandis que les dictionnaires latins mentionnent en tête d'article l'acception de «jeune garçon» (opposé à l'adulte)[13], des textes anciens indiquent la priorité de la notion de parenté. Au premier rang des exemples figure une «loi royale» citée par Festus, p. 260 Lindsay: Si parentem puer uerberit ast olle plorassit parens, puer diuis parentum sacer esto «Si un enfant a frappé l'un de ses parents et que celui-ci s'est récrié, que l'enfant soit voué aux dieux des parents». Dans l'énoncé de cette disposition juridique, *puer* s'oppose à *parens,* non à *pater.* C'est que le législateur, par souci d'exhaustivité, a choisi le terme le plus extensif. Or, de même que *parens* signifie «le père ou la mère», *puer* propose une alternative: «le fils ou la fille». En latin ancien, le mot est épicène (pour un exemple de *puer* accompagné d'un adjectif au féminin, voir, par exemple, CIL XIV 2862). Mais très tôt, la

[11] E. Benveniste, *ibid.,* 118.

[12] O. Szemerényi, qui rappelle les explications antérieures, ramène *puer* à **pu-wiro-* (*Studies,* p. 18). Cette étymologie, fondée sur l'analyse de véd. *pumān (pumāṃs-)* en *pu-* «petit» et *mas-* «mâle», manque d'appui dans les faits.

[13] Ainsi, l'*Oxford Latin Dictionary,* Oxford University Press, 1968-1982, p. 1514 (s.v. *puer*).

création de *puera,* puis de *puella,* a introduit une distinction formelle entre le masculin et le féminin. Au point de vue du sens lexical, l'évolution a infléchi *puer* vers la désignation d'une classe d'âge (cf. la valeur du pluriel *puerī*). Cependant, la signification ancienne n'a pas été oubliée complètement, puisque les poètes de l'époque classique (Virgile, Horace, Ovide, etc.) connaissent *puer* au sens de «fils». D'ailleurs, le statut de terme de parenté est confirmé par la comparaison indo-européenne. Les correspondants de *puer* en italique et en indo-iranien se rapportent clairement au concept de filiation. Il s'agit, avec un suffixe différent, de **putlo-,* continué d'une part sous la forme *pùklo- (puclo-)* en osque, en pélignien et en marse, d'autre part sous la forme *putrá-* en sanskrit, *puθra-* en avestique et *puṣṣa* en vieux-perse. Tous ces mots renvoient au «fils» sans équivoque. De plus, la concurrence de *puer* et *fīlius* a son pendant en indo-iranien, avec la coexistence de *putrá-* et *sūnú-,* respectivement de *puθra-* et *hunu-.* Le principe de cette dualité terminologique se reconnaît encore en védique, où *sūnús* se construit presque toujours avec le génitif du nom du père, tandis que *putráḥ* apparaît dans des contextes plus variés et s'entend le plus souvent par rapport à la mère, mais parfois par rapport au père ou aux parents. En Iran, les aires d'emploi ont été redéfinies par suite de la réforme religieuse: *puθra-* comporte une connotation favorable en tant que créature ahurique, *hunu-* une connotation défavorable en tant que créature daevique. Dans ces conditions, la concordance la plus remarquable concerne le védique *sūnús* et le latin *fīlius,* probablement substitué à un ancien **sūnus.* De même que véd. *sūnús* se dit généralement par référence au père, de même lat. *fīlius* (épigraphiquement *f.*) a presque l'exclusivité de la rection du patronyme au génitif et s'oppose par là à *puer,* très rare dans cette fonction. Mais *fīlius* et *puer* se différencient encore d'une autre manière, comme on le voit dans un texte de Plaute: Alcmène a accouché de deux jumeaux, Iphiclès et Héraclès. Le jeune héros vient d'étouffer deux serpents envoyés par Héra et Jupiter a avoué sa paternité (*Amph.* 1122-1124): Is (i.e. Iuppiter) se dixit cum Alcumena clam consuetum cubitibus, | eumque filium suum esse, qui illos anguis uicerit; | alterum tuum esse dixit puerum «Il (= Jupiter) dit qu'il avait eu avec Alcmène un commerce secret et que celui qui avait vaincu les serpents était son fils, tandis que l'autre était le tien». Il est révélateur que *puerum* s'articule ici au pronom *alterum,* c'est-à-dire à une expression pourvue du suffixe **-tero-.* En somme, *puer* s'emploie lorsque *deux* termes sont énoncés ou envisagés. Le comportement syntaxique de ce nom du

fils manifeste la nature du suffixe *-*ero*-: il s'agit d'une variante de *-*tero*-, attestée également en dehors du vocabulaire de la parenté (cf. lat. *inferus, superus*; skr. *adhara-, upara-*). Dans la réfection de **putlo-* en *puero-, līberī* «les enfants de descendance libre» a pu jouer un rôle. Dans l'adjectif *līber,* *-*ero*- est ancien (cf. gr. ἐλεύθερος) et s'explique dans le cadre de l'opposition «libre / esclave».

Il est naturel que la parenté par alliance soit opposée à la parenté consanguine. Or, de ce clivage la terminologie porte la trace, et il n'est pas étonnant que le suffixe séparatif joue un rôle notable dans ce champ lexical. Pour la désignation du beau-fils, c'est-à-dire du mari de la fille, le latin possède le masculin *gener,* gén. *-erī*. Le mot se fléchit en général conformément au modèle de la 2e déclinaison, bien que des formes sporadiques relèvent d'un paradigme de la 3e déclinaison. Dans la littérature, le poète Accius atteste un datif pl. *generibus* dans un passage d'interprétation sûre, *Trag.* 65 Ribbeck: Qui ducat, cum te uiderit socerum, generibus tantam esse impietatem? «Qui penserait, à te voir, toi le beau-père, trouver une si grande impiété chez les gendres?» Le texte provient de Nonius (p. 487, 29 Lindsay), avec la remarque: *generibus pro generis.* Dans les inscriptions se rencontrent un datif sg. en *-i* (*generi suo:* CIL III 1584. Cf. CIL III 8258 et 12302; etc.) et un nominatif pl. en *-es* (CIL VIII 3492 et 7928). Mais les témoignages littéraires et épigraphiques les plus anciens font connaître un mot de la 2e déclinaison. La forme du suffixe n'est donc pas douteuse: il s'agit bien du morphème différentiel *-*ero*-. Moins clair, le radical a été rattaché soit au groupe de *gignō, genus,* soit à la racine **gem-* de gr. γαμβρός et de skr. *jāmātar-* (voir plus haut). Entre ces étymologies le choix s'avère délicat. Le rapprochement avec **gen-* offre une solution simple au point de vue formel, mais **gem-* «se marier» donne un sens plus satisfaisant: propr. «épouseur»[14]. Somme toute, la seule donnée interprétable avec certitude est le suffixe. Reste à justifier la présence de l'élément *-*ero*- par les textes. Comme E. Benveniste l'a justement souligné pour les noms en *-*tero*-, l'expression d'une opposition ne requiert la marque que dans l'un des termes du couple: à l'origine, *dexter* ne s'associe pas à *sinister,* mais à *laeuos,* etc.[15]. De même, si *-*ero*- figure dans *gener,* son partenaire dans le syntagme doit en être dépourvu. Cela veut dire que le type *socer/gener* (voir ci-dessus le témoignage

[14] Sur la définition de **gem-*, voir M. Schwartz, *Loc. cit.*, pp. 201-202.

[15] Voir E. Benveniste, *Noms d'agent,* p. 118.

d'Accius) ne représente pas la condition initiale de l'emploi. De fait, c'est au propre enfant que le gendre, enfant d'un *autre,* est opposé. Dans l'institution du mariage, le père donne sa fille à un *gener.* Ainsi, *gener* et *fīlia* s'emploient complémentairement chez Térence, *Hec.* 536-539: Sed nunc mi in mentem uenit | de hac re quod locuta es olim, quom illum generum cepimus: | nam negabas nuptam posse filiam tuam te pati | cum eo qui meretricem amaret, qui pernoctaret foris «Mais en ce moment il me souvient de ce que tu as dit jadis, quand nous l'avons pris pour gendre: tu prétendais que tu ne pouvais pas supporter de voir ta fille mariée à quelqu'un qui était l'amant d'une courtisane, et qui passait les nuits dehors» (trad. J. Marouzeau). Des emplois concordants apparaissent chez le même auteur, *Andr.* 571; chez Cicéron, *de orat.* 3, 8; *Brutus* 101; *Tusc.* 5, 8; chez Tite-Live 40, 4, 2; chez Virgile, *Aen.* 11, 355, où *nāta* est substitué à *fīlia* (pour d'autres exemples, voir ThlL VI, 2, col. 1770-1772). Un examen du texte homérique montre pour γαμβρός un comportement syntaxique comparable. Le morphème **-ro-* de **γαμ-ρός, forme alternante de **-ero-* (la variante γαμερός de documents épigraphiques n'est pas ancienne[16]), ne figure généralement pas dans le corrélat de l'expression oppositive. Comme nom du beau-fils, le terme s'articule à des désignations de la fille: θυγά-τηρ (*Il.* 11, 739; 13, 428; *Od.* 19, 406); κούρη (*Il.* 6, 247-249); παῖς (*Od.* 7, 313). Γαμβρός s'associe aussi à des noms du fils: υἱός (*Od.* 3, 387) et παῖς (*Il.* 24, 331). Deux fois seulement intervient πενθερός «père de la femme» en connexion avec γαμβρός: *Il.* 6, 170-177 et *Od.* 8, 582. De plus, Homère connaît γαμβρός au sens de «beau-frère» (*Il.* 5, 474 et 13, 464-466) et, dans cette acception, le terme s'oppose à κασίγνητος «frère». On le voit, les faits du grec archaïque s'accordent avec les témoignages du latin. L'indo-iranien, en revanche, occupe une place à part avec skr. *jāmātar-* «beau-fils» et av. *zāmātar-* «id.», étant donné le renouvellement formel. En ce qui concerne la finale, le suffixe *-tar-,* secondaire (cf. av. *zāmaoya-* «frère du gendre»?), s'explique par une extension analogique à partir du nom de la fille (cf. skr. *duhitár-*). Le mot indo-iranien n'est donc plus marqué comme terme oppositif dans le vocabulaire de la parenté. Par là même, les noms du beau-fils et du beau-père se trouvent séparés au point de vue de la formation: tandis que le suffixe **-(e)ro-* apparaît symétriquement dans lat. *gener* et *socer,* ainsi que dans gr. γαμβρός et ἑκυρός «père du mari» (comparer aussi πενθερός «père

[16] Cf. H. Frisk, *Op. cit.,* III *Nachträge,* Heidelberg 1972, p. 59 (s.v. γαμβρός).

de la femme»), l'indo-iranien en restreint l'usage au terme **svášura-* «père du mari» (skr. *śvášura-*, av. *xvasura-*)[17].

En conclusion, les noms de parenté en **-ero-* du type lat. *puer, gener, socer* ont eu une histoire complexe. Des réfections et des réajustements dans les différentes langues indo-européennes ont pu troubler les faits. Il n'en demeure pas moins que sur une aire étendue et pendant une longue période s'est manifestée une tendance à constituer des structures bipolaires dans le lexique de la famille[18].

Faubourg du Lac 17
2000 Neuchâtel

Claude Sandoz
Universités de Neuchâtel
et de Lausanne

[17] Sur la priorité du féminin **swekrūs* par rapport au masculin **swekuros*, voir en particulier E. Benveniste, *Vocab. des institutions* 1, p. 250.

[18] Propre au latin, *nouerca* «belle-mère, step-mother» pourrait aussi appartenir au dossier. Le mot a été formé sur *nouos* à l'aide d'un suffixe en *r*, comme le grec νεαρός «jeune, frais, délicat» sur νέος. Puis, **nouera* a été pourvu du suffixe péjoratif **-ko-*, fém. **-kā-*. Cf. le parallèle de *Lupercī*. Au plan fonctionnel, *nouerca* s'opposait naturellement à *māter* (cf., par exemple, Tite-Live 1, 3, 3).

HANSJAKOB SEILER

GENUS UND PRAGMATIZITÄT*

1. *Problemstellung*

Seit Charles Morris' grundlegenden Arbeiten (Morris 1938, 1946) hat man sich daran gewöhnt, in Pragmatik einen Phänomen-bereich zu sehen, mit dem zwar eine ganze Reihe von semiotischen Wissenschaften einschließlich Linguistik befaßt ist, den man aber doch gerne abgrenzen möchte, etwa im Sinne der klassisch gewordenen Trias Syntax-Semantik-Pragmatik (Morris 1946:352). An Definitionen von Pragmatik hat es denn auch seither nicht gefehlt (z.B. Wunderlich 1970, Lieb 1971). Trotzdem und trotz seit langem steigender Popularität dieses Bereiches bzw. dieser Wissenschaft – man spricht von einer „pragmatischen Wende" – gibt es nicht im eigentlichen Sinne ein theoretisches Modell für die Erforschung pragmatischer Phänomene, noch eine davon hergeleitete Methodologie. Was ist Pragmatik? Ist sie eine Art „Superwissenschaft"?[1] Oder ist sie eine dieser vorübergehenden Moden, entstanden aus einem Nachholbedarf im Hinblick auf bis anhin zu wenig beachtete, vernachlässigte Gesichtspunkte und Erscheinungen?

Wir können und wollen im folgenden keine Antwort auf diese Fragen geben. Wir möchten vielmehr versuchen, die Fragen anders zu stellen und insbesondere von den beiden folgenden Fragen auszugehen:

1. Gibt es einen gemeinsamen Nenner der in der Pragmatik behandelten Phänomene? Zur Beantwortung müssen wir natürlich einen Stand-

---

* Die folgenden Ausführungen basieren auf einem im April 1985 am Institut für Sprachwissenschaft der Universität Bern gehaltenen Vortrag. Dem verehrten Jubilar weiß ich Dank für das freundschaftliche Interesse, mit dem er meine Forschungen stets begleitet hat.

[1] Vgl. dazu die kritischen Ausführungen von P. Swiggers (1984:283ff.).

punkt wählen: Es ist dies der des semiotisch Interessierten, dessen Schwerpunkt in der Linguistik liegt.

2. Wenn es einen gemeinsamen Nenner gibt – den wir dann nicht „Pragmatik" nennen wollen sondern „das Pragmatische" oder besser noch: Pragmatizität – welches sind dann die Evidenzen, die empirischen Korrelate, die sich für einen solchen gemeinsamen Nenner aufweisen lassen?

In der folgenden Studie soll diesen Fragen anhand eines Testfalles nachgegangen werden. Wir wählen als solchen die Kongruenz im nominalen Genus. Unsere These wird dahin gehen, daß Pragmatizität eng mit dem indexikalischen, verweisenden Charakter der Genuskongruenz zusammenhängt und daß ihre vielfältigen Aspekte von daher verstehbar sind; schließlich, daß Genuskongruenz ein empirisch fassbares Korrelat für den gemeinsamen Nenner ist.

2. *Genus*

2.1. *Zusammenhang.* In welchen größeren Zusammenhang gehört Genuskongruenz? Ich habe diesen Zusammenhang ausführlich dargelegt (Seiler 1986:110 ff.) und kann mich daher mit einer kurzen Zusammenfassung begnügen.

Der prototypische Bereich von Genusunterscheidung ist das Nomen, genauer gesagt: die Nominalphrase. In vielen, aber sicher nicht in allen Sprachen werden verschiedene Unterklassen von Nomina unterschieden entsprechend verschiedenen Arten von Gegenständen, die wir konzeptuell unterscheiden: Abstraktnomina, Massennomina, Kollektivnomina, Individualnomina, Nomina Propria. Weder diese Unterklassen noch die gesamte Klasse der Nomina erschöpfen alle die Mittel, die eine Sprache hat, um Gegenstände zu repräsentieren. Vielmehr kann eine große Spannweite sehr verschiedener sprachlicher Strukturen einer Reihe von Verfahrensweisen zugeordnet werden, die ich Techniken genannt habe: so die Technik der ABSTRAKTION, der KOLLEKTION, der MASSE und des MESSENS, ..., der NAMENGEBUNG. Diese können ihrerseits in einer Ordnungsdimension aufgereiht werden, die ich die Dimension der APPREHENSION genannt habe, weil der funktionelle Nenner aller dieser Techniken in der sprachlichen Erfassung von Gegenständen

(apprehensio) liegt[2]. Die Ordnung der Techniken beruht auf der Beobachtung, daß sie ein Kontinuum mit zwei konvers verlaufenden Gradienten entsprechend zwei komplementären funktionalen Prinzipien bilden, die ich Indikativität vs. Prädikativität nenne. Indikativität bedeutet: Der Gegenstand wird erfaßt durch Hinweis, durch Zeigen, ein deiktisches Verfahren. Der Gegenstand, auf den verwiesen wird, ist ein individualisierter Gegenstand. Prädikativität bedeutet: Der Gegenstand wird sprachlich erfaßt durch Aussagen – über seine Eigenschaften. Prädikativität ist semanto-syntaktisch repräsentiert als Relation zwischen dem Prädikat und zugehörigen Argumenten. Eine Relation ist etwas Generelles, nicht Individuelles. Der prädizierte Gegenstand ist ein generalisierter Gegenstand.

Zwei Dinge sind hierbei besonders zu beachten: Erstens, es gibt keine Nullwerte bei den konvers zueinander verlaufenden Kontinua. Das heißt, daß jede Technik an beiden funktionalen Prinzipien partizipiert, aber in wechselnden, komplementären Proportionen: Je stärker generalisiert die sprachliche Darstellung des Gegenstandes, desto weniger individualisiert – und umgekehrt. So ist ABSTRAKTION eine Technik zur Repräsentation vorwiegend generalisierter Gegenstände – denn sie basiert ja direkt auf Prädikation, z.B *Zerstörung* auf dem Prädikat *x zerstört y*. In der Technik der NAMENGEBUNG, die am anderen Ende des Kontinuums der Dimension angesiedelt ist, sind die Proportionen gerade umgekehrt: Hier wird eine direkte Verbindung zwischen dem Namen und seinem Träger (dem „Gegenstand") hergestellt, und zwar durch einen deiktischen Akt (NAMEN*GEBUNG*), der als Ritual exteriorisiert sein kann: *Ich taufe dich auf den Namen X.* Der Gegenstand ist immer ein Individuum. Nichts wird über ihn, über seine Eigenschaften, ausgesagt, wenigstens im Prinzip nicht. Hierbei kommen wir zu dem zweiten wichtigen Punkt: Die Techniken sind nicht als Kategorien, nicht als Aggregate aufzufassen sondern als Vollzüge mit Variationsbreiten. Man hat also das „Gesamtkontinuum" der Dimension und „Subkontinua" in den Techniken. Bei der Technik der NAMENGEBUNG läßt sich das leicht zeigen: Es gilt hier auf der einen Seite „Name ist Schall und Rauch" – d.h. er sagt nichts über den Träger aus, prädiziert nicht sondern indiziert – auf der anderen Seite gilt „nomen (est) omen" – d.h. er sagt etwas über den Träger aus,

[2] Vgl. die datenbezogenen Darstellungen und Detailuntersuchungen in Seiler, Lehmann (eds.) (1982) und Seiler, Stachowiak (eds.) (1982). Zum Terminus *apprehensio* vgl. Seiler 1986:9.

prädiziert doch. Das scheinbare Paradox läßt sich in dimensionaler Sicht leicht auflösen. Was wir auf Schritt und Tritt beobachten ist Variabilität mit zwei einander entgegengesetzten Zugkräften:
(a) hin zur Indikativität, und
(b) hin zur Prädikativität.
Ad (a): In der phonetischen Realisierung schweizerischer Familiennamen, die zugleich Appellativa sein könnten (insbesondere Berufsbezeichnungen und Eigenschaften) wie *Schneider, Maurer, Weiss,* wird die im Dialekt fürs Appellativ gültige Phonetik bewußt vermieden und durch die schriftdeutsche ersetzt, also [ai] statt [ii], [au] statt [uu], usw. Der Eigenname wird dadurch dem Appellativ unähnlich gemacht, „ent-prädikativisiert". Anderseits manifestiert sich in demselben Bereich auch die gegenläufige Tendenz durch bewußt dialektkonform gewählte Schreibungen. So gibt es auch die Familiennamen *Schnyder* gegenüber *Schneider, Wyss* gegenüber *Weiss.* Die Beispiele zeigen, wie die beiden gegenläufigen Tendenzen das Sprachgeschehen bestimmen und eine Bandbreite der Variation eröffnen.

Nun hat die uns im folgenden besonders interessierende Technik der GENUSKONGRUENZ auf dem Kontinuum der Dimension ihren Platz unmittelbar vor der Technik NAMENGEBUNG, d.h. in der Nähe des Pols extremer Indikativität. Das bedeutet, daß Indikativität hier ziemlich dominant, Prädikativität dagegen in ebendemselben Maße schwach ist. Dies würde wiederum bedeuten, daß die primäre Funktion von GENUS-KONGRUENZ nicht darin besteht, über eine Eigenschaft des sprachlich erfaßten Gegenstandes auszusagen. Ein neues Überdenken der ganzen Genus-Problematik scheint angezeigt.

2.2. *Verbreitung.* Man muß GENUS-KONGRUENZ in engem Zusammenhang mit NOMINALKLASSEN-KONGRUENZ sehen. Letztere unterscheidet sich von ersterer durch einen etwas höheren Grad an Prädikativität (bei entsprechend verminderter Indikativität). Es gibt aber auch gute Gründe, beide zu einer einzigen Technik – mit entsprechend größerer Variationsbreite – zusammenzufassen (vgl. Seiler 1986:110ff.). NOMINALKLASSEN-KONGRUENZ ist typisch für Sprachen Afrikas – „Kontinent der Nominal-klassensysteme" (Heine 1982:190ff.). GENUS-KONGRUENZ ist eine Spezialität der indogermanischen Sprachen, und mit deren Ausbreitung weltweit vertreten. Aber im Hinblick auf die Gesamtheit der Sprachen der Welt ist sie die Ausnahme.

Außer im Indogermanischen findet sie sich z.B. noch in Sprachen der sogenannten afro-asiatischen Gruppe: Semitisch, Ägyptisch, Berber, Kuschitisch; ferner im Ost-Nilotischen.

2.3. *Zur Erforschung.* Die Forschungsgeschichte von Genus beginnt spätestens bei den grammatischen Spekulationen der Griechen und Römer und ist gerade in unseren Tagen wieder überreich an Theorien und Interpretationen[3]. Ein einziger Aspekt soll hervorgehoben werden: Das auffällige Missverstehen der Funktion von Genus gerade auch bei bedeutenden Spezialisten der betreffenden Genus-Sprachen. Der Afrikanist Diedrich Westermann diskutiert zwei Sätze des Swahili mit voll ausspezifizierter Kongruenz der Klassenpräfixe an allen Elementen und befindet: „Das ist ein mit großer Folgerichtigkeit aufgebautes Schema, das über die Zugehörigkeit eines Satzteils zu anderen Satzteilen keinen Zweifel läßt ... es ist aber anderseits eine umständliche, schwerfällige und darum primitive Ausdrucksweise. Sieht man in der Sprache in erster Linie ein Mittel der Verständigung, so darf man fragen: Was wäre geschadet, wenn das ganze System fiele?" (Westermann 1947:13). In ganz ähnlichem Sinne äußert sich Edward Sapir über zwei lateinische Sätze mit voll ausspezifizierter Genus-Kongruenz: sie sei „parasitic" und das ganze Verfahren letztlich „pedantically imaginative" (Sapir 1921:96f.). – Wozu dann also GENUS-KONGRUENZ?

2.4. *Kongruenz.* Zwei entscheidende Dinge gilt es festzuhalten:

1. Genus ist eng mit Numerus verbunden entsprechend dem Implikations-Satz „wenn eine Sprache die Kategorie Genus hat, so hat sie auch die Kategorie Numerus" (Greenberg 1963:90); das Umgekehrte gilt nicht: Es gibt viel mehr Sprachen mit Numerus aber ohne Genus. Genus und Numerus sind also nicht koextensiv, aber wo sie gemeinsam auftreten, sind sie oft morphologisch amalgamiert und verhalten sich hinsichtlich der Kongruenz gleich.

2. Der entscheidende und konstante Zug am Genus ist die Kongruenz. Der Bereich der Kongruenz sind grammatische und/oder semantische syntagmatische Relationen, wobei einer der Terme immer eine NP ist; dies ist der Kongruenz-auslösende Term (vgl. Ch. Lehmann 1982:203).

[3] Hinweise auf Literatur und Literaturübersichten bei Seiler 1986:112f.

Der andere Term der Relation, der kongruierende, kann durch solche Kategorien wie Determinierer, adjektivisches Attribut, Relativsatz, Apposition vertreten sein. Der Kongruenz-auslösende Term selber kann, muß aber nicht Genus-Markierung zeigen, während dies gerade beim kongruierenden Term obligatorisch ist. An ihm erkennt man in jedem Falle das Genus. Wenn dem aber so ist, dann ist das Entscheidende am Genus nicht klassenmäßige Einteilung der Nomina in Maskulina, Feminina, Neutra, oder in Belebte und Unbelebte. Klassifikation gehört ja zur Prädikativität, aber Klassifikation ist beim Genus dem Zwecke der Kongruenz untergeordnet. Und welchem Zweck dient Kongruenz ihrerseits? Nun, Genus-Markierung ist über den ganzen Satz ausgebreitet; sie erstreckt sich in manchen Sprachen (Semitisch) bis zum Verb. Der Zweck besteht in der Konstanz der Referenz, in der Anzeige, daß es sich im Ablauf des Diskurses immer noch um denselben Gegenstand handelt. In der Technik GENUS-KONGRUENZ ist also der Gegenstand sprachlich erfaßt, indem seine Konstanz signalisiert wird. Ch. Lehmann hat Kongruenz treffend verglichen mit den differentiellen Referenz-Indices in formalen Sprachen (Lehmann 1982:233). Indizieren aber ist prädominant indikativisch, und dies gilt für die Technik insgesamt. Dann ist es aber auch nicht mehr erstaunlich, wenn Genus als Klassifikationssystem oft nicht mit den tatsächlichen Eigenschaften des sprachlich erfaßten Gegenstandes übereinstimmt.

2.5. *Semantizität.* Hat Genusmarkierung eine Bedeutung, oder hat es keine? Die Frage ist wahrscheinlich so alt wie die Beschäftigung mit Sprache überhaupt – insoweit es um Genus-Sprachen geht. Meist wird die Frage so verstanden bzw. umformuliert: „Inwieweit entspricht das 'grammatische Geschlecht' *(genus)* dem 'natürlichen Geschlecht' *(sexus)*?" Die Ausganslage ist hier gekennzeichnet durch die folgenden drei Faktenkomplexe:

1. Genusklassifikation ist exhaustiv. Das heißt, daß jedes Nomen Mitglied einer bestimmten Genus-Klasse sein muß.
2. Genusklassifikation steht zweifellos in einer Art Korrelation zum Sexus.
3. Nur ein kleiner Prozentsatz der durch die Nomina einer Genussprache bezeichneten Gegenstände ist sexus-differenziert.

Aus diesen Ausgangsbedingungen ist zu schließen, daß biologischer

Sexus nicht die einzige Daseinsberechtigung oder Basis für Genuskongruenz darstellen kann.

Heißt das, daß Genuskongruenz funktionslos ist? Haben Gelehrte wie Westermann und Sapir recht, wenn sie das Verfahren als „umständlich", „primitiv", „parasitic", „pedantically imaginative" bezeichnen? Man kann es kaum glauben, wenn man bedenkt, daß alleine auf dem afrikanischen Kontinent ungefähr 600, d.h. etwa zweidrittel aller afrikanischen Sprachen, Genussprachen (im weiteren Sinne) sind (Heine 1982:190). Hier ist ein Funktionsbegriff vonnöten, der mehr umfaßt als die herkömmliche Semantik.

3. *Pragmatizität*

Pragmatizität soll hier in vorläufiger Weise definiert werden als der gemeinsame Nenner derjenigen mentalen Operationen, die einen systematischen Bezug zur Sprache im Sprechakt haben.

Es geht nun darum, im Falle von Genus aufzuzeigen, was das für Operationen sind, wie sie untereinander zusammenhängen und einen gemeinsamen Nenner haben, und wie dieser aus der oben dargelegten dominanten Indikativität der Genuskongruenz einsehbar gemacht werden kann.

Zentral am Genus ist die Kongruenz. Wie oben 2.4. dargetan, hat diese die Funktion eines Index, d.h. eines Anzeigers für gleichbleibende Referenz oder „Konstanz des Geganstandes". Dies aber ist ausgesprochen eine Funktion des Diskurses oder Kontextes in Verbindung mit dem *hic et nunc* des Sprechaktes.[4] Sie hat auch einen metasprachlichen Aspekt, indem hier durch sprachliche Mittel – eben die Genusmarkierung – Bezug auf Sprache in der Sprechsituation genommen wird und angezeigt wird: „Der Gegenstand, von dem ich jetzt spreche, ist derselbe wie weiter oben im Text".

[4] In diesen Zusammenhang gehört das von G. Brettschneider präsentierte Datenmaterial aus dem Baskischen (Brettschneider 1971:38ff. und 1973:65ff.). Hier gibt es in den flektierten Verbalformen eine Opposition von zwei Paradigmen: einem Paradigma, in dem nach dem Sexus der angeredeten Person unterschieden wird (sog. familiäre Konjugation) und einem Paradigma, in dem dieser Unterschied nicht gemacht wird (sog. höfliche Konjugation): *naiz* ‚ich bin' (höflich) – *naun* ‚ich bin' (familiär, Angesprochener ist weiblich), *nauk* ‚ich bin' (familiär, Angesprochener ist männlich), usw. Die Fakten scheinen mir dreierlei zu zeigen: 1. Den unmittelbaren Bezug zum Sprechakt (Angesprochener); 2. den Bezug zum Sexus (vgl. oben 2.5 unter Punkt 2.); 3. den Bezug zur Referenz und damit zur Kongruenz.

Aus der dominanten Indikativität und schwachen Prädikativität folgt, daß Genusmarkierung ein nur wenig explizites Verfahren ist; denn Indizieren ist das Konverse zur verbalen Explizitheit. Dies wiederum macht verständlich, daß dominant indikativische Verfahren Interpretationen provozieren, daß sie den Sprecher/Hörer – gleichgültig, ob sprachlich gebildet oder nicht – dazu herausfordern, verbal aktiv zu werden und seine eigene Interpretation zu liefern. Diese Interpretationen beziehen sich auf den Sprach-Code (in der Sprechsituation) und haben somit einen metasprachlichen, glossierenden Charakter. Es geht dabei um einen Vergleich zwischen der sprachlichen Genusmarkierung und den kognitiven Eigenschaften des erfaßten Gegenstandes, also letztlich Sexus.

Es gibt nun eine ganze Reihe von mentalen interpretativen Aktivitäten dieser Art.

Grammatische Spekulation – gelehrt oder naiv – bildet eines der Betätigungsfelder. Ich begnüge mich damit, zunächst auf eine der ältesten, dann auf eine der jüngsten Erscheinungsformen hinzuweisen. In der trefflichen Darstellung der Genusprobleme von Jacob Wackernagel finden sich einschlägige Beispiele aus der griechischen Literatur (Wackernagel 1928:1ff.). So läßt Aristophanes in den *Wolken* (Vers 662ff.) den Sokrates in seiner Diskussion über adäquaten Genusgebrauch statt des Wortes *alektruṓn,* welches im Attischen ein *commune* war und sowohl 'Hahn' wie 'Henne' bezeichnete, die „adäquateren" Formen *aléktōr* 'Hahn' und *alektrúaina* 'Henne' postulieren. Dabei war offenbar ersteres zu Aristophanes' Zeit gar nicht mehr geläufig und nur noch in poetischer Sprache gebraucht, während letzteres eine glatte Erfindung zu sein scheint. Die Idee war offenbar die, daß sexuell differenzierte Wesen konsequent durch entsprechende verschiedene Formen gekennzeichnet sein sollten, ein Zustand, den das Griechische nie aufgewiesen hat. In Sokrates' Argumentation, wie auch in ähnlich gelagerten Fällen, findet sich ein Gemisch von Überlegungen bezüglich des dargestellten Gegenstandes (Objektsprache) und Überlegungen bezüglich des Code (Metasprache, Analogieschlüsse).

Eine moderne Version solcher Betätigungen finden wir in den Erzeugnissen gewisser feministischer Linguisten – Linguistinnen muß es wohl heißen – auf dem Gebiete solcher Genus-Sprachen wie des Deutschen. Es geht ihnen darum, gewisse Inkonsistenzen und Ungerechtigkeiten in der Genusmarkierung im Hinblick auf den Sexus aufzuzeigen: das Weibliche ist notorisch unterprivilegiert – aber das hat eben mit dem

Verhältnis von unmarkiert zu markiert bei Maskulinum und Femininum zu tun. Die Verbesserungsvorschläge, teils amüsant, teils absurd, gleichen stark den von Sokrates vorgebrachten. Aber die Tatsache, daß solche Spekulationen in der Geschichte grammatischen Denkens immer wieder gerade beim Genus auftauchen, zeugt m.E. für die These, daß der dominant indikativische, indexische Charakter von Genus solche Aktivitäten provoziert.

Ein weiteres Gebiet solcher interpretierender mentaler Aktivitäten, von Roman Jakobson als „everyday verbal mythology" bezeichnet, (Jakobson 1959/1971:265) umfaßt Witz, Träume, Magie und Aberglauben. Ich zitiere hier lediglich eines von Jakobsons suggestiven Beispielen: „The widespread Russian superstition that a dropped knife presages a male guest and a dropped fork a female one is determined by the masculine gender of *nož* 'knife' and the feminine of *vilka* 'fork' in Russian" (Jakobson, l.c.).

Schließlich ist Poesie und Poetik als ein wichtiges Betätigungsfeld interpretierend-spielerischen Umgangs mit dem Genus zu nennen. In Vorträgen hat Roman Jakobson in diesem Zusammenhang verschiedentlich das Heine-Gedicht von dem *Fichtenbaum* (m.) und seiner Liebe zu einer *Palme* (f.) herangezogen, um zu zeigen, daß in solchen Fällen der Genusmarkierung interpretierend voller kognitiver Wert im Hinblick auf eine Unterklasse von Gegenständen – die sexuell differenzierten – zuerkannt wird. Auf dieser Ebene, der metasprachlichen, kann also GENUS-KONGRUENZ sehr wohl einen Aussagewert haben, kann auch prädikativ sein. Daß also auch in dieser Technik eine Variationsbreite besteht, stimmt mit dem Gesamtkonzept des dimensionalen Modells überein. Abschließend läßt sich folgendes festhalten:

1. Es gibt einen Zusammenhang unter den mentalen Operationen oder Aktivitäten, die mit Genus zu tun haben. Es ist dies der metasprachliche Bezug auf den Diskurs in der Sprechsituation zur Signalisierung der Konstanz des Gegenstandes (indikativische Komponente) und der interpretierend-metasprachliche Vergleich zwischen Genusmarkierung und Eigenschaften des sprachlich erfaßten Gegenstandes (prädikativische Komponente). Dies ist der gemeinsame Nenner, die Pragmatizität.
2. Die dergestalt repräsentierte Pragmatizität resultiert aus dem Verhältnis von dominanter Indikativität und schwacher Prädikativität in der Technik GENUS-KONGRUENZ.

3. Der gemeinsame funktionale Nenner, die Pragmatizität ist durch ein gemeinsames Ausdrucksmittel, eben die Genusmarkierung, vertreten.

Es wäre nun folgende Hypothese weiter zu testen: Pragmatizität in ihren diversen Erscheinungsformen tritt bei dominanter Indikativität und schwacher Prädikativität besonders stark hervor. Ein guter Kandidat im Rahmen der hier behandelten Dimension wäre die im Kontinuum unmittelbar benachbarte Technik NAMENGEBUNG.[5] Weitere Forschungen müßten klären, ob auch in anderen sprachlichen Dimensionen Indikativität und Pragmatizität zusammengehen. Nachdem einiges an Fakten und Argumenten dafür vorgebracht worden ist, daß auch in solchen Dimensionen wie DETERMINATION, POSSESSION, PARTIZIPATION Indikativität und Prädikativität die entscheidenden ordnenden Prinzipien sind, sollte eine Überprüfung dieser Hypothese nicht allzu schwer fallen.

Forschungsstelle Aargau *Hansjakob Seiler*
Bahnhofstr. 3
CH - 5600 Lenzburg

LITERATURHINWEISE

Brettschneider, Gunter. 1971. „Zur Struktur baskischer Dialogtexte". In: Stechow, Arnim von (ed.). *Beiträge zur generativen Grammatik.* Braunschweig: Vieweg. 38–47.

Brettschneider, Gunter. 1973. „Sexus im Baskischen: Die sprachliche Umsetzung einer kognitiven Kategorie". In: Seiler, Hansjakob (ed.). *Linguistic Workshop I* (= Structura, vol. 4). München: Fink. 62–72.

Greenberg, Joseph H. 1963/1966. „Some universals of language with particular reference to the order of meaningful elements". In: Greenberg, J. H. (ed.). *Universals of Language.* Second Edition. Cambridge, London: MIT Press.

Heine, Bernd. 1982. „African noun class systems". In: Seiler, H. & Lehmann, Ch. (eds.). 189–216.

Jakobson, Roman. 1959/1971. „On linguistic aspects of translation". In: *Selected Writings II. Word and Language.* The Hague, Paris: Mouton. 260–266.

[5] Hinweise auf Literatur und Literaturübersichten bei Seiler 1986:112f.

Lehmann, Christian. 1982. „Universal and Typological aspects of agreement". In: Seiler, H. & Stachowiak, F. J. (eds.) 201–267.

Lieb, Hans-Heinrich. 1971. „On subdividing semiotic". In: Bar-Hillel, Y. (ed.) *Pragmatics of Natural Languages.* Dordrecht: Reidel. 94–119.

Morris, Charles. 1938. *Foundations of the Theory of Signs.* Chicago and London: University of Chicago Press.

Morris, Charles. 1946. *Signs, Language and Behavior.* New York: Prentice-Hall.

Sapir, Edward. 1921. *Language.* New York: Harcourt, Brace & Co.

Seiler, Hansjakob. 1986. *Apprehension. Language, Object, and Order.* Part III: The Universal Dimension of Apprehension. (= Language Universals Series, Vol. 1/III). Tübingen: Gunter Narr Verlag.

Seiler, Hansjakob & Lehmann, Christian (eds.) 1982. *Apprehension. Das sprachliche Erfassen von Gegenständen.* Teil I: Bereich und Ordnung der Phänomene. (= Language Universals Series, Vol. 1/I). Tübingen: Gunter Narr Verlag.

Seiler, Hansjakob & Stachowiak, Franz-Josef (eds.). 1982. *Apprehension. Das sprachliche Erfassen von Gegenständen.* Teil II: Die Techniken und ihr Zusammenhang in Einzelsprachen. (= Language Universals Series, Vol. 1/II). Tübingen: Gunter Narr Verlag.

Swiggers, Pierre. 1984. „On pragmatics and nominalism". *Semiotica* 50: 3/4. 283–299.

Wackernagel, Jacob. 1928. *Vorlesungen über Syntax.* Mit besonderer Berücksichtigung von Griechisch, Lateinisch und Deutsch. Zweite Reihe (2. Auflage). Basel: Emil Birkhäuser.

Westermann, Diedrich. 1947. *Pluralbildung und Nominalklassen in einigen afrikanischen Sprachen.* (= Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1945/46, Phil.-hist. Klasse, Nr. 1). Berlin: Akademie-Verlag.

Wunderlich, Dieter. 1970. „Die Rolle der Pragmatik in der Linguistik". In: *Der Deutschunterricht* 22. 5–41.

IWAR WERLEN

DAS PASSIV ALS VERFAHREN DER FOKUSSIERUNG

0. Einleitung

Die folgenden Gedanken konkretisieren eine Diskussion, wie sie in einigen der Seminare, die der Verf. zusammen mit Georges Redard und Rudolf Engler leitete, immer wieder entstand: das Verhältnis von einzelsprachlicher und universal verstandener Kategorie. Im Vorwort seiner Dissertation über das griechische Suffix -ίτης, -ῖτις, die im Jahr 1949 erschien, drückt Georges Redard eine der wesentlichen Annahmen des europäischen Strukturalismus in wenigen Worten präzis aus; er sagt dort, was er in dritten Kapitel seiner Arbeit zu bestimmen versucht habe, sei ‚la totalité des faits engagés au point de vue de la ‚langue'... en définissant la fonction spécifique du suffixe -της. Cette fonction, nécessairement unique, demeure invariable à travers la diversité des acceptions lexicales, qui dépend des circonstances d'emploi et relève donc de la ‚parole'.' (Redard 1949, IX). Diese synchronische Einheit der Funktion eines sprachlichen Zeichens – die Folge der Annahme einer Saussureschen ‚langue' und ihrer Aktualisierung in der ‚parole' – lässt sich in den Arbeiten von Redards Lehrer Emile Benveniste etwa im Aufsatz über den lateinischen Genetiv ebenso verfolgen wie bei Roman Jakobson, dessen Auffassung der *Gesamtbedeutung* in die gleiche Richtung weist. Und auch in Redards Arbeit über χρή, χρῆσθαι von 1953 ist das gleiche Bemühen zu finden, die Einheit des sprachlichen Zeichens als Element der ‚langue' zu beschreiben; er spricht hier von der ‚signification nodale' (Redard 1953, 109).

Die Entwicklung der letzten vierzig Jahre hat viele Linguisten weit weg geführt von dieser strukturalistischen Annahme, dass einer sprachlichen Form immer eine sprachliche Funktion entsprechen müsse – mit

andern Worten weggeführt von einem Sprachbegriff, der die einzelne Sprache primär als einen idiosynchronen Sprachzustand im Sinne Saussures sieht, und hingeführt zu verschiedenen Hypothesen über vorsprachliche, nichtsprachliche oder auch sprachliche Universalien – etwas, was Saussure vielleicht mit dem Begriff ‚panchronie' gemeint haben könnte (vgl. CLG/E nos. 1586–1596; Saussure sagt aber dort sehr klar: ‚Le point de vue panchronique aboutit à quelque chose qui n'est pas linguistique'). Ich möchte diesen Wechsel anhand einer in den letzten Jahren sehr prominenten Kategorie der Grammatik, anhand der Genera Verbi und genauer anhand des Passivs aufweisen; Passivierung als syntaktischer Prozess ist ja mit Chomskys Dissertation von 1955 und mit der Publikation der *Syntactic Structures* von 1957 zu einem Dauerthema der Diskussion geworden. Zugleich schlage ich hier eine semantische Sicht der Genera Verbi und insbesondere des Passivs vor.

1. Das Genus verbi als Sprachzeichen in Opposition

Die Sicht des klassischen Strukturalismus auf die Kategorie der Genera Verbi lässt sich Emile Benvenistes Aufsatz *Actif et moyen dans le verbe* (Benveniste 1966, 168-175; zuerst 1950) entnehmen: für ihn handelt es sich bei den Kategorien Aktiv, Passiv und Medium um drei morphologische Kategorien des Verbs, die zueinander in Opposition stehen; demzufolge kann Aktiv in einer Opposition mit Medium und Passiv nicht dasselbe sein wie Aktiv in einer Opposition nur mit Passiv oder nur mit Medium: ‚Dans ces deux types d'opposition nous avons affaire à des catégories différentes, et même le terme qui leur est commun, celui d'‚actif', ne peut avoir, opposé au ‚moyen', le même sens que s'il est opposé au ‚passif'.' (Benveniste 1966, 169). Den Bedeutungsgehalt der Kategorien Aktiv und Passiv in einer Zweieropposition gibt Benveniste – wie er selbst sagt in etwas grober Form – als ‚action agie' und ‚action subie' (ebda.). Im Verlaufe der Untersuchung bestimmt er die Opposition von Aktiv und Medium als die von externer und interner Diathese und schliesst daran die Vermutung an, dass auch die Kategorie des Passivs umzudefinieren wäre, ohne dies auszuführen. Und die verschiedenen Gebrauchsweisen des Mediums, die sich der Bestimmung als interner Diathese nur schlecht fügen, werden als Realisierungen der abstrakten Kategorie der ‚langue' in der ‚parole' betrachtet: ‚Ainsi s'organise en ‚langue' et en ‚parole' une catégorie verbale dont on a tenté d'esquisser, à l'aide de critères linguisti-

ques, la structure et la fonction sémantiques, en partant des oppositions qui les manifestent. Il est dans la nature des faits linguistiques, puisqu'ils sont des signes, de se réaliser en opposition et de ne signifier que par là.' (175)[1]. Aus diesen Ausführungen Benvenistes wird deutlich, dass er die Genera Verbi ähnlich wie die Tempora, die Personen und die Numeri als sprachzeichenhafte Grössen im Saussureschen Sinn sieht, deren Sinn für das System in ihrer Opposition besteht.

2. Passiv als variable Kategorie

Bevor ich mich jetzt der Veränderung dieser Vorstellungen zuwende, sind einige allgemeine Überlegungen zu den Genera Verbi und zum Passiv insbesondere nötig. Das erste, was auffallen wird, ist die Tatsache, dass die Genera Verbi in der klassisch griechisch-lateinischen Grammatik zwar im wesentlichen als Kategorien des Verbs – und zwar genauer als morphologische – gelten, dass aber schon die griechische Bezeichnung διάθεσις, zumindest in einer ihrer Interpretationen, auf ihre syntaktischen Auswirkungen hinweist: anders als etwa die Veränderung von Person oder Tempus und Numerus hat die Verwendung des Passivs eine wesentlich andere Konstruktion des Satzes zur Folge (oder setzt sie voraus – es ist ja nicht entschieden, was was bedingt) – und gerade dieser Konstruktionswechsel ist es, der die Genera Verbi für die Syntax so interessant macht. Steinthal weist in seiner *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern* (²1890) darauf hin, dass die Stoiker die diathesis nach der Konstruktionsweise bestimmten (299), wobei sie die Bezeichnung der zwei διαθέσεις als ὀρθά und ὕπτια dem Ringen entnehmen und die dritte als οὐδέτερα bezeichnen; die Metapher bringt zugleich den inhaltlichen Sinn der διαθέσεις zum Ausdruck: sie werden in Beziehung zur κίνησις gestellt, die bei Aktiven vom Subjekt ausgeht auf ein anderes, während bei Passiven die Bewegung von einem andern auf den Betroffenen übergeht (die Verwendung von ‚Leiden' für πάσχειν und πάθος stellt sicher eine Einschränkung des Gemeinten dar).[2] Die grundlegende

[1] Wohin das Bemühen führt, die morphologischen Kategorien von Aktiv und Passiv nur in Opposition zueinander zu definieren, zeigt Roland Harwegs Versuch einer Definition von Aktiv und Passiv von 1973, wo er von Aktiv nur dann sprechen will, wenn ein Passiv möglich ist, nicht aber bei Verben, die keine Passivierungsmöglichkeit kennen.

[2] Diese kurzen Andeutungen nach Steinthal sollen hier genügen; es liesse sich aus den griechischen Quellen wohl einiges mehr zu der Auffassung von diathesis sagen; insbesondere scheint der Begriff bei Apollonios Dyskolos eine weitere Anwendung zu finden.

Frage stellt sich nun, ob nämlich die morphologische Ausbuchstabierung des Genus Verbi eine Folge einer semantischen Sicht ist, oder eine Folge eines syntaktischen Prozesses, oder ob die Morphologie primär ist und die syntaktischen und semantischen Aspekte daraus folgen.

Ein zweiter Punkt: die meisten Linguisten beschäftigen sich nicht so sehr mit der Kategorie der Genera Verbi im allgemeinen, sondern vor allem mit dem Passiv, dem Medium, dem Reflexiv und dem Kausativ, aber praktisch nicht mit dem Aktiv.[3] Aktiv wird als das Gegebene, Normale, weiter nicht Erklärungsbedürftige betrachtet.

Zieht man den semantischen Aspekt von Passiv mit hinzu, wird bei der Betrachtung von Einzelsprachen sehr schnell deutlich, dass sie über verschiedene Mittel zum Ausdruck von Passivität verfügen. Exemplarisch hat das etwa Svartvik (1966) für das Englische gezeigt; G. Stein (1979) hat die unterschiedlichen Ausdrucksmittel des Englischen und Deutschen miteinander verglichen. Dabei wird deutlich, dass nicht nur verbale Ausdrucksmittel passivisch sein können, sondern auch nominale wie Partizipien, Adjektive (z.B. die sehr produktiven *-bar*-Ableitungen)[4] und Nomina (insbesondere deverbale vom Typ ‚Zerstörung').

Aber auch schon im rein morphologisch-verbalen Bereich kennen viele Sprachen mehrere Formen des Passivs – dazu genügt ein Blick auf die geläufigen indogermanischen Sprachen wie das Deutsche (mit dem *werden*- und dem *sein*-Passiv), das Russische (mit dem reflexiven Passiv und dem *byl*-Passiv, resp. dem blossen Partizip Passiv) und andere slawische Sprachen, das Italienische (mit den drei Möglichkeiten von *essere*, *andare* und *venire*), aber auch nichtindogermanische Sprachen wie – um ein zufälliges Beispiel herauszugreifen – das Westgrönländische (Fortescue 1984), das ein dynamisches und ein statisches Passiv unterscheidet (neben weiteren Möglichkeiten). Passiv kann hier mit aspektualen (Russisch), temporalen (lat. *-r*-Passiv vs. Partizip + Auxiliar) und modalen (*laudandus* vs. *laudatus*) Differenzierungen verbunden sein (vgl. auch dt. modales *sein zu* vs. nichtmodalem *werden* + PPP). In manchen Fällen

[3] Harwegs oben zitierter Aufsatz ist einer der wenigen, die eine explizite Definition von Aktiv geben; vgl. aber etwa die Definitionen in Lötzsch/Růžička (Hg. 1976).

[4] Bei der gegenwärtig grassierenden Bildung vom Typ *unverzichtbar* ergibt sich übrigens eine im Deutschen sonst unmögliche Konstruktion. Bei einem Satz wie ‚Diese Forderungen sind unverzichtbar' erscheint als Subjekt eines Satzes mit passivischem Prädikat eine Nominalphrase, die sowohl bei passiver verbaler Form wie im aktiven Gegenstück eine Präpositionalphrase wäre: ‚Auf diese Forderungen kann nicht verzichtet werden' resp. ‚Man kann auf diese Forderungen nicht verzichten'.

haben unterschiedliche Konstruktionen verschiedene syntaktische Konsequenzen; so ist im Deutschen eine Agentenphrase mit *von* oder *durch* beim Zustandspassiv zwar nicht ganz ausgeschlossen, aber doch deutlich seltener als beim Vorgangspassiv[5]. Und beim russischen *byl*-Passiv ist ein Agent im Instrumental ausgeschlossen, desgleichen ein lebender Agent beim polnischen Reflexivpassiv (das dann erst noch das ‚Subjekt' in den Akkusativ versetzt).

Die angeführten Gesichtspunkte deuten darauf hin, dass eine Interpretation des Passivs als morphologischer Konstruktion mit sprachzeichenhaftem Wert eine vereinfachte Sicht darstellt.

3. Passiv als Grammatisierung der Perspektivenänderung des Prädikats

Ich wähle daher einen anderen Ansatzpunkt, der von Humboldts Vorstellung ausgeht, dass die Sprachen der Welt sich darin unterscheiden, ‚auf welche Art jede die hauptsächlichen Fragen löst, welche aller Spracherzeugung als Aufgaben vorliegen' (Humboldt 7,1,45), und dass die Sprachen unterschiedliche Verfahren und Techniken besitzen, die bei der Lösung dieser Aufgaben verwendet werden[6]. Das Problem, das den Sprachen hier zur Lösung vorliegt, lässt sich wie folgt formulieren: jede Sprache muss über Mittel verfügen, ein komplexes Geschehen mit den am Geschehen Beteiligten und den weiteren Umständen des Geschehens sprachlich zu fassen[7]. Im Normalfall tun das die Sprachen dadurch, dass sie ein meist als Verb kategorisiertes Prädikat als prototypischen Repräsentanten des Geschehens verwenden und dass die Beteiligten und Umstände in bestimmten Kasusrollen, also zumeist nominal, als Argumente des Prädikats erscheinen. Im Normalfall wird die Menge der Kasusrollen aber restringiert. Für den Fall von Aktivitäten mit affizierten Objekten ist der Regelfall ein Prädikat mit einer Agens- und einer Patiensrolle; valenzgrammatisch also ein zweiwertiges Verb; traditionell ein transitives Verb. Zu diesem Grundgerüst kommt die Möglichkeit der Fokussierung hinzu: die Sprachen verfügen über höchst unterschiedliche

[5] Vergleiche die Zahlen bei Schoenthal 1976 für das gesprochene und bei Brinker 1971 für das geschriebene Deutsch.

[6] Es ist überraschend, dass Hansjakob Seilers Entwurf einer universalen Sprachwissenschaft (1982) diesen Gedanken wieder aufnimmt, obwohl er sich nicht auf Humboldt beruft.

[7] Charles J. Fillmore spricht in diesem Zusammenhang von einer ‚Szene', die im sprachlichen Ausdruck in ‚Perspektive' gebracht wird. Die Anwendung dieser Vorstellung auf das Passiv findet sich in van Osten 1986.

Mittel, ein bestimmtes Element des Geschehens in den Fokus zu bringen. Mein Vorschlag geht nun dahin, die Kategorie der Genera Verbi als eines der Mittel der Fokussierung zu betrachten.

Voraussetzung dafür ist eine Überlegung zu den Prädikaten, die das Geschehen prototypisch fassen. Semantisch gesehen enthalten sie Richtungsangaben, die klarmachen, in welcher Perspektive die Beteiligten gesehen werden. Man könnte diesen semantischen Gehalt als deiktischen bezeichnen, insofern er vom Standpunkt des Prädikates aus auf einen der in der Situation Beteiligten zeigt. Passiv ist dann eine der Möglichkeiten, das Geschehen in eine andere Perspektive zu bringen, als sie dem Prädikat inhärent ist, und zwar bei transitiven Handlungsverben in die Perspektive ‚vom Patiens her' und bei intransitiven in die Perspektive ‚vom Geschehen her' (auf die Definition der anderen Genera Verbi gehe ich hier nicht ein). Passiv als morphologische Kategorie ist dabei der morphologische und syntaktische Ausdruck der Perspektivenänderung. Wie gesagt, können Sprachen für diese Perspektivenänderung auch andere Mittel einsetzen. Eines davon ist die Wahl eines andern lexikalischen Prädikats, das eine inhärente umgekehrte Perspektive enthält[8]. So berichtet etwa Senft (1986, 38f.), dass Informanten des Kilivila, einer Sprache der Trobriandinseln, die kein grammatisches Passiv kennt, englische Passivsätze mit lexikalischen Konversen bilden.

Die Sprachen der Welt unterscheiden sich nun im Ausmass der Grammatikalisierung des Verfahrens der Richtungsänderung von Prädikaten. Unter ‚Grammatikalisierung' verstehe ich den Ausdruck durch Mittel der morphologisch-grammatischen Ebene, wozu nicht nur die Verwendung von passiver Morphologie, sondern auch die syntaktischen Konsequenzen der Perspektivenänderung gehören.

Sprachen ohne morphologisches Passiv erreichen die Perspektivenänderung im einfachsten Fall durch Konstruktionen, bei denen nichtfokussierte Beteiligte ‚leer' sind. Die Rolle des Agens wird dann durch ein Indefinitpronomen oder eine Verbform mit 3. Plural ausgedrückt oder fehlt einfach.[9]

---

[8] Pape-Müller 1980 spricht von lexikalischen Konversen; sie stützt sich bei der Konversenauffasung auf H. J. Heringer. Mein Vorschlag unterscheidet sich von Heringer darin, dass nicht auf den logischen Konversenbegriff zurückgegriffen wird und dass die syntaktischen Verfahren in Rechnung gestellt werden.

[9] Beispiele dazu findet man bei Keenan 1981, 4f.

Sprachen mit dem elementaren Passiv[10] restringieren den grammatischen Ausdruck des Perspektivenwechsels auf transitive Verben; dabei können weitere grammatische Verfahren mitverwendet werden wie fehlendes Subjekt-Verb-Agreement oder veränderte Subjektskasus[11]; in manchen Sprachen ist es auch nicht möglich, den aus dem Fokus gerückten Agenten auszudrücken – sie kennen keine mögliche Agentenphrase (z.B. klassisches Arabisch). Bei der grammatischen Ausdrucksmöglichkeit muss unterschieden werden zwischen Sprachen, die eine eigene Passivmorphologie haben, und Sprachen, die periphrastische Passivformen kennen[12]. Bei den letzteren sind besonders jene interessant, die als Auxiliarverb ein Verb der Bewegung wie ‚kommen' oder ein Verb des Rezipierens wie ‚erhalten' haben[13], wo in der Semantik des Hilfsverbs die Richtungsbezogenheit deutlich wird.

Sprachen mit komplexeren Passivformen beziehen komplexere oder einfachere Prädikate mit ein und bilden so die impersonalen Passive[14]. Manche Sprachen haben keine Restriktion der Passivierung auf Aktivitätsprädikate; sie lassen also auch Passivierungen von stativen Verben zu, und haben so ein syntaktisches Verfahren zur Bildung unpersönlicher Ausdrücke, wie etwa das Finnische (vgl. Schiefer 1983, 73–78). Hier wird ein syntaktischer Prozess verallgemeinert, wobei die Defokussierung vom Agenten weg in den Vordergrund zu treten scheint[15].

Nur wenige Sprachen verallgemeinern den Prozess der Perspektivenänderung durch Passiv auf andere Kasusrollen; im Vordergrund steht dabei die Rolle des Rezipienten, die etwa im Japanischen und im Englischen möglich ist (*Linda was given red roses by John*); hier hat übrigens das Deutsche mit dem sogenannten Rezipientenpassiv *(Linda kriegte von*

[10] Elementares Passiv ist meine Übersetzung von Keenan's Terminus ‚basic passive' in Keenan 1981.

[11] Das gilt von einigen finnougrischen Sprachen, vgl. Schiefer 1983.

[12] Das Problem der reflexiven Passive bietet besondere Schwierigkeiten, so insbesondere das Problem der Hierarchie der Subjekte (menschliche Subjekte lassen in vielen Fällen keine passive Interpretation der Reflexiven Form zu, vgl. *Das Buch verkauft sich gut* vs. *Peter Alexander verkauft sich gut*). Der begrenzte Raum dieses Aufsatzes verbietet eine Auseinandersetzung mit diesem Problem.

[13] Keenan 1981, 13–16 zählt als vier Hauptmöglichkeiten der Passivauxiliare auf: Verben des Werdens oder Seins, Verben des Erhaltens, Verben der Bewegung und Verben des Ertragens, Erleidens.

[14] Die ganze Breite dieser Konstruktionen findet man bei Siewierska 1984, 93-125.

[15] Vergleiche den Streit darum, ob Passivierung als Promotion des Patiens oder Demotion des Agens zu betrachten sei, das ausführlich bei Siewierska 1984 dokumentiert ist.

Hans rote Rosen geschenkt) einen ‚semantischeren' Weg gewählt [16]. Suahili geht in der Möglichkeit, eine der anderen Kasusrollen zu fokussieren, weiter: hier besteht die Möglichkeit, neben Patiens und Rezipient auch Instrumente und Lokative zu fokussieren [17].

Das Konzept der Fokussierung ist schliesslich in den philippinischen Sprachen zum Grundprinzip der Syntax geworden; als Beispiel dafür gilt Tagalog, wo Ramos (1971, 57–70) Actor, Goal, Benefaktiv, Lokativ und Instrumental als mögliche Foci behandelt [18].

4. Diskussion einiger anderer Passivbegriffe

Es ist nun noch kurz zu diskutieren, in welcher Relation die vorgeschlagene Betrachtungsweise des Passivs als eines morphologisch-grammatischen Ausdrucks von Perspektivenänderung zu den heute geläufigen Passivtheorien steht.

Eine Gruppe von Theorien konzentriert sich auf das Passiv als einen syntaktischen Prozess. Die verschiedenen Versionen der Passivtransformation und ihrer Veränderung im Rahmen der Generativen Grammatik gehören hierher. Ganz kurz zusammengefasst geht Chomsky in den fünfziger Jahren davon aus, dass Passivierung eine fakultative Transformation ist, die in einem Zug das tiefenstrukturelle Subjekt nach hinten stellt und das tiefenstrukturelle Objekt nach vorn. In den sechziger Jahren entwickelt er dann die Modaladverbanalyse, wonach die *by*-Phrase in der Tiefenstruktur erzeugt wird und die Transformation auslöst. Danach entwickelt sich der Gedanke, dass die Einheit der Transformation aufzulösen sei; Chomsky postuliert jetzt zwei Movements, Subjects-Postposing und NP-Preposing. In der D-Struktur wird ein passives Verb eingesetzt. Mit der Entwicklung und Veränderung der Spurentheorie geht es später darum, die Möglichkeit der Bewegung der Objekts-NP aus dem Vorhandensein der leeren Subjekts-NP zu erklären; damit kommen Probleme des Kasusfilters und der ϑ-Theorie ins Spiel. So wird schliesslich die Passivierung in der GB-Theorie aufgelöst und als Ausfluss der kasusab-

[16] Die Diskussion dazu ist kurz dargestellt bei Haider 1984.

[17] Vergleiche das Kapitel 5 ‚The Syntax of Voice' in Vitale 1981, 115-181.

[18] Ähnliches gilt für Cebuano, eine andere philippinische Sprache, dargestellt in relationalen Termini bei Bell 1983.

sorbierenden Passivmorphologie einerseits und der Unmöglichkeit subjektloser Sätze anderseits verstanden[19].

Auch die relationale Grammatik betrachtet das Passiv als einen syntaktischen Prozess, und zwar als Aszension des direkten Objektes in einer syntaktischen Repräsentation n (‚arc') zu einem Subjekt in einer syntaktischen Repräsentation n'; gleichzeitig erhält das Subjekt der syntaktischen Repräsentation n in n' die Chômeur-Rolle (vgl. Perlmutter/Postal 1983).

Diese beiden syntaktischen Theorien vertreten je eine unterschiedliche Auffassung; für Chomsky folgt das Passiv aus der Möglichkeit, den Agenten wegzulassen, der strukturell die Subjektsposition besetzen würde. Für Perlmutter und Postal dagegen ist Passiv primär die Promotion des Objektes, mit der Folge der Chômeurisierung des Subjektes. Ich halte beide Ansätze insofern für inadäquat, als die semantische Perspektivenänderung in der passiven Konstruktion ihren Ausdruck findet und nicht umgekehrt.

Ein zweiter Typ von Passivauffassungen findet sich in funktionalen Ansätzen, wie sie etwa von Foley und Van Valin vertreten werden. Die Autoren unterscheiden dabei zwei Passive: ein *foregrounding* und ein *backgrounding passive*; der erste Typ erlaubt es, einen Nicht-Agenten zum ‚pivot'[20] des Satzes zu machen, der zweite führt dazu, den Agenten peripheral zu machen oder vollständig zu entfernen. Die Funktion der Passivierung wird also ganz ähnlich begriffen wie in meinem Vorschlag; entscheidend scheint mir aber der Unterschied zu sein, der bezüglich der Prädikatsauffassung eintritt. Ich gehe davon aus, dass entscheidend die Veränderung der inhärenten Prädikatsperspektive ist, die dann syntaktisch dem Patienten die Subjektsfunktion zuweist [21].

Explizit eine Veränderung der Argumentstruktur findet man bei der lexikalistischen Position von Joan Bresnan (1982, 3-86). Sie schlägt eine

---

[19] Vergleiche Chomsky 1982, 117-127; das Ausgeführte gilt nur für die syntaktischen, nicht die semantischen Passive.

[20] ‚The pivot of a syntactic construction is the NP which is crucially involved in it' (Foley/Van Valin 1984, 110).

[21] Auch Keenan 1981 vertritt die Position, dass Passiv ein Mittel des foregroundig sei. Weisgerbers Auffassung (1963) des Passivs als ‚täterabgewandte Diathese' verbindet einen strukturalen mit einem funktionalen Ansatz, lässt sich also zu den Vertretern eines backgrounding zählen; im übrigen lehnt er aber explizit jene Auffassung ab, die in der passiven Diathese eine Veränderung der Sehrichtung sieht.

lexikalische Passivbildungsregel vor, die eine Konstituenten- und eine Funktionsänderung zugleich darstellt; vereinfacht:

a. L ((SUB), (OBJ)) →
agent theme

b. L ((OBL)/Ø, (SUBJ))
agent theme

Diese ‚universelle' Regel wird in den verschiedenen Sprachen nach Bresnan unterschiedlich ausbuchstabiert, je nach Ausdruck des Obliquus und der morphologischen Passivform. Bresnans Vorschlag einer lexikalischen Regel berücksichtigt in dieser Form den inhärenten Gehalt noch zuwenig; man müsste sich vielmehr eine Analyse des Prädikates L vorstellen, die explizit die Perspektive, die Richtung anzeigt [22].

Hier konnte nur versucht werden, eine semantische Passivauffassung zu entwickeln, die unterschiedlichen Konstruktionstypen in den Sprachen der Welt insofern gerecht wird, als sie von einem sprachlichen Grundprozess – der Versprachlichung nichtsprachlichen Geschehens – ausgehend eine Technik der Fokussierung beschreibt, die sich in den Sprachen mit der Tendenz zur Grammatikalisierung mehr oder weniger stark verbindet. Dieser Grundgedanke muss in weiteren Analysen präzisiert und getestet werden.

Brühlmattweg 15 *Iwar Werlen*
3044 Säriswil

[22] Um hier keinen *ad-hoc*-Vorschlag zu einer Veränderung machen zu müssen, die folgende Überlegung: ähnlich wie die Notationen der Prädikatenlogik verwendet Bresnan die lineare Anordnung der Symbole zu einer Abbildung der Richtung des Geschehens; diese implizite Analyse ist deswegen ungenügend, weil bei nur einem oder mehr als zwei Argumenten die eindimensionale Richtungsangabe nicht mehr genügt (vgl. den Fall des Suahili). Ich würde eine Lösung am ehesten in der Analyse des lexikalischen Gehaltes des Prädikats sehen, in der die inhärente Richtung zu explizieren wäre. Die Passivregel würde dann die Richtung entsprechend verändern.

Bibliographie

Beedham, Christopher: The Passive Aspect in English, German, Russian. Tübingen, Narr 1982 (TBL 186).

Bell, Sarah: Advancement and Ascension in Cebuano. In: Studies in Relational Grammar 1. Ed. by D. M. Perlmutter. Chicago, University of Chicago Press, 1983, 143–218.

Benveniste, Emile: Actif et moyen dans le verbe. Dans: Problèmes de linguistique générale. Paris, Gallimard 1966, 168–175.

Bresnan, Joan: The Passive in Lexical Theory. In: The Mental Representation of Grammatical Relations. Ed. by J. Bresnan. Cambridge, Mass., MIT Press 1982, 3–86.

Brinker, Klaus: Das Passiv im heutigen Deutsch. Form und Funktion. München, Hueber 1971 (Heutiges Deutsch I/2).

Chomsky, Noam: Lectures on Government and Binding. The Pisa Lectures. Dordrecht, Foris 1982.

Chomsky, Noam: Syntactic Structures. The Hague, Mouton 1957 (Janua Linguarum 4).

Foley, William A./Robert D. Van Valin: Functional Syntax and Universal Grammar. Cambridge, Cambridge University Press 1974.

Fortescue, Michael: West Greenlandic. London, Croom Helm 1984.

Gabelentz, Hans Conon von der: Über das Passivum. Abhandlungen der Königlich Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften 8. Bd. Phil.-hist. Classe 3. Bd. Leipzig, Hirzel 1861, 449–546.

Haider, Hubert: Fehlende Argumente: vom Passiv zu kohärenten Infinitiven. In: Linguistische Berichte 101, 1986, 3–33.

Haider, Hubert: Mona Lisa lächelt stumm – Über das sogenannte deutsche ‚Rezipientenpassiv'. In: Linguistische Berichte 89, 1984, 32–42.

Harweg, Roland: Zur Definition von Aktiv und Passiv. In: Linguistics 97, 1973, 46–71.

Humboldt, Wilhelm von: Über die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechtes. In: Wilhelm von Humboldts Werke. Hg. von Albert Leitzmann. 7. Band, 1. Hälfte (Wilhelm von Humboldts Schriften. Hg. v. der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften. Bd. 7). Berlin, Behr 1907, 1–344.

Keenan, Edward L.: Passive in the World's Languages. L.A.U.T. Trier 1981 (Series A, Number 90).

Lötzsch, Ronald/Rudolf Růžička (Hg.): Satzstruktur und Genus verbi. Berlin, Akademie 1976 (Studia grammatica 13).

Pape-Müller, Sabine: Textfunktionen des Passivs. Untersuchungen zur Verwendung von grammatisch-lexikalischen Passivformen. Tübingen, Niemeyer 1980 (RGL 29).

Perlmutter, David M./Paul M. Postal: Toward a Universal Characterization of Passivization. In: Studies in Relational Grammar 1. Ed. by David M. Perlmutter. Chicago, University of Chicago Press 1983, 3–29.

Ramos, Teresita V.: Tagalog Structures. Honolulu, University Press of Hawaii 1975 (zuerst 1971).

Redard, Georges: Recherches sur XPH, XPHΣΘAI. Etude sémantique. Paris, Champion 1953 (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes 303).

Redard, Georges: Le suffixe grec -ITHΣ, -ITIΣ. Etude philosophique et linguistique. Thèse de lettres, Neuchâtel. Paris, Klincksieck 1949.

Saussure, Ferdinand de: Cours de linguistique générale. Edition critique par Rudolf Engler. Tome 1. Wiesbaden, Harrassowitz 1968 (zitiert als CLG/E.).

Schiefer, Erhard: Überlegungen zur Tauglichkeit des Passivbegriffs und bisheriger Passivuntersuchungen mit besonderer Berücksichtigung finnisch-ugrischer Sprachen. Wiesbaden, in Kommission bei Harrassowitz 1983 (Veröffentlichungen der Societas Uralo-Altaica 17).

Schlachter, Wolfgang: Passivstudien. In: Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, I. Philologisch-historische Klasse, Jg. 1984, Nr. 3, 117–173.

Schoenthal, Gisela: Das Passiv in der deutschen Standardsprache. Darstellung in der neueren Grammatiktheorie und Verwendung in Texten gesprochener Sprache. München, Hueber 1976 (Heutiges Deutsch I/7).

Seiler, Hansjakob: Das sprachliche Erfassen von Gegenständen (Apprehension). In: Apprehension. Das sprachliche Erfassen von Gegenständen. Hg. v. Hansjakob Seiler und Christian Lehmann. Teil I: Bereich und Ordnung der Phänomene. Tübingen, Narr 1982 (Language Universals Series 1/I), 1–11.

Senft, Gunter: Kilivila. The Language of the Trobriand Islanders. Berlin, Mouton de Gruyter 1986 (Mouton Grammar Library 3).

Siewierska, Anna: The Passive. A Comparative Linguistic Analysis. London, Croom Helm 1984.

Stein, Gabriele: Studies in the Function of the Passive. Tübingen, Narr 1979 (TBL 97).

Svartvik, John: On Voice in the English Verb. The Hague, Mouton 1966.

Vitale, Antony J.: Swahili Syntax. Dordrecht, Foris 1981 (Publications in Language Sciences 5).

van Osten, Jeanne: The Nature of Subjects, Topics and Agents: A Cognitive Explanation. Bloomington, Indiana University Linguistics Club 1986.

Weisgerber, Leo: Die Welt im ‚Passiv'. In: Die Wissenschaft von deutscher Sprache und Dichtung. Hg. v. S. Gutenbruner u. a. Stuttgart, Klett 1963, 25–59.

CHRONIQUE

CHRONIQUE

Comme nous l'annoncions dans le dernier numéro des *Cahiers,* le Cercle Ferdinand de Saussure organise un colloque intitulé «Présence de Saussure» qui se tiendra à Genève du 21 au 23 mars 1988.

Les cinq sections prévues, à chacune desquelles sera consacrée une demi-journée du colloque, porteront sur les domaines suivants:

1) grammaire comparée/indo-européen;
2) problèmes du signe;
3) problèmes de la parole;
4) synchronie et grammaire;
5) poétique: métrique et anagrammes.

Les travaux se présenteront comme des «tables rondes»; des discussions prolongeront la présentation, par les conférenciers, de leur contribution.

Les conférenciers ont été choisis par les responsables des sections, mais toutes les personnes intéressées pourront assister librement au colloque. Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire du Cercle.

Les actes du colloque seront publiés dans le numéro 43 (1989) des *Cahiers.*

TABLE DES MATIÈRES

CAHIER DÉDIÉ À GEORGES REDARD

Présentation 3

ARTICLES

René AMACKER, Quand le phonème n'était pas le phonème . . . 7

Jes P. ASMUSSEN, Ein Bruchstück aus Jehuda Lari's jüdisch-persischem Weisheitsbuch *Machzan Al-Pand,* „Schatzkammer der Belehrung" 21

H. W. BAILEY, Avestan *Aγžaonvamna-* 27

Georg BUDDRUSS, Ein Ordal der Waigal-Kafiren des Hindukusch 31

Michel BURGER, *A L F* bòkon «étable, écurie» 45

† Georges DUMÉZIL, Analyse des formes verbales d'un texte laze (Hopa) 49

Rudolf ENGLER, Charles Bally, Kritiker Saussure's? 55

Jean-Claude GARDIN, Les rapports troubles de la sémiologie avec la linguistique 65

Ilya GERSHEVITCH, A Bahuvrīhic Past-Tense Construction . . . 75

Charles M. KIEFFER, Rythmique de la poésie populaire de langue persane: le cas des vers burlesques de Čarx-e Lōgar. Notes de dialectologie afghane 87

Gilbert LAZARD, L'aspect dans les langues irano-aryennes . . . 109

Maurice LEROY, Notules arméno-iraniennes 117

Jan Peter LOCHER, Nominale Determination und Basis-Focus-Gliederung. Probleme der Umsetzung vom Litauischen ins Deutsche 127

Olivier MASSON, Le mot δοῦμος «confrérie» dans les textes et les inscriptions 145

T. N. PAKHALINA, Iranian Etymologies 153

Jaan PUHVEL, 'Engendrer' et 'enfanter' en hittite 159

Ernst RISCH, Betrachtungen zur Entwicklung der griechischen Dialekte 165

Eddy ROULET, Approche pragmatique de quelques locutions adverbiales données comme synonymes par les dictionnaires du français contemporain 177

Claude SANDOZ, Aspects du vocabulaire indo-européen de la parenté 185

Hansjakob SEILER, Genus und Pragmatizität 193

Iwar WERLEN, Das Passiv als Verfahren der Fokussierung . . . 205

CHRONIQUE 219

Erratum: *dans la table des matières du volume 40, lire 'Bally' au lieu de 'Bailly' (trois fois).*

PUBLICATIONS ROMANES ET FRANÇAISES

Collection fondée par Mario Roques, dirigée par Alexandre Micha

		Fr.s.
162.	MATTE, E. J., *Histoire des modes phonétiques du français,* 1982, 240 p. ..	80.–
165.	DARDEL, R. de, *Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun,* 1983, 412 p.	50.–
166.	RÉZEAU, P., *Les Prières aux saints en français à la fin du Moyen Age.* Les Prières à un saint en particulier. 1983, VI-680 p.	120.–
167.	REY-FLAUD, B., *La Farce ou la machine à rire. Théorie d'un genre dramatique, 1450-1550.* 1984, 340 p.	50.–
168.	MARCHELLO-NIZIA, Ch., *Dire le vrai: l'adverbe «si» en français médiéval.* 1985, 264 p.	38.–
169.	RYCHNER, J. *De Saint-Alexis à François Villon.* Etudes de littérature médiévale. 1986, 408 p.	55.–
170.	WOLEDGE, B., *Commentaire sur Yvain,* I. 1986, 220 p.	62.–
171.	Dragonetti, R., *«La Musique et les Lettres».* Etudes de littérature médiévale. 1986, 508 p.	78.–
172.	Chênerie, M.-L., *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII^e et XIII^e s.,* 1986, X-760 p.	80.–
174.	Rézeau, P., *Répertoire d'incipit des prières françaises à la fin du Moyen Age.* Addenda et corrigenda aux répertoires de Sonet et Sinclair. Nouveaux incipit. 1986, VIII-524 p.	90.–

LANGUE ET CULTURES
Etudes et documents

10.	D. DROIXHE, La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes, 1978, 460 p.	75.–
11.	L. PICABIA, Les constructions adjectivales en français. Systématique transformationnelle, 1978, 200 p.	45.–
12.	H. HUOT, Constructions infinitives du français. Le subordonnant «de», 1981, 552 p.	84.–
13.	J. BASTUJI-DERVILLEZ, Structures des relations spatiales dans quelques langues naturelles, 1982, 464 p.	75.–
14.	Abbé G. GIRARD, Les vrais principes de la langue française. Fac-sim. avec introd. et notes de P. SWIGGERS, 1982, 992 p.	100.–
15.	A. AZOULAY-VINCENTE, Les tours comportant l'expression «de + adjectif», 1985, 264 p.	50.–
16.	L. ISAAC, Calcul de la flexion verbale en français contemporain, 1985, XVIII-502 p.	70.–

DROZ

Editions DROZ

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale

Numéros 1 à 41
1941-1987

		Fr.s.			Fr.s.
N° 1, 1941	104 p.	15.–	N° 22, 1966	74 p.	20.–
N° 2, 1942	64 p.	15.–	N° 23, 1966	188 p.	20.–
N° 3, 1943	72 p.	15.–	N° 24, 1968	120 p.	25.–
N° 4, 1944	72 p.	15.–	N° 25, 1969	152 p.	25.–
N° 5, 1945	56 p.	15.–	N° 26, 1969	192 p.	28.–
N° 6, 1946-47	80 p.	15.–	N° 27, 1970-72	132 p.	25.–
N° 7, 1948	56 p.	15.–	N° 28, 1973	80 p.	20.–
N° 8, 1949	84 p.	15.–	N° 29, 1974-75	220 p.	38.–
N° 9, 1950	104 p.	15.–	N° 30, 1976	198 p.	34.–
N° 10, 1952	64 p.	15.–	N° 31, 1977	316 p.	53.–
N° 11, 1953	60 p.	15.–	N° 32, 1978	162 p.	35.–
N° 12, 1954	88 p.	15.–	N° 33, 1979	162 p.	40.–
N° 13, 1955	72 p.	15.–	N° 34, 1980	160 p.	40.–
N° 14, 1956	64 p.	15.–	N° 35, 1981	160 p.	45.–
N° 15, 1957	138 p.	15.–	N° 36, 1982	160 p.	45.–
N° 16, 1958-59	100 p.	15.–	N° 37, 1983	156 p.	45.–
N° 17, 1960	74 p.	15.–	N° 38, 1984	308 p.	50.–
N° 18, 1961	96 p.	15.–	N° 39, 1985	220 p.	45.–
N° 19, 1962	124 p.	20.–	N° 40, 1986	236 p.	50.–
N° 20, 1963	84 p.	20.–	N° 41, 1987	224 p.	50.–
N° 21, 1964	164 p.	20.–			

Divers index (articles, documents, comptes rendus)
figurent dans les Cahiers 11, 24, 35 et 37

Editions DROZ